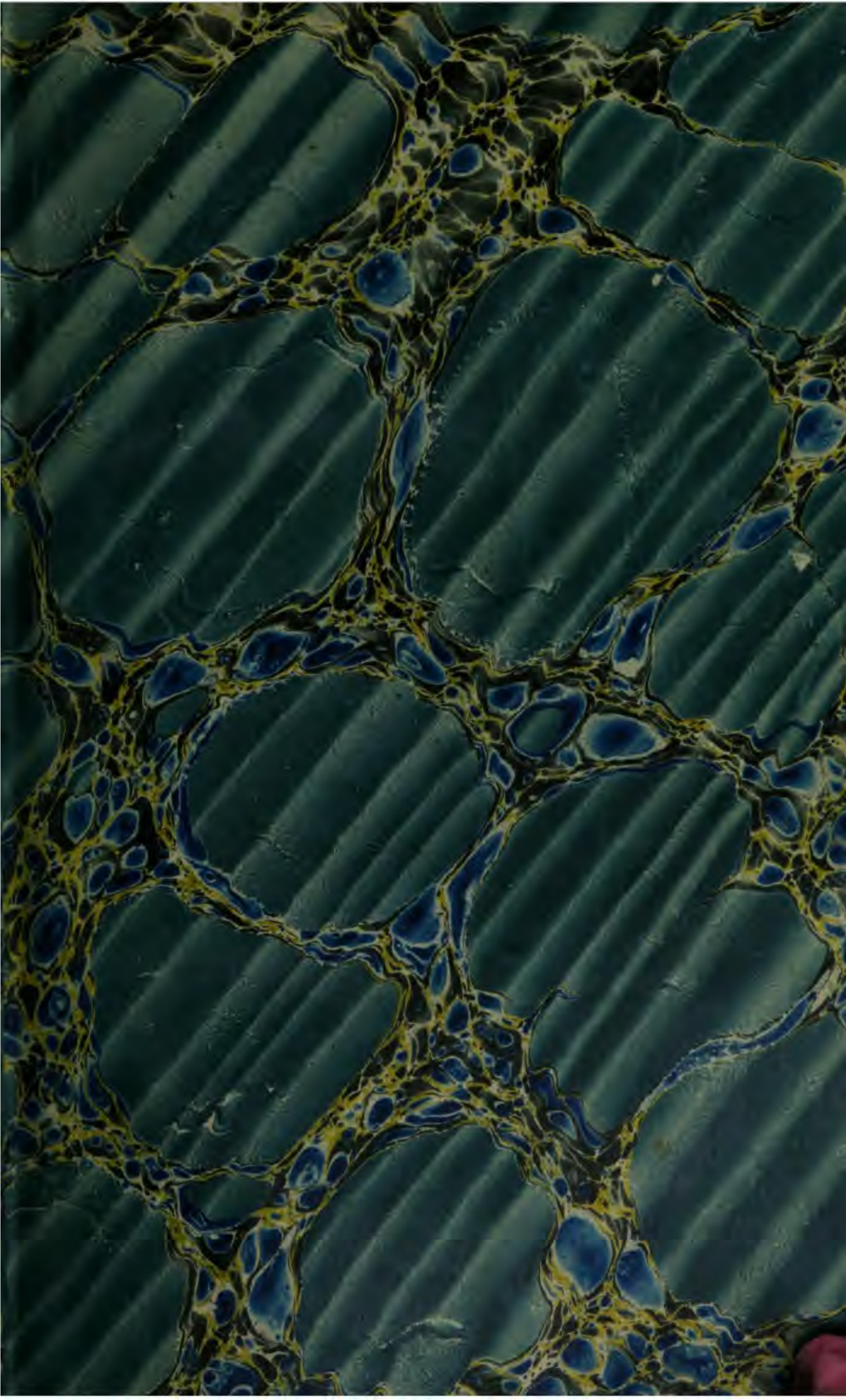

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



LETTRES VENDÉENNES,

OU

CORRESPONDANCE DE TROIS AMIS,

EN 1823,

Dédiées au Roi.

PAR LE VICOMTE WALSH.

DEUXIÈME ÉDITION,

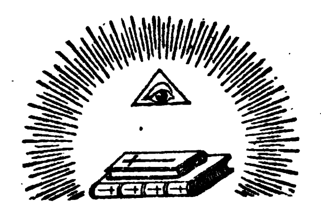
REVUE, CORRIGÉE, AUGMENTÉE DE PLUSIEURS LETTRES.

TOME DEUXIÈME.

Bibliothèque Catholique de la Belgique.

5e OUVRAGE POUR 1826.

Prix : F.r 2 – 00.



LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

Et chez les Libraires désignés ci-après.

1826.

Imprimatur

Mechliniæ, Julii* 1826.** ***J. FORGEUR, Vic. gen.

Abonnement à la Bibliothèque Catholique de la Belgique.

Les Abonnés reçoivent un exemplaire de chaque Ouvrage qui est publié pour l'année. Ceux qui habitent la campagne doivent indiquer une maison en ville où leurs Ouvrages puissent être remis.

L'Abonnement est de onze francs cinquante centimes annuellement, *et se paie comptant.*

On s'abonne dans les villes et chez les Libraires dont les noms suivent :

Alost, Ducaju.
Amsterdam, J. A Koning,
Anvers, Ancelle.
Arlon.........
Ath, Jouret-Themon.
Audenarde......
Beaumont, la veuve Hannecart.
Béringen......
Binche, Hypolite Fontaine.
Bois-le-Duc, Langenhuysen.
Bouvigne, près Dinant......
Bruges, De Vliegher.
Bruxelles, J. J. Van der Borght.
Charleroy, H. J. Lelong.
Chimay, la Ve. Preud'homme.
Courtray, De Caluwé-Oyyn.
Diest......
Dixmude......
Enghien......
Gand, De Corte.
Grammont, J. Van den Eycken.
Hal, De Prins.
Hasselt......
Huy......
Ipres, Jacq. Van der Meersch.
Jodoigne, Allard.
Lessines, Deltenre.
Liége, Lemarié.
Lokeren......
Louvain, Vanlinthout et Vandenzande.
Luxembourg......
Maestricht, Koymans.
Malines, Van Velsen-Van der Elst.
Marche......
Mons, Jevenois.
Namur, Dieudonne Gérard.
Nivelles, M^le Dujardin.
Peruwelz......
Poperingue, Duflour.
Renaix......
Rotterdam, Thompson frères.
Roulers, David Van Hée.
S. Nicolas, Rukaert-Vanbeesen.
Soignies, A. F. Robyns.
Spa, la veuve Badon.
Termonde......
Thielt......
Tirlemont, Merckx.
Tournay, Casterman aîné.
Turnhout......
Verviers, M^le Th. Oger.
Virton......
Wavre......

A Aix-la-Chapelle, M. Nélessen, curé de St. Nicolas.

A Munster, M. George Kellermann, doyen et curé de Saint-Ludger.

Ouvrages distribués jusqu'aujourd'hui *aux Abonnés de* 1826, *pour les onze françs* 50 *cent. de l'Abonnement, et qui se trouvent chez les susdits Libraires :*

	Fr.	C.
1°. Histoire de la " Réforme " Protestante, en Angleterre et en Irlande; dans laquelle on démontre que cet événement a appauvri et dégradé la masse du peuple dans ces deux pays; dans une série de lettres, adressées à tous les Anglais sensés et équitables. Par William Cobbett. Ire Série, 156 pag.	0 -	90
2° Mélanges par Mr. l'abbé F. De la Mennais. 456 pages..................................	2 -	75
3°. Histoire de la " Réforme " Protestante, en Angleterre et en Irlande; par William Cobbett. IIe Série, 164 pages..........................	0 -	90
4°. Lettres Vendéennes, ou Correspondance de trois Amis, en 1823, dédiées au Roi; par le Vicomte Walsh. Deuxième édition, revue, corrigée, augmentée de plusieurs lettres. Tome I.er 328 pages.	2 -	00
5° Même ouvrage. Tome II, 352 pages......	2 -	00

LETTRES VENDÉENNES.

LETTRES XXXI.

LÉON A EUGÈNE.

Mont Valérien.

lisais, il y a peu de jours, à un jeune mis-
naire de notre communauté, et qui est de
ɔays, votre dernière lettre sur Nantes, celle
us me parlez des affreuses *noyades*.... Pour
suite à vos récits, il m'a raconté la mort
rêtre des environs de Guérande.

ami, vous verrez dans cette histoire, que
t, quand il lui plaît, sortir du sein de
es mêmes, un tel excès de bonheur,
ur de l'homme ne peut le supporter.
s qui souffrez, prenez donc patience.
ce qui vous est réservé? Parce que
fleuve ont été troublées par l'orage,
ıe le fleuve ne sera jamais limpide?
t d'autres prêtres, l'abbé Landau,
-Lyphar, avait été amené dans les

prisons de Nantes. Il y était depuis quelque temps; déjà il avait vu partir un grand nombre de ses confrères : aucun d'eux n'était revenu. Son heure était arrivée. Au milieu de la nuit, son nom fut prononcé par la fatale voix qui réveillait les victimes.

Il se leva. Un vieillard qui était près de lui fut aussi appelé. L'abbé Landau lui tendit la main : ce vieux religieux lui sourit avec douceur, et lui dit : « Mon frère, j'accepte votre aide et votre appui. Nous avons long-temps souffert ensemble, donnez-moi le bras pour ce dernier trajet. »

Avant de sortir de la prison, les prêtres qui venaient d'être désignés (et ils étaient nom- breux) embrassèrent ceux qui n'avaient poi été appelés. Ce n'était plus sur la terre qu' se disaient : nous nous reverrons ; ils se m' traient le ciel. Ils le pouvaient. N'allaient-ils mourir pour Dieu ?

A travers des rues silencieuses et désertes malheureux sont entraînés par les exécu des vengeances nationales. Ils prennent le c' du port. Le silence le plus absolu est comm on craindrait d'éveiller la pitié ou pe l'horreur !..... Le nombre des victimes grand !

On arrive à la Loire. Un bateau att Quelques prêtres s'abusent encore. Ils dent : Où nous déportez-vous ? Est-ce

pagne ? Est-ce à Cayenne ?.... A ces questions, un rire féroce ou de cruelles plaisanteries sont la seule réponse.

Impatiens d'accomplir leur œuvre, les bourreaux poussent, frappent et maltraitent ceux qui hésitent à monter sur le fatal bateau. Enfin tous sont embarqués. On pousse au large. Les captifs sont entassés dans la chambre ; quelques-uns sont debout sur le pont. De ce nombre était le curé de Saint-Lyphar et le vieux religieux de la prison.

La nuit était belle et sereine, les étoiles brillaient au firmament, la barque glissait doucement sur les ondes, comme si elle allait à une fête.... Une voix, une voix terrible retentit tout-à-coup, fait entendre ces paroles : « Citoyens ! délivrez la république de ses ennemis ! »

A cet ordre, les bourreaux, qui semblaient oser, s'élancent sur les malheureux prêtres, dépouillent, les attachent deux à deux ; et, ouvrant l'infernale soupape, les poussent le fleuve !...

curé de Saint-Lyphar avait été précipité ut du pont, attaché au vieillard, compa-de sa prison. Tous les deux s'écrièrent en nt : « Dieu de miséricorde, ayez pitié de recevez-nous ensemble ! » Cette prière mêler aux prières, aux gémissemens, aux s'élevaient à l'entour du bateau ; le bruit orrible, épouvantable. Les malheureux,

avant d'être engloutis, s'agitaient, se débattaient dans les eaux. Les exécuteurs, à coups de *gaffes*, repoussaient les victimes qui cherchaient à se raccrocher à la barque. Au milieu de ce tumulte et de cette agitation, la corde qui liait le curé de Saint-Lyphar au religieux, se relâcha. Ils avaient été attachés ensemble à la hâte; il était fort et savait nager. Le vieillard, aidé par lui, se soutenait sur l'eau. Pendant quelque temps, ils eurent l'espoir de se sauver. Mais bientôt les membres du vieux confesseur de la foi se roidirent; il cria à son compagnon : « Essayez de vous détacher de moi; je ne puis lutter plus long-temps. Je vous retarde. Seul, vou auriez déjà atteint l'autre bord : abandonnez moi, et sauvez-vous. »

En parlant ainsi, le religieux cherchait à nouer la corde qui les attachait tous les d Il y était parvenu. L'abbé Landau s'en a çut, et lui dit : « Oh! mon frère, je ne abandonnerai pas : je vous sauverai, ou périrons ensemble. Montez sur mon dos. N dons pas courage, nous pourrons peut-ê teindre le rivage ou une barque de p Espérons en Dieu : il a sauvé Jonas. »

Le vieillard obéit; mais, hélas! les b avaient choisi pour leur exécution u droits les plus larges de la Loire. Les bo éloignés; les forces du curé de Saint-I mençaient à s'épuiser : tous les d

être engloutis. Le religieux le vit, et n'hésita plus. Il se pencha vers l'oreille de celui qui voulait le sauver, et murmura le mot adieu, se laissa glisser, et fut entraîné par le courant....

Resté seul, l'abbé Landau sentit un grand découragement. L'idée d'arracher le vieillard à la mort avait soutenu son courage : il y a tant de force dans une noble pensée!.... Mais quand il se vit entièrement isolé, au milieu de la nuit et des vagues, il se demanda s'il prolongerait la lutte. Cela en valait-il bien la peine? S'il parvenait au rivage, qu'y trouverait-il? Que de nouveaux dangers! N'avait-il pas gémi assez longtemps dans les fers? La mort des martyrs n'était-elle pas préférable à la vie des cachots?

Telles étaient les tristes pensées du prêtre que s vagues entraînaient toujours. A travers l'es-ce et le silence, le bruit d'un bateau qui fend ondes parvient jusqu'à lui. Il regarde; et, eu de distance, il aperçoit une barque dont ent gonflait la voile, et qui cinglait rapide-t. Le marinier avait levé ses rames et se laisaller à la brise. Il avait une main appuyée bord du bateau; il regardait le ciel étoilé.... être priait-il.... Le prêtre nagea vers lui. près de la barque, le curé de Saint-Ly-étendit le bras hors de l'eau, et posa sa roide sur celle de l'inconnu. Il tressaillit, a tête, et vit le malheureux.... Ayez pi-oi, lui dit le curé; je suis au moment

de succomber à la fatigue. — Tenez-vous au bateau, répondit à voix basse le marinier; j'ai deux passagers à mon bord, je ne les connais pas.... Et vous, n'êtes-vous pas un de ces prêtres?....

— « Oui, répartit le ministre des autels, je suis prêtre. Si vous me repoussez, je mourrai comme tous mes compagnons.

— « Dieu me garde d'une telle action! ajouta le brave homme. Tenez-vous toujours, je vais voir s'ils dorment. Alors il passa de l'autre côt de la voile, et revint en disant : Entrez; no verrons ce que nous ferons ensuite. » Le cu de Saint-Lyphar se hâta de monter dans le teau. Le Breton le fit coucher sur une mauv couverture, le cacha sous des voiles, et lui tout bas :

« Restez ainsi sans bouger. Quand mes sagers seront à leur destination, je vous trai à terre, et que le bon Dieu veille sur vous! »

Le curé ne put que serrer la main d nier. Dans son cœur, il le bénissait, le Seigneur qui retire de l'abîme des des feux de la fournaise ceux qu'il ve

Après un trajet de quelques heure que toucha terre près de Saint-Nazair étrangers, après avoir payé leur p barquèrent, et aussitôt le pêcheur rivage; et, quand il fut à une cert

il dit au prêtre : « Levez-vous, monsieur; maintenant nous sommes seuls..... Comme vous avez dû souffrir! Tenez, prenez un peu de cette eau-de-vie; cela vous réchauffera. Je n'ai point de vêtemens à vous donner. Prenez cette vieille couverture; vous l'emporterez. Quand je dirai à ma femme l'usage que j'en ai fait, elle ne me grondera pas : car souvent elle me dit, quand je suis la nuit à la maison : « Notre homme, montons dans notre *barge*, et allons voir si nous ne trouverons pas quelques malheureux à sauver. » Quand elle me parle comme ça, je crois que c'est le bon Dieu qui l'inspire, et je fais ce qu'elle veut. Nous allons ensemble sur la Loire, et là, lorsqu'il fait clair de lune, nous voyons les corps des noyés qui passent près de nous en flottant sur l'eau. Avec nos *gaffes*, nous les attirons au bateau. Quelquefois ce sont des femmes avec de petits enfans; d'autres fois, des prêtres attachés deux à deux. Il y a à Nantes de bonnes âmes qui nous font dire : *Cette nuit, soyez sur la rivière, il doit y avoir une exécution*. Et alors ma femme, mon fils et moi nous poussons notre bateau au large, et là, nous attendons. Le bon Dieu a béni notre travail : nous avons sauvé une femme. Elle avait été jetée à l'eau toute habillée; ses vêtemens l'avaient soutenue long-temps sur l'eau. Quand nous l'attirâmes dans la barge, elle respirait encore, et sa main froide tenait son chapelet. Nous la rappelâmes à la vie. Avant de

nous remercier, elle nous demanda son enfant. Ma femme, pour l'empêcher de vouloir mourir, lui dit : Il est à la maison. Alors la pauvre mère se mit à faire le signe de la croix et à nous remercier. Ah! ça faisait grand'-pitié : car nous n'avions point son enfant à lui rendre. Une autre fois, mon fils sauva un vieillard. J'espère que cela lui portera bonheur : car il est au jour d'aujourd'hui à faire le coup de fusil pour le Roi.

« Ah! n'en doutez pas, s'écria le curé de Saint-Lyphar; brave homme, Dieu vous récompensera de toute votre charité. Si mes prières sont entendues de lui, il vous bénira, vous et votre famille. Il faudrait que je fusse bien ingrat pour oublier jamais ce que vous faites pour moi.

— « Je ne puis pas faire tout ce que je voudrais, répartit le marinier; les *bleus* nous sur veillent de près. Je ne puis vous mener che nous, je vais être obligé de vous débarquer là bas sur le rivage. Vous n'aurez pas beaucou de chemin à faire, avant d'arriver à une pet maisonnette. Vous pourrez y frapper : c'est bon monde qui y demeure. Vous remettre celui ou à celle qui vous recevra ce petit m ceau de papier, on saura ce que cela veut d Moi, il faut que je me rende chez nous suis demain de réquisition à Basse-Indre. J Monsieur, quoique je n'aille pas avec vous, sans crainte.

— « Que craindrais-je ? répondit le prêtre. Dieu, qui vous a envoyé pour me sauver des eaux, n'est-il pas avec moi ? »

Bientôt ils débarquèrent. Le curé de Saint-Lyphar embrassa l'excellent homme qui l'avait arraché à la mort, et qui, après lui avoir indiqué le sentier de la prairie, lui demanda sa bénédiction, et retourna à son bateau.

Après quelques instans de marche, l'abbé Landau arriva à la cabane indiquée. Il frappa à la porte; un vieillard vint lui ouvrir. A la vue du prêtre, il recula.... En effet, sa mise était frappante. Une mauvaise couverture de laine était attachée autour de son corps ; sa poitrine, ses bras, ses jambes étaient nus

« Qui êtes-vous? demanda le paysan.

Le curé de Saint-Lyphar dit : « Un malheureux qui vient d'être retiré de la Loire par un homme charitable qui m'a chargé de vous remettre ce papier.

« Ah! soyez le bien venu, s'écria le pêcheur. Vous êtes un monsieur prêtre; je le vois bien à présent. Le bon Dieu sait que nous n'avons pas grand'chose à vous donner; mais entrez donc toujours, nous vous recevrons de notre mieux. Nous sommes convenus entre nous autres, quand nous sauverions un prêtre, de lui donner, pour le faire reconnaître des bonnes âmes, une page de nos livres de prières. Je m'en vais vous faire un bon feu; vous mangerez un morceau, et puis

vous vous coucherez : vous devez en avoir besoin. »

Touché de tant de soins, le curé de Saint-Lyphar répandait des pleurs de reconnaissance ; il remerciait Dieu, il remerciait le pêcheur de son hospitalité. Il eût été heureux, sans la pensée de ses compagnons : car lui seul avait été sauvé. Le vieux religieux surtout était dans son souvenir et l'empêchait de jouir de son bonheur.

Le lendemain, la famille du pêcheur vint voir le prêtre. La femme était allée à Nantes avec sa fille, pour y porter une correspondance royaliste. Pour dérober les lettres aux recherches des républicains, on avait recours alors à une foule de ruses. Cette bonne femme les connaissait toutes, et s'en servait avec succès.

Quand elle fut de retour à sa cabane, son mari lui raconta l'aventure de la nuit, et elle aussi se mit à bénir le Seigneur. « Ah ! dit-elle avec joie, cela nous portera bonheur ! C'est Dieu qui vous envoie vers nous, mon bon monsieur.... Voilà si long-temps que nous vivons sans voir un prêtre ! sans pouvoir assister à la messe !... Quand vous serez reposé, vous nous procurerez ce bonheur. Dans deux jours, ce sera la fête de Noël. Vous ne nous refuserez pas la grâce que nous vous demandons. Vous nous direz la messe de minuit. Aucun méchant ne le saura, et ce sera une grande consolation pour les bons. »

La piété autant que la reconnaissance faisait

un devoir au curé de Saint-Lyphar de céder aux désirs de cette famille chrétienne qui l'accueillait si bien.

Il n'y avait pas d'église pour célébrer les saints mystères ; une grange fut choisie. Les femmes du hameau la décorèrent pendant la nuit précédente ; des draps furent tendus tout à l'entour ; une table rustique, recouverte des linges les plus blancs, devait servir d'autel ; des branches de houx à fleurs rouges étaient placées comme bouquet ; de chaque côté du crucifix d'ébène, deux chandelles de résine, dans des flambeaux de fer : c'était là toute la pompe de ces temps de persécution. Sans doute elle n'était point dédaignée du Dieu qui lit dans les cœurs, du Dieu qui voulut naître dans une étable, et qui appela les pasteurs avant les rois auprès de son berceau.

L'heure qui rappelle le plus grand des mystères, était venue ; chaque famille du hameau avait attendu minuit, rassemblée autour de son foyer, racontant d'anciennes histoires et chantant à voix basse de vieux noëls. Isolément, et sans faire aucun bruit, les fidèles se rendirent à la grange préparée pour la fête. Avec quelle piété ils tombaient à genoux devant cet autel si pauvre ! La foi des bergers qui entendirent les anges mêmes annoncer la naissance de Jésus, n'était pas plus vive que celle de ces paysans, de ces hommes de *bonne volonté* adorant aussi le fils de Marie dans une étable !

Se rassembler ainsi pour prier, était alors un des plus grands crimes ; la mort s'ensuivait, et cette pensée ajoutait une ardeur nouvelle à leur piété. C'était celle des premiers chrétiens priant dans les catacombes.

Quand le prêtre parut à l'autel, des pleurs s'échappèrent de tous les yeux ; lui-même fut tellement ému, qu'il répandit aussi des larmes qui n'étaient pas sans douceur. Il avait été frappé, persécuté pour Jésus-Christ. Il n'y avait pas trois jours qu'il s'était vu livré aux bourreaux et qu'il avait touché à la mort ! et voilà qu'il s'appuie encore sur l'autel de son Dieu, et qu'il va célébrer un mystère de joie et de sainte alégresse.

Hélas ! pourquoi faut-il que le bonheur attiédisse la piété ! où trouverons-nous ces émotions profondes, ce recueillement sincère qui se montrait alors dans cette grange ? Aujourd'hui il n'y a plus de dangers à aller adorer Jésus dans sa crêche, et l'on y court avec moins de ferveur. Nos églises sont rouvertes, des flots de peuple inondent leurs portiques. Je vois des autels parés de fleurs, brillans d'or, étincelans de lumières ; je vois la religion déployer toutes ses pompes, rassembler ses ministres ; mais je cherche en vain cette foi ardente, cette foi ardente qui rendait si belles et si touchantes les fêtes que l'on chômait en secret et au péril de sa vie, sous la cabane du pauvre et dans la solitude des forêts.

Selon l'usage, le curé de Saint-Lyphar dit les

trois messes de Noël. Les paysans qui y avaient assisté revinrent chez eux avant le jour ; ils croyaient bien que rien n'avait été découvert. Mais quelque *pataud* fut instruit de la présence du prêtre dans la commune. Aussitôt il alla prévenir l'autorité. Des perquisitions rigoureuses furent faites ; le pêcheur et sa famille surent soustraire leur hôte à toutes les recherches. Pendant quelques jours, il fut renfermé dans un four. Quand la nuit était venue, ces braves gens le faisaient sortir ; ils l'amenaient à leur cabane, lui prodiguaient tous les soins de l'hospitalité ; et lui, pour reconnaître tant de bontés, ne pouvait que prier avec eux. Alors la ménagère retirait avec respect de sa grande armoire de bois de chêne le crucifix que la persécution forçait à cacher : tous tombaient à genoux devant le Dieu des souffrances, et lorsque les palais n'étaient pleins que de désolation, la religion faisait ainsi descendre dans une humble chaumière de divines espérances et de saintes consolations.

Le curé de Saint-Lyphar vit s'écouler, dans ce hameau, où il était aimé et béni, les jours de la persécution. Les temps étaient devenus moins mauvais. La république, enfin rassasiée de sang, permettait aux Français d'adorer le Dieu de leurs pères.

Les habitans de Saint-Lyphar avaient su que leur curé avait été sauvé par un pêcheur de la Loire. Plus d'une fois ils étaient venus le visiter

dans sa retraite ; maintenant ils y arrivèrent en grand nombre, pour le supplier de revenir à son ancienne église.

Le vieux pasteur se devait à son troupeau ; le père ne pouvait refuser ses enfans. Le jour du retour fut fixé. Jour de joie pour Saint-Lyphar, jour de regret pour le pêcheur et sa famille.

Dès le matin, on vit arriver au hameau de jeunes gens dans leurs beaux habits de fête. Plus tard, vinrent les anciens de la paroisse, amenant un cheval que personne ne montait, et qui était destiné à *monsieur le curé*.

Avant de quitter la maison du pêcheur, l'abbé Landau éleva une croix près de la chaumière. Il se prosterna devant elle ; la foule l'imita, et l'on pria, devant ce simple monument de souvenir et de reconnaissance, pour la famille chrétienne qui avait sauvé le ministre du Seigneur, et qui s'était exposée tant de fois pour porter secours aux persécutés.

Bientôt on se mit en marche. Tous ceux qui avaient connu le prêtre dans son exil avaient été invités à venir à Saint-Lyphar, pour assister à la fête du retour. Ils marchaient pêle-mêle, en s'entretenant des vertus du pasteur et des voies merveilleuses que la Providence avait employées pour le rendre à leur amour.

C'était une belle journée du printemps ; le ciel était pur et sans nuages, les haies des champs étaient toutes blanches et toutes parfumées d'au-

bépine en fleur; les primevères et les violettes émaillaient les bords des chemins creux; les oiseaux saluaient ce premier beau jour, et toute la campagne semblait parée pour une fête.

Le cœur du prêtre était oppressé de joie : ceux qu'il aimait comme ses enfans l'entouraient, et leur bonheur augmentait son bonheur. Chaque pas qu'il faisait le rapprochait des lieux qu'il avait tant regrettés... il allait revoir son modeste presbytère, sa vieille église, et ce village où il s'était fait aimer en secourant la misère et en parlant de Dieu.

Déjà le cortége ne cheminait plus dans de riantes campagnes; il était parvenu aux vastes landes et aux marais qui entourent Saint-Lyphar..... Déjà on distinguait ce long rempart de terre qui s'élève au milieu de l'aridité, et dont on ignore le but et l'origine..... Ce pays, tout triste qu'il est, semblait plein de charmes au vieux pasteur qui y revenait après un si long exil!... Bientôt, au-dessus du grand fossé, il aperçut le clocher de son église.... A cette vue, il arrête son cheval, et, faisant le signe de la croix, il s'écrie : « O mon Dieu! ne m'éloigne plus de ce village!...... accorde-moi d'y mourir en paix! d'y mourir au milieu de ces braves gens!....

— « Vivez! vivez longtemps! dirent les paysans qui étaient près de lui, et qui avaient entendu sa prière. Vivez, monsieur le curé, pour

élever ceux qui sont nés pendant votre absence... Tenez, voyez nos femmes, elles viennent au-devant de vous avec nos petits enfans..... Comme Notre-Seigneur, vous les laisserez approcher jusqu'à vous, et vous les bénirez....

— « Oh! oui, oh! oui, répondait le vieillard, je vous bénis, je vous bénirai tous chaque jour de ma vie.... »

Il voulait ajouter d'autres paroles, mais son cœur était trop plein; il ne pouvait que pleurer; il ne pouvait que louer dans son âme le Seigneur, qui l'avait sauvé de l'abîme des eaux pour lui donner de si ineffables délices....

Bientôt les transports de joie redoublèrent; les femmes et les enfans s'étaient joints au cortége. On était parvenu à l'entrée du village : là, étaient rassemblés ceux qui n'avaient pu aller au-devant du pasteur, les malades et les infirmes. Deux prêtres revenus de l'étranger étaient aussi accourus pour fêter le confesseur de la foi : auprès d'eux brillaient la croix argentée et l'antique bannière, que la piété des habitans de Saint-Lyphar avait cachées long-temps, pour les soustraire aux profanateurs des églises.

Arrivé à la première maison du bourg, le curé descendit de cheval ; les chantres entonnèrent alors le psaume *Béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur*, et la foule répéta le saint cantique. Bientôt la soutane, le surplis et la chape de lampas rouge à galons et à franges d'or, eu-

rent remplacé les vêtemens du prêtre voyageur. Quand les bons habitans de Saint-Lyphar virent leur pasteur revêtu de ses habits sacrés, leur bonheur s'accrut encore. Ils ne pouvaient se lasser de contempler son air vénérable... Son front était serein; son regard, voilé par des larmes de joie, semblait le regard d'un bienheureux qui goûte les délices du ciel. N'appartenant presque plus à la terre, il marchait vers son église. Son émotion était si grande, qu'il était souvent obligé de s'appuyer sur le bras du prêtre qui était à ses côtés....

Enfin, il voit la croix et la bannière s'incliner pour entrer dans l'église, où la foule se précipite; lui-même est arrivé sous le porche... les portes sont ouvertes... encore quelques pas, et le vieux prêtre embrassera l'autel du Dieu de sa jeunesse. Les cierges sont allumés... l'encens fume... un grand silence règne. Arrivé sur le seuil du temple, c'est le pasteur rendu à son troupeau qui doit entonner le cantique d'actions de grâces. Tous écoutent... Une voix forte retentit : c'est celle du curé de Saint-Lyphar. Elle répète ces paroles : *Te Deum, te Deum, laudamus!*..... et se tait tout-à-coup.

On attend.... La voix ne continue point l'hymne de triomphe et de joie. Le prêtre l'avait commencé sur la terre et l'achevait dans le ciel : car Dieu venait de l'appeler à lui.

LETTRE XXXII.

RENÉ A EUGÈNE.

Madrid.

Notre service est toujours ici ce qu'il serait à Paris : des gardes, des parades, des revues. Tous s'en plaignent, depuis le tambour jusqu'au Prince généralissime. J'espère qu'avant peu nous partirons pour aller délivrer le Roi. Les Espagnols nous disent que Cadix est *imprenable*. Nous leur répondons, et nous leur prouverons, que ce mot n'est pas *français*.

Si, dès le commencement de la guerre, pendant que nous descendions des Pyrénées, on avait pensé à jeter quelques-uns de nos régimens entre Cadix et Séville, tout serait fini depuis longtemps. Il n'était pas difficile de prévoir que les cortès ne nous attendraient pas avec leur victime. Ceux qui veulent égorger fuient la justice et la vengeance. Les outrages envers la famille royale ont été portés au comble par les jacobins de ce pays-ci. Ils ont levé la main sur la personne de la Reine; ils l'ont arrachée avec violence de ses appartemens.

Oh! fils du Cid, où étiez-vous ?

Cette malheureuse Princesse qui n'est montée

sur le trône que pour souffrir, s'est fait un noble délassement à ses ennuis : elle se livre à la poésie. Dépossédée du sceptre, elle a pris la lyre; elle célèbre le plus grand Roi des Espagnes. Saint Ferdinand est le héros de son poëme.

N'est-il pas beau de voir ainsi les muses consoler les Reines? Ces filles du ciel ont donc des chants pour toutes les douleurs ?

J'ai visité les palais de Madrid, de *l'Escurial*, de la *Granja* et d'*Aranjuez*. Leur abandon et leur solitude ont pesé sur mon âme. J'ai trouvé à ces royales demeures une double ressemblance avec Versailles; elles ont aussi vu des fêtes brillantes ; elles ont retenti des louanges des Rois. Aujourd'hui le silence n'y est interrompu que par les pas des visiteurs curieux, et par les récits que font les concierges en traversant les grandes salles qui ne sont plus peuplées que de statues.

Le *Palais du Roi*, *Real Palacio*, est convenablement placé sur une éminence qui domine Madrid. Il date de la fin du onzième siècle. On en attribue la fondation au Roi Alphonse VI. Peu d'habitations particulières comptent autant de malheurs que cette demeure des Rois. Elle a été saccagée par les Maures. Sous Pierre-le-Cruel, un tremblement de terre la renversa. Henri II la rebâtit, ses successeurs l'agrandirent; mais un nouveau désastre détruisit leur ouvrage. En 1734, ce palais devint la proie des flammes. Philippe V l'a relevé de ses cendres, et Ferdi-

nand VI le fit tel que nous le voyons aujourd'hui.

C'est un vaste bâtiment carré ; le style en est pur et peu chargé d'ornemens ; son caractère est la solidité. On n'a employé aucun bois dans sa construction, tout y est voûté : on l'a mis ainsi à l'abri du feu. Ce qui manque à ce palais, ce sont des jardins. Cette grande masse de pierres n'est entourée d'aucune verdure : elle ne se dessine sur rien.

L'intérieur en est fort richement orné ; les plafonds, les murs sont recouverts de peintures, de mosaïques et de glaces d'une dimension étonnante.

La chapelle surtout est magnifique. C'est là que les Rois catholiques ont prodigué l'or, l'argent, les marbres et les pierreries.

Dans une des salles, on m'a fait voir le trône de Philippe II. Il est de velours rouge brodé en or, semé de perles et de pierres étincelantes. Celui qui devrait y être assis est retenu captif.... Où est l'épée de Pélage ?

Le *Buen Retiro* est un autre palais, et se trouve à l'extrémité opposée de Madrid. Ici les appartemens sont simples, mais ornés de tableaux de grands maîtres. Si les jardins manquent au *Palais-Royal*, au Buen Retiro ils sont multipliés. Leur enceinte est immense : des statues, des fontaines, des bosquets les embellissent et en font une délicieuse retraite.

Au milieu de ces rians objets, une église s'élève ; elle a été dédiée, par ceux que le monde appelle heureux, à Notre-Dame des Douleurs, *à Neustra Senora de las Angustias.* Les Souverains, comme les autres hommes, ont besoin d'être consolés ; et, pour des consolations, ils s'adressent à la Vierge qui a souffert.

Grâce à notre inactivité, j'ai eu le temps d'aller à l'*Escurial.* Cette royale solitude est assise au milieu d'un pays inculte et sauvage ; des montagnes nues et sans verdure l'entourent et l'attristent. Je ne puis vous redire combien j'ai été frappé de l'aspect imposant de cette somptueuse retraite où les Rois viennent chercher le repos auprès des solitaires qui ont renoncé au monde.

Ce rapprochement d'une cour et d'un cloître a quelque chose de bizarre qui frappe d'abord, mais que l'on conçoit à la seconde pensée. Philippe II, fatigué de l'agitation de sa vie, aspirait après le calme et la paix ; il pensa qu'il n'en trouverait qu'à l'ombre des autels. Il avait à apaiser le ciel. Il se refugia dans une maison de prières ; et, comme il mettait dans tout de l'orgueil et de la magnificence, la retraite qu'il se fit élever devint un palais et la merveille de ses royaumes.

Cet édifice, ou plutôt cette ville, est bâtie en pierres de taille d'une teinte grisâtre en harmonie avec la tristesse du paysage. La forme du bâtiment est celle d'un gril, en mémoire du mar-

tyre de saint Laurent. Son intérieur est dignement décoré; ses cloîtres de granit sont ornés de marbres et de tableaux, sa bibliothèque est riche en manuscrits arabes et espagnols.

Mais ce qui éclipse tout, c'est l'église. C'est là que sont entassées les merveilles. Plus de quarante autels sont chargés d'ornemens; les voûtes et les murs sont couverts de peintures à fresque. On marche sur des mosaïques. Des degrés de bronze élèvent le sanctuaire où se voient les mausolées de Charles-Quint et de Philippe II. J'y ai remarqué trois portes qui s'ouvrent sous une arcade; elles sont d'un travail admirable; enrichies de pierres rares, de bronze et de cristal; elles conduisent à des espèces de tribunes où la famille royale assiste au service divin.

C'est sur le tabernacle, qui a quatorze pieds de hauteur, qu'on a réuni toutes les magnificences. Les Espagnols pensent que l'on doit offrir au Dieu du ciel ce que la terre a de plus *pur* et de plus *précieux*. En France, nous en sommes plus pour la partie morale du culte : nos offrandes s'en ressentent; et, en général, sont assez mesquines.

Les tombeaux des Rois, des Reines et des Infans d'Espagne sont dans une église souterraine. J'y suis descendu. J'ai aussi interrogé *ces majestés du sépulcre, ces grands vassaux de la mort*, je leur ai demandé : *Au prix d'une couronne, voudriez-vous revivre encore?*

Le nom de *Ferdinand VII*, prononcé par quelqu'un qui était près de moi, me sembla la réponse à ma demande. Ce nom ne disait-il pas tous les soucis du trône, toutes les peines des Rois, et n'y avait-il pas plus de paix sous ces voûtes funèbres qu'auprès de Ferdinand, dans les murs de Cadix ?

C'était l'homme qui nous montrait ces caveaux de la mort qui avait fait entendre le nom de Ferdinand VII ; en nous désignant la tombe de sa première épouse. C'est à l'Escurial que cette jeune Princesse mourut. D'étranges et d'odieux bruits se répètent encore au sujet de sa mort. Alors le favori régnait, et sa réputation ne repousse pas les soupçons.

De l'Escurial, je suis allé visiter une autre résidence royale, la *Granja*. Philippe V, imitateur de son aïeul, voulut vaincre la nature. Il acheta des Iéronimites de Ségovie une *grange* qu'ils possédaient dans un lieu montueux, stérile et désert ; il en fit un palais ; et aujourd'hui de magnifiques jardins, des bosquets, des bassins et des jets d'eau se voient dans ces contrées qui seraient encore arides, si le génie n'était venu les tirer du néant. Se rappelant le tant beau pays de France, le petit-fils de Louis XIV n'appela, pour embellir ces lieux, que des artistes français : aussi beaucoup des beautés de Versailles se retrouvent à la *Granja*. Le trône des Espagnes ne suffisait pas à Philippe, il fallait

encore à son cœur les souvenirs du pays natal.

Que vous dirai-je d'Aranjuez? Tous les voyageurs en ont parlé ; Bourgoin, La Borde, et autres en ont fait des descriptions exactes. Là, comme dans toutes les résidences royales, ce sont toujours des marbres, des colonnades, des tableaux, des antiques, des statues, des fontaines.

Le nom de Charles IV y est prononcé avec amour. C'est là qu'il a passé une grande partie de sa jeunesse, c'est là qu'il fut heureux, avant d'être Roi, c'est là qu'il remit à son fils un sceptre bien lourd à porter!

Le jardin *Del Principe* fut créé par Charles. C'est une des plus belles parties d'Aranjuez. Les berceaux de verdure, les massifs d'arbres étrangers y sont superbes et variés; le Tage embellit ces lieux; ses eaux les animent et les rafraîchissent. Pardessus les bosquets, je vis flotter des pavillons et des banderoles; j'approchai du fleuve, et je vis toute une petite flotille armée; des batteries de canon se reflétaient aussi dans les ondes. Cette scène de guerre forme un heureux contraste avec les objets que l'on vient d'admirer.

C'est à Aranjuez que j'ai borné mes excursions. J'espère bien ne plus vous écrire de Madrid. On parle de notre prochain départ. Nous allons nous rendre sous les murs de Cadix, et je verrai enfin autre chose que des revues.

Vous voulez que je vous parle des combats de taureaux. J'ai bien de la peine à vous obéir;

je n'y ai vu qu'une boucherie que l'on cherche à ennoblir. La pompe qu'on y déploie ne cache pas le sang qui y coule. On a pitié de ces hommes qui viennent mettre un genou en terre devant l'autorité qui préside à ces jeux barbares, et qui se relèvent fièrement pour aller braver une mort inutile. Des prêtres sont tout près de l'arêne, pour absoudre les *toreadoores* et les *picadores* s'ils sont blessés mortellement dans le combat !.... Appeler la religion à des fêtes pareilles, ne paraît point un contre-sens aux Espagnols : ils la mêlent aux choses les plus profanes. Pour eux, la religion n'est point une Reine qui commande, c'est une compagne qui les suit et qui ne les gêne pas. J'ai été révolté de voir de jeunes et jolies femmes que j'avais rencontrées dans le monde, et qui m'avaient semblé bonnes, non-seulement assister à ces jeux sanglans, mais se lever, se pencher en avant, et applaudir de la voix et du geste au taureau qui foulait aux pieds un *picador* tombé. *Bravo! bravo el toro!* criaient-elles, et le malheureux allait mourir, et les prêtres s'avançaient déjà !....

Elles regardaient aussi, sans pitié, sans horreur, sans dégoût, de pauvres chevaux dont on était obligé de couper les entrailles pendantes sur l'arêne.

Une seule chose est plus affreuse que ces combats : ce sont les *boxeurs* d'Angleterre. Voir des taureaux et des chevaux se battre et se déchirer,

n'était pas assez pour le *peuple philantrope*, il lui a fallu que des hommes vinssent s'entretuer pour le tirer du spleen.

Depuis ma dernière lettre, je me suis fait présenter dans plusieurs maisons. La bonne compagnie ici ressemble beaucoup à celle de Paris. A cause de nous, on parle français. Dans quelques salons où l'on fait de la musique, j'ai eu bien de la peine à entendre quelques airs du pays; on n'y chante guère que de l'italien. Rossini règne à Madrid comme à Vienne, à Londres et à Paris.

La guitare est tout-à-fait passée de mode. Pour retrouver les usages, les danses et la musique de la vieille Espagne, il faut descendre des salons. Le peuple a encore des danses charmantes. J'ai vu ici des danseuses de l'Andalousie. Mais comment écrire de *l'Espagne*, sans vous dire un mot du fandago, du bolero, des seguidilas et des cachucha? Je ne fais que vous nommer ces danses, je ne les décrirai pas.

Ce qui ajoute au charme de la société espagnole, c'est que les femmes de ce pays ont un naturel qui n'est point affecté. Leur esprit ne marche point à la suite de l'esprit des autres; elles le montrent dans leur conversation, qui est loin d'être savante, mais qui n'en est que plus pleine d'attrait. Elles écrivent et lisent peu. L'abandon qu'elles ont dans leurs manières, elles ne l'ont point dans leur conduite, malgré ce qu'en

ont dit certains voyageurs avantageux. Lisez M. de La Borde; il leur rend justice : lisez-le, pour connaître l'Espagne. Je le lis sur les lieux, et je le trouve exact, juste et vrai. Le passage que je vous transcris m'a frappé.

« Une erreur générale présente le clergé es-
« pagnol comme une puissance redoutable qui
« assujétit les peuples sous le poids accablant
« d'un despotisme religieux ; qui influe égale-
« ment dans les affaires de l'Etat et dans la con-
« duite particulière des familles ; qui soumet
« tout à ses lois, à ses intérêts, à ses caprices. Le
« nom terrible de l'Inquisition vient encore alar-
« mer les gens crédules ou fournir des armes aux
« malveillans.... »

Je borne ici cette citation; je pourrais la prolonger et vous prouver, avec les calculs du célèbre voyageur, « que le clergé est moins nom-
« breux en Espagne qu'il ne l'était en France,
« en proportion de la population des deux pays. »
Je recommande l'Itinéraire de M. de La Borde à nos jeunes libéraux : ils verront qu'ils ont souvent déclamé contre des choses qu'ils ne connaissaient pas.

Adieu. Il faut en finir avec Madrid. Je vous ai parlé de ses églises, de ses palais, de ses deux grands *rendez-vous*, le *Prado* et la place *del Sol*. Il ne faut pas que j'oublie une vieille tour que je n'ai pu voir sans émotion : c'est celle où François Ier fut retenu prisonnier, alors qu'il avait tout perdu *fors l'honneur*.

Adieu encore. Que Dieu vous accorde de longues et heureuses années! Tout de cœur à vous.

René.

LETTRE XXXIII.

EUGÈNE A LÉON ET A RENÉ.

Des environs du Loroux, où je me plaisais tant, je suis parti pour Clisson. Voilà deux jours délicieux que j'y passe. Que je vous voudrais avec moi! quelles promenades nous ferions ensemble! On admire mal tout seul; on admire si bien avec ses amis!

Cette petite ville de la Vendée ne ressemble à aucune ville de ce pays-ci : des fabriques italiennes ont remplacé les ruines et ces maisons vulgaires que l'on voit partout. Le site est ravissant, et semble une miniature de la Suisse.

Clisson ne plaît pas seulement au peintre qui sait admirer ses paysages; de nobles souvenirs s'y retrouvent et répandent de l'attrait sur ses ruines : la mémoire des preux d'autrefois, celle non moins glorieuse, mais plus touchante des Vendéens, vit au milieu des débris du château d'Olivier.

En parcourant les bords gracieux de la Sèvre, en gravissant ses rochers pittoresques, en s'en-

fonçant sous les arbres qu'elle arrose, l'œil rencontre toujours les hautes et antiques tours qu'Olivier, Chevalier, Seigneur de Clisson et trisaïeul du Connétable, avait fait élever en 1223, à son retour de la Terre-Sainte.

Cette imposante demeure du frère d'armes de Duguesclin se retrouve dans tous les aspects du paysage ; elle est là, comme une grande pensée dominante ; tout semble petit et mesquin auprès d'elle. Et c'est en vain que l'on voudrait en détourner les yeux : ils s'arrêtent un instant sur les fabriques modernes, sur le monument de M. Cacault, qui avait d'abord été un *temple grec*, et qui aujourd'hui se transforme en *chapelle*, sur la superbe terrasse et sur l'obélisque de M. Lemot ; mais les regards se reportent toujours vers ces ruines que le temps, la gloire et le malheur ont consacrées. L'impression que l'âme ressent à la vue de ces débris, dispose à mieux admirer les beautés naturelles qui les entourent : car ces beautés sont en harmonie avec tout ce qui est grave. Ces blocs immenses de pierres s'élevant au-dessus des eaux tranquilles de la rivière, ces rochers arrêtés et comme suspendus sur les flancs des coteaux, semblent aussi des ruines d'un autre genre. Ces masses de granit, tantôt nues et dépouillées, tantôt revêtues de mousse ou de lierre, jetés çà et là dans les campagnes et dans les eaux, rappellent à l'ami de la fable les combats des géans, au naturaliste quelque

grande commotion du globe et quelque bouleversement inconnu.

A ces aspects sévères et imposans s'en mêlent de gracieux : les ombrages du parc de la Garenne, de la rive opposée, et des jardins Valentin, font venir à la mémoire les belles descriptions de Thompson, de Gessner, de Délille, de Châteaubriand, de Bernardin de Saint-Pierre, et prouvent que les poëtes n'exagèrent pas toujours....

Au milieu des arbres frais et touffus qui s'élèvent du fond du vallon, ou qui revêtent la pente des coteaux, on aperçoit de jolies fermes : leurs toits rouges, leur construction pittoresque, donnent à la contrée un air étranger, qu'augmentent encore les pointes droites et immobiles des mélèzes, des sapins et des cèdres. Sur les bords de la Sèvre, des bornes milliaires retracent une voie romaine. Des lilas, des rosiers bordent des sentiers qui conduisent à la grotte d'Héloïse; et une pyramide surmontée d'une croix rend hommage à l'amour que les habitans de la Vendée ont conservé pour la religion de leurs pères.

Clisson, que les voyageurs visitent aujourd'hui avec intérêt, n'était, il y a vingt ans, qu'une triste et affligeante solitude.

Quand le peintre Cacault, frère de l'Ambassadeur de la république française à Rome, y vint en 1798, il ne vit dans toute l'étendue de la ville que des maisons incendiées et à moitié

détruites. L'intérieur de ces maisons était déjà rempli de ronces ; et des restes de meubles et de poutres noircis par le feu attestaient les horribles ravages de l'*armée de Mayence*. Ces hommes, qui avaient déclaré la guerre aux châteaux, n'ont point respecté les chaumières; et les mains qui ont porté le fer et le feu dans le château du Connétable, ont aussi brûlé et abattu l'humble demeure du dernier de ses vassaux.

La destruction, l'abandon, le silence régnaient partout; et, dans cet amas de ruines, pas une créature vivante ne s'est montrée aux yeux attristés de M. Cacault, hors quelques oiseaux de proie qui étaient descendus des hauteurs du donjon sur les pans découverts des chaumières délaissées, et qui s'envolaient en battant des ailes et jetant un cri lugubre à l'approche du voyageur.

Cet affreux isolement ne put cependant le détourner du dessein qu'il avait formé. Il vint s'établir sur les bords de la Sèvre, et le premier bâtiment que l'on vit s'élever dans ces lieux devenus déserts, fut un muséum. Les beaux-arts repeuplèrent ainsi cette solitude. Il y avait à peine quelques habitans à Clisson, que déjà, sur les hauteurs de la Madeleine, un peuple de statues se voyait dans les grandes salles élevées par M. Cacault. Bientôt des curieux vinrent admirer les antiques et les tableaux du muséum champêtre. Des artistes, des amateurs distingués attirés par la réputation naissante de Clisson, s'y

rendirent de la capitale, et furent aussi séduits par les aspects rians et gracieux de ses campagnes. Les arts les avaient fait venir, la nature les retint. Plusieurs d'entre eux voulurent s'y fixer. Ils y firent des acquisitions, et c'est ainsi que le château d'Olivier de Clisson, de ce Connétable la terreur des Anglais, la gloire de la Bretagne, de ce successeur et frère d'armes de Duguesclin, est devenu la propriété du premier de nos statuaires.

Sans doute la destinée de cette noble et antique demeure qui a vu jadis dans ses grandes salles les Penthièvre, les Jeanne de Belleville, les Marguerite de Clisson et les filles des Rois, est bizarre; mais ne nous en affligeons pas. Le bon goût de M. Lemot, son culte pour le passé, son respect pour les choses consacrées par la gloire, préserveront ces ruines et les sauveront des mains sacriléges des bandes noires.... Par un tact et un esprit de convenances bien rares aujourd'hui, il n'a pas cru devoir habiter dans le château du Connétable; il se fait construire une maison en face du vieux manoir. De là il verra les débris historiques qu'il défend contre la main du temps, et qu'il laisse habiter aux ombres des Chevaliers et des Rois.

Par ses soins, des arbustes, des lauriers et des roses couronnent les créneaux gothiques. Nous avons vu de ces roses fleurir dans une petite cour du château, entourée de toutes parts par

de hautes murailles, et dans le milieu de laquelle était jadis un puits. Un arbre vert s'élève où il était, et indique aujourd'hui une vaste sépulture. Deux cents Vendéens, d'autres disent quatre cents, y ont été précipités vivans!.... et leurs corps l'ont comblé!....

En même temps que moi, d'autres étrangers visitaient cette cour. Je les laissai s'en aller; je restai seul, assis sur des débris, à quelques pas de ce puits. C'était le soir; à l'entour de moi, tout était triste comme mon cœur. Des nuages gris passaient rapidement sur ma tête; je ne les voyais qu'à travers l'étroit espace que laissaient les hautes murailles qui m'entouraient de toutes parts. Je m'abandonnais à mes rêveries; rien ne les troublait, mes regards se portèrent sur une pierre des ruines. J'y lus ces mots gravés sur le tuf :

Ici fut ton séjour, ô noble Connétable!
C'est là qu'à peine à ton printemps,
Tu nourrissais ce courage indomtable
Qui souvent d'Albion fit trembler les enfans.
Mais aujourd'hui l'écho des tours silencieuses
Ne répond qu'aux accens du sombre amant des nuits :
La mort habite aussi sous ces mornes debris
Où la guerre entassa ses victimes nombreuses.
Armé pour sauver ses Bourbons,
Le pâtre belliqueux y périt pour leur cause;
Et dans le manoir des Clissons
Le Vendéen, l'ami des Rois repose....

(M. Auguste Bernède.)

Ces vers m'en rappelèrent d'autres, et je m'écriai avec un jeune poëte, dont la lyre est aussi pure que le cœur :

Déplorable Vendée ! a-t-on séché tes larmes ?
Marches-tu, ceinte de tes armes,
Au premier rang de nos guerriers ?
Si l'honneur, si la foi n'est pas un vain fantôme,
Montre-moi quels palais ont remplacé le chaume
De tes rustiques chevaliers !....

(M. V. Hugo.)

Le jour ne tombait plus que faiblement dans la cour; la nuit venait, et cependant je ne songeais point à retourner au petit logement que j'ai pris pour une semaine chez M. Lambot, à l'hôtel de la Providence. J'entendis quelqu'un marcher sous les voûtes. Je regardai du côté d'où venait le bruit des pas; et dans l'obscurité d'un passage long et étroit, je vis une femme qui s'avançait : c'était la femme du concierge.

Elle me dit : « Voulez-vous donc rester ici toute la nuit, monsieur ? il est tard : voilà la cloche de l'église qui sonne le *couvre-feu*. Tenez, venez-vous-en; *il fait trop triste ici.* »

Je vais vous suivre, lui répondis-je; mais laissez-moi encore quelques instans. Je ne crains pas la tristesse.

« Oh ! monsieur, croyez-moi, ne restez pas ici tout seul, et à l'heure qu'il est, ajouta la paysanne, on raconte des choses qui font fris-

sonner. Vous savez bien ; sous cet arbre vert, il y avait un grand puits..... il a été tout rempli avec de *pauvres brigands ;* leurs femmes et leurs enfans y ont été jetés pêle-mêle ! »

Je le sais, répliquai-je, et c'est à eux que je pense.

« Vous priez donc pour eux : car les morts n'ont besoin que de çà ; et, s'ils reviennent quelquefois, ce n'est que pour demander des prières. Mais ceux qui sont là, dit la bonne femme en montrant le puits, sont morts, à ce qu'on assure, pour Dieu et pour le Roi, et il faut espérer qu'au jour d'aujourd'hui ils sont heureux dans le paradis.... Ah ! monsieur, il y a bien des personnes qui viennent dire ici leur chapelet et des *de profundis.* Il y a tant de monde là-dedans !..... Leurs femmes, leurs sœurs, leurs filles s'agenouillent là sur l'herbe, prient pour eux. M. Lemot va y mettre une croix. Il n'y a pas bien long-temps que deux militaires arrivèrent *sur le tard.* Ils ne voulaient pas loger en ville. C'étaient des déserteurs. Un d'eux n'était pas jeune, et avait l'air d'avoir fait bien des guerres. Ils me demandèrent de les laisser coucher dans le château. Je leur dis qu'ils y seraient bien mal ; que tout était ruiné et ouvert aux vents et à la pluie C'est égal, répondirent-ils ; nous serons mieux partout que dans la rue. En effet, il faisait grand froid et il tombait beaucoup de neige. Je les laissai passer ; je leur donnai de

la paille, et leur indiquai la ruine dans la cour du grand puits.

— « Dans la cour du grand puits! répéta le vieux soldat en s'arrêtant. Brave femme, où nous mettez-vous là ?

« Eh bien, est-ce que le grand puits te fait peur? dit son compagnon.

— « Peur! et de quoi? répartit l'ancien militaire. Me prends-tu pour un enfant? Mais je te l'avais dit, nous aurions aussi bien fait de poursuivre; et, en parlant ainsi, il prit le chemin de la cour du grand puits comme un chemin que l'on connaît et comme s'il avait été du pays.

« Je les laissai aller; je poussai la porte de la voûte et revins bien vîte à notre loge. Mon homme n'était pas encore rentré. Au bout de quelque temps, il arriva, et je lui racontai que j'avais laissé entrer deux soldats; il me gronda, en me rappelant que cela nous était défendu. Bientôt nous nous endormîmes. Tout-à-coup, au milieu du silence de la nuit, nous entendons des cris et de grands coups frappés à la porte de la voûte. Ouvrez-nous! ouvrez-nous! criaient les deux soldats; laissez-nous sortir!

« Mon mari et moi nous allâmes ouvrir la porte que j'avais poussée.

« Le vieux soldat n'en pouvait plus; il était pâle et tout couvert de sueur; il tenait le bras de son compagnon et tremblait de tous ses membres. Qu'avez-vous? lui demandai-je.

— « Ce que j'ai, malheureuse?... J'ai l'enfer dans mon cœur... Pourquoi m'avez-vous mis là ? Je les ai vus, je les ai entendus... Après vingt ans, ils m'ont reconnu ; ils m'ont montré avec leurs doigts décharnés... Ah! ceux qui sont morts pour Dieu ne pardonnent-ils pas ?...

« Il a perdu la tête, se hâta de dire l'autre militaire. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état. A peine étais-je couché, que je me suis endormi ; mais lui ne faisait que se tourmenter et s'agiter. Bientôt ses cris m'ont réveillé. A la petite lueur des étoiles, je le voyais : il étendait les bras comme pour repousser quelqu'un qui m'était invisible et avec lequel il parlait. Il criait : Laissez-moi! laissez-moi! je n'ai fait qu'obéir.... Je me repentirai.... je demanderai pardon à Dieu. Oh! je vous en supplie, laissez-moi... Pardon! pardon! et il se jetait à genoux, lui, qui depuis plus de trente ans ne s'y était mis ; car il n'est pas dévot. Il me conjurait de rester bien près de lui, de ne pas le quitter.

« Pendant que le jeune soldat me racontait tout cela, mon mari avait emmené son camarade dans notre loge, et lui faisait boire un petit verre de vin. Ses dents s'entrechoquaient comme celles d'un homme dans le frisson de la fièvre ; son front était pâle et tout couvert d'une sueur froide, et ses cheveux noirs étaient hérissés sur sa tête, comme si la vision durait encore.

« Je voulus faire quelques questions ; mon

homme m'en empêcha, m'ordonna de me coucher, et sortit avec les deux étrangers que je n'ai jamais revus depuis.

« Quand je fus seule, j'eus grand'peur. Je me mis à prier le bon Dieu. Je crus entendre quelque chose près de notre porte. Je l'ouvris, et je ne vis qu'un petit agneau blanc qui traversait la cour. Les chiens n'aboyaient point et le laissaient passer. Nous ne savons pas à qui il appartient, d'où il vient; mais il se montre quelquefois dans les belles nuits d'été. On le voit sur les murailles, sur les tours, dans les fossés. On ne lui fait jamais de mal; mais l'on sent un je ne sais quoi à sa vue.

« Mon mari ne tarda pas à revenir.

« Allons, les voilà en chemin, dit-il en rentrant; que le bon Dieu les conduise... Ce que c'est que le remords! Ce vieux soldat était de l'armée de Mayence, de cette armée qui a tout mis à feu et à sang dans ce pays-ci; enfin il était de ceux qui ont comblé le grand puits.

« Miséricorde! m'écriai-je, et j'ai pu recevoir dans le château un homme comme lui!...

« Et justement, notre femme, c'était bien ici qu'il faillait le recevoir, ajouta mon mari; car cela a prouvé qu'une mauvaise conscience fait toujours souffrir. Il m'a dit qu'à peine il avait aperçu les tours du château, qu'il avait voulu prendre une autre route; mais que son compagnon, qui est déserteur comme lui, s'était

obstiné à passer par Clisson, pour voir sa famille qui demeure dans les environs; que lui, ayant honte de sa peur, était venu ici demander à coucher; mais qu'à peine avait-il été dans la chambre ruinée, qu'il avait reconnu le grand puits; qu'il avait fait son possible pour chasser de terribles idées et pour s'endormir; mais qu'il avait entendu un cri épouvantable, un cri semblable à celui que les malheureux avaient poussé, alors qu'ils furent précipités dans la citerne... Et puis il dit qu'il a vu la terre remuer et s'entr'ouvrir à l'endroit du grand puits, et que les morts en sortaient en foule et venaient à lui avec des yeux terribles, et les mains étendues pour le saisir et l'entraîner.

« Qui nous dira s'il a vraiment vu toutes ces choses, ou si c'est sa conscience effrayée qui lui a fait croire qu'il les voyait ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa frayeur lui sera profitable : car il m'a assuré qu'il allait se confesser et demander pardon à Dieu de tous les crimes qu'il paraît avoir commis.

« Dieu soit béni ! dis-je à mon mari. C'est toujours un grand bonheur quand un méchant se repent, et je suis bien aise d'y être pour quelque chose. »

En me racontant cette histoire, la femme du concierge avait regardé plus d'une fois l'emplacement du grand puits; en s'éloignant, elle fit le signe de la croix, et je dis avec elle : Ah ! qu'ils reposent en paix.

Quand je fus à sa loge, je trouvai son mari, et je lui demandai s'il avait quelques détails sur les derniers instans des malheureux Vendéens dont le grand puits renferme aujourd'hui les restes.

« Hélas ! oui, Monsieur, me repondit-il ; il y a un homme qui y a été jeté. Il était alors tout petit. Il s'en est sauvé ; il vit encore, et il m'a raconté comment tout s'est passé.

« Après la bataille de Torfou, où les républicains avaient été battus, ils jurèrent, pour se venger, de massacrer et d'incendier tout.

« Alors, quand on voyait des villages qui brûlaient, on disait : Voilà l'armée de Mayence qui passe par là, et l'on pouvait suivre sa marche dans nos campagnes aux incendies qui s'allumaient à mesure qu'elle avançait. Ceux qui venaient après elle ne trouvaient que des cendres et du sang, que des cadavres sur des ruines !

« A quelques lieues d'ici, un grand nombre de femmes, de petits enfans et de vieillards s'étaient réfugiés ; ils virent les flammes qui approchaient du bois où ils étaient, ils en sortirent et vinrent se cacher dans les souterrains de ce château. On dit qu'ils étaient bien quatre ou cinq cents. Pendant plusieurs semaines, tous ces pauvres gens restèrent sans quitter ces lieux noirs et humides ; quelques-uns d'entre eux avaient amené des bestiaux. Quand venait le soir, des enfans sortaient des souterrains, pour aller

couper de l'herbe; ils en trouvaient en abondance dans les cours abandonnées et sur les murailles en ruines. Au moindre bruit, ils avaient ordre de revenir bien vîte. A leur retour, leurs mères leur demandaient souvent s'ils n'avaient rien vu. Presque toujours ils répondaient : Nous n'avons vu que des feux qui brillent sur le ciel, nous n'avons entendu que le bruit de la rivière et que le vent dans les arbres.

« Un soir, une petite fille, qui avait été envoyée pour couper de l'herbe, fut tout-à-coup surprise par deux hommes cachés dans les ruines. A leur vue, elle jette son fardeau et se met à fuir. Ils la poursuivent... sur ses pas, ils parviennent à l'entrée du souterrain; ils s'arrêtent. La malheureuse enfant y est descendue.... Elle redit sa rencontre... Un murmure de frayeur s'élève de la foule qui se cachait. Les soldats de la république l'entendent et s'en réjouissent. Un d'eux va chercher du renfort. Les Mayençais arrivaient, et tous ces malheureux vieillards, les petits enfans et les femmes sont entraînés de leur lieu de refuge. Que faire de tous ces royalistes?... Le grand puits était là... Un républicain l'indique à ses camarades. L'affreux geste est compris, et aussitôt les pères, les mères, les femmes et les enfans de ceux qui se battaient pour le Roi sont poussés sur le bord de la large citerne et précipités pêle-mêle dans sa profondeur!... Ils y tombent vivans; ils y tombent en se

débattant. Les uns cherchent à se raccrocher aux pierres des murs; les autres aux armes de leurs bourreaux. Des coups de baïonnette, des coups de sabre détachent les mains des victimes, et ceux qui allaient se sauver sont précipités de nouveau sur ceux qui s'agitent dans le fond. Un petit enfant s'échappa. Dans sa chute, il s'était rattrappé à une pierre en saillie, et de là au fusil d'un soldat qui, ressentant un instant de pitié, lui tendit la main.

« Un homme fut aussi au moment de se sauver d'une manière bien étrange. Il emportait sous son bras une pièce de toile, un républicain veut la lui prendre; le Vendéen refuse de la lui céder. Entre eux il s'engage une lutte. Tenant toujours sa toile que le soldat de la république s'obstine à lui arracher, le paysan est amené sur le bord de la citerne : il y tombe; la pièce de toile se déroule; il ne la lâche pas. Le républicain, de son côté, la tire à lui avec force; le royaliste en profite, il en fait un moyen de salut, et parvient, en appuyant ses pieds contre les murs, à atteindre le bord du grand puits. Un seul pas de plus, il va être sauvé. Un soldat bleu s'en aperçoit : d'un coup de sabre il lui coupe le poignet, et le malheureux Vendéen retombe mutilé et mourant.

« La terre et de grosses pierres furent bientôt jetées sur lui et sur tous ceux qui remplissaient aux trois quarts la citerne... Ils ne voyaient déjà

plus le jour que leurs bras s'agitaient encore! se montraient au-dessus des décombres que l'on précipitait sur leurs têtes!.... Du fond du puits des cris si épouvantables s'élevèrent, qu'ils furent entendus bien loin par-delà les murs du château. Au bout de quelque temps, tout mouvement, tout bruit sourd cessa. Oh ! que ce silence fut horrible!...

« Vous le voyez bien, monsieur, ajouta le concierge en terminant son récit, le temps a fait croître l'herbe sur le grand puits, il a caché la place du crime; mais il n'en effacera jamais le souvenir. On parlera toujours ici du puits des Vendéens. »

Il était tard, je quittai le château, après avoir remercié le gardien et sa femme. De retour à mon petit logement, je me suis mis tout de suite à vous écrire les histoires qu'ils m'ont racontées. La table dont j'ai fait mon bureau est placée devant la fenêtre. Pendant que je vous écris, un clair de lune répand sa lumière sur les maisons nouvelles et sur les chaumières non encore réparées; quelques rayons de lumière se reflètent dans les eaux si tranquilles de la Moine, qui baigne la maison où je suis logé : tout dort autour de moi. Je n'entends que le bruit monotone du moulin à eau placé sous le vieux château et le bruissement de la cascade. Par intervalle les rossignols des ombrages de la Garenne élèvent leur douce voix, comme pour jeter de la grâce

sur les scènes solennelles de la nuit et des ruines. Bon soir. A demain.

Beaucoup de curieux qui viennent visiter Clisson, bornent leurs promenades au parc de la Garenne. Il existe cependant bien d'autres points du pays dignes d'être explorés. M. Ed. Richer en indique plusieurs. Le style de ce jeune écrivain convient à merveille aux descriptions des bords de la Sèvre; il a quelque chose de frais et de doux, comme les vallées qu'il peint. J'aime à l'avoir avec moi dans mes excursions.

Dans le parc de la Garenne, les inscriptions me semblent trop multipliées. J'en ai remarqué une sur un tombeau de forme antique. Ces mots : *Et in Arcadia ego!* m'auraient fait rêver... Mais cette tombe n'est qu'un vain simulacre, et un tombeau vide m'a toujours semblé un corps sans âme, un jeu avec la mort.

Il en est de même de ces temples où l'on n'a rien à adorer : je n'y vois que des pierres et du marbre; je n'y trouve pas une *sensation.*

En face du parc de M. Lemot, de l'autre côté de la rivière, on voit un de ces temples; il se dessine sur l'azur du ciel; d'énormes roches de granit, entassées les unes sur les autres, dans un admirable désordre, le supportent et en forment la base. Ce petit temple grec vient d'être transformé en chapelle. On y apportera, dit-on, les restes des deux frères Cacault, et les noms des

bienfaiteurs du pays ne seront point oubliés, si leurs cendres sont ainsi confiées à la garde de la religion.

Derrière cette chapelle se trouve un cimetière placé sur la hauteur du coteau, et tout entouré d'une riante verdure. Des bêches de laboureur, des sabres de soldat se voient grossièrement gravés sur ces tombes rustiques.

Sur la même rive que le parc de la Garenne, s'élève une autre chapelle. Son architecture n'a de caractère que celui de la vieillesse; elle couronne une colline dépouillée; elle porte le nom de *Toute-Joie.*

Voici, m'a-t-on raconté, l'origine de ce nom.

Un Sire Olivier de Clisson, grand-père du fameux Connétable, étant venu avec Blanche de Bouville sa femme, à la procession des Rogations, entendait la messe dans cette chapelle, quand un messager vint lui apprendre que le premier *fait d'armes* de son fils Garnier de Clisson, avait été une victoire. A cette heureuse nouvelle, le Chevalier et sa noble compagne s'écrient, en remerciant Dieu :

« Toute joie vient de vous, ô Seigneur! toute » joie vous est due! »

Depuis ce jour, la chapelle a porté le nom de Toute-Joie.

M. Lemot, qui n'a point voulu habiter dans le grand château d'Olivier de Clisson, et qui a rendu hommage à l'esprit religieux du pays, en

plaçant une croix sur l'obélisque qu'il y a fait élever, a aussi honoré la fidélité vendéenne, en donnant asile à un vieux soldat des armées catholiques et royales. Le concierge de la Garenne, celui qui reçoit si bien les étrangers, qui leur ouvre le livre des visiteurs, est un ancien Vendéen. Chardonnet sait plus d'une histoire intéressante, et j'ai pris plaisir à l'écouter. Il a un grand tact pour reconnaître les royalistes. C'est un bonheur pour lui d'en recevoir et de leur raconter les faits d'armes, les traits de bravoure et de fidélité qui rendent ces belles contrées si intéressantes.

En me montrant un petit oratoire, réparé depuis quelques années, il m'a dit :

« Vous voyez bien cette chapelle : c'est là que bien des pauvres Vendéens ont été massacrés.

« Une jeune fille y a vu périr toute sa famille; elle seule fut sauvée; elle seule s'échappa; et, après bien de la misère, parvint à se cacher loin de son pays, pendant que nous nous battions. Quand tout fut fini, et que l'on commença à rebâtir les églises, elle revint au village. Elle fut plus heureuse que bien d'autres : il lui restait du pain. Mais elle fit le vœu de mendier pour avoir de quoi rebâtir la chapelle où sa mère et ses sœurs avaient été massacrées.

« Pendant plusieurs années, nous l'avons vue assise sur les ruines et tendre la main aux voyageurs. Pendant la longueur du jour, elle filait

sa quenouille et chantait des cantiques et des complaintes. Le riche qui passait par le chemin s'arrêtait, lui donnait de l'argent, et plus d'une pauvre veuve lui apportait aussi son denier; enfin, elle a eu une somme suffisante, la chapelle a été réparée, et la jeune fille ne mendie plus.

Adieu. A demain.

LETTRE XXXIV.

EUGÈNE A LÉON.

Nantes.

Depuis deux jours, je n'ai pu vous écrire, mon bien cher Léon : avant de quitter Clisson, j'étais allé visiter les ruines de Tiffauges et le champ de bataille de Torfou. J'y arrivai vers midi. La chaleur était accablante; les paysans avaient abandonné leurs travaux. Je ne rencontrai dans la campagne qu'une vieille femme qui revenait du *lavoir;* elle avait déposé sur l'herbe son paquet de linge; elle se reposait assise à l'ombre d'un chêne.

Suis-je loin du champ de bataille de Torfou? lui demandai-je.

« Du champ de bataille de Torfou! répéta-t-elle avec quelque chose de fier dans la voix; vous y êtes; c'est là qu'ils se sont battus. »

Elle s'était levée, et son bras étendu montrait l'espace devant moi.

« Montez sur ce fossé, ajouta-t-elle, et je vous dirai tout. »

Je la remerciai. Elle répondit :

« Ne me remerciez pas : parler à une Vendéenne, de Torfou, c'est lui faire plaisir. Mon mari y était, et a fait son devoir. Moi aussi j'ai fait le mien ; car, chez nous, il faut que les femmes aient du cœur comme les hommes.

« Au commencement de la bataille, de jeunes *gars*, qui n'étaient pas encore aguerris, eurent peur, *s'égaillèrent* et se mirent à fuir. On venait de mettre le feu à nos chaumières ; nous étions furieuses ; nous voulions être vengées. Au milieu des flammes, j'appelai nos voisines ; nous nous armâmes de fourches, de faux et de bâtons, et nous barrâmes le chemin aux fuyards ; nous leur criions : Lâches ! que venez-vous faire ici ? retournez au combat : les républicains brûlent les maisons de vos pères ! Retournez au combat, ou vous mourrez de nos mains !

« Ils eurent honte de leur peur, et retournèrent joindre le Général Charette, que nous voyions de loin avec son plumet blanc. Il allait, il venait ; il criait : « C'est ici qu'il faut vaincre ou périr ! Dieu et le Roi ! Dieu et le Roi ! « Mes amis, si vous fuyez, tout est perdu ! vous « ne me verrez plus à votre tête. »

« Bientôt M. de Bonchamps arriva ; il était

blessé, et se faisait porter sur un brancard. Pour rien au monde il n'aurait voulu manquer l'occasion de battre les républicains.

« Tous nos *bons* se trouvaient réunis ce jour-là : d'Elbée, d'Autichamp, Lescure ! C'était à qui ferait le mieux, à qui s'exposerait le plus pour le service du Roi. Aussi, les *bleus* eurent une déroute comme nous n'en avions jamais vu. Leurs canons, leurs charrettes, leurs bagages, tout cela était pêle-mêle dans les chemins creux. Leurs canonniers, qui étaient Français aussi, mouraient tous sur leurs pièces : ils se battaient vraiment comme des Vendéens.

« Kléber, leur général, avait été blessé dans la bataille ; et, comme M. de Bonchamps, il se faisait porter dans les rangs, pour encourager ses soldats ; et, comme M. Charette, il criait aussi : « C'est ici qu'il faut vaincre ou mourir ! » Mais il eut beau faire, les *bleus* ne l'écoutaient plus et fuyaient de tous côtés. Nos hommes, acharnés après eux, en faisaient une grande boucherie. Le lendemain, ah ! c'était grand pitié que de les voir : il y en avait plus de deux mille partout par-là. J'ai aidé à les recouvrir d'un peu de terre. Que Dieu leur fasse paix !

« Le carnage eût été encore plus grand, sans un brave homme. Mon mari le connaissait, quoiqu'il fût dans les *bleus* ; il se nommait Chouardin. son Général lui dit :

« Chouardin, fais-toi tuer sur le pont de

Boussay, avec ton bataillon, pour protéger la retraite de l'armée.

— « Oui, mon Général, » répondit Chouardin. Il courut au pont de Boussay, s'y fit tuer. Le bataillon obéit aussi : il n'en resta pas un seul homme. »

La Vendéenne, en me parlant ainsi, s'était animée ; le feu de l'enthousiasme brillait à travers ses rides. Walter Scott en eût fait une inspirée.... Ah ! il serait digne de son talent de peindre ce peuple que je vois et que j'admire chaque jour ! Mais un Anglais protestant pourrait-il concevoir la Vendée catholique ? Je ne le crois pas.

Après avoir ainsi parlé, la femme du soldat royaliste s'arrêta un instant, et ajouta :

« Bien des *Messieurs* viennent, comme vous, voir ce champ de bataille. Dernièrement, il y avait au château du Coubourreau, que vous voyez là-bas, plusieurs grands personnages. Ils se rendirent ici avec Monsieur le Marquis. Il y en avait un qu'on dit un Seigneur de la cour (1), un Duc : ce qui est mieux que tout cela, un ami du frère de notre Roi.... Quand il fut là, sur la place où l'on s'est battu, il ôta son chapeau, comme s'il avait marché sur terre sainte. Il se fit raconter toute la bataille par plusieurs anciens qui y avaient été. Ah ! celui-là a le cœur

(1) Le Duc de Fitz-James.

bien noble, je vous en réponds; il est bien digne d'être Vendéen!.... Si vous l'aviez vu, Monsieur, lui et son jeune fils, en écoutant les récits que leur faisaient nos paysans, ils pleuraient tous les deux d'admiration, leurs regards étaient pleins de feu et de larmes. Enfin, le Duc s'écria :

« Mes amis, vous êtes des soldats au-dessus de tous les autres soldats; vous ne faisiez pas la guerre pour de l'argent; l'honneur seul vous payait. Le Roi, la France, le monde vous admire! »

« Alors un brave homme du pays s'avança et lui dit :

« Monsieur le Duc, nous savions bien que nous avions bien fait, mais on ne nous l'avait pas encore dit. »

Une colonne indiquant le lieu du combat de Torfou, va dit-on, être élevée à l'endroit où les Vendéens remportèrent cette grande victoire. On la devra à M. le Marquis de la B.

Quand la bonne femme m'eût quitté, j'allai, selon mon habitude, faire visite au curé du lieu. Celui de Torfou était jeune quand la guerre commença. Il la fit avec distinction, et servit valeureusement dans les rangs des soldats vendéens. Quand les temps furent plus calmes, il se consacra tout à Dieu, entra au séminaire, se fit prêtre, et devint curé de la paroisse où il avait partagé la gloire de tant de hauts faits d'armes. Je ne puis vous rendre combien ce rap-

prochement me touchait. Le zèle de ce digne prêtre est admirable, c'est un Vincent de Paul de village; il a chez lui une école de vingt-cinq ou trente garçons qu'il prépare aux études ecclésiastiques. Il vient aussi de fonder une maison de Sœurs de la Foi destinées à donner aux filles de campagne l'instruction religieuse. Elle compte déjà plus de soixante élèves. J'avais un grand plaisir à causer avec cet homme de bien. Il est heureux et fier de sa paroisse. Il me racontait que, dans les temps de guerre, quand les paysans étaient obligés de quitter leurs chaumières pour aller combattre, ces hommes religieux s'adressaient à Dieu pour lui recommander tout ce qui leur était cher, tout ce qu'ils abandonnaient pour sa cause. Alors les vœux étaient très-communs. Il me redit :

Qu'un paysan vendéen, nommé Retailleau, qui était né à la métairie de la Chabossière, où son père et son grand-père étaient nés, avait, en s'éloignant de chez lui, recommandé sa famille et sa demeure au bon Dieu et à la Sainte-Vierge; et, après la bataille de Torfou, le feu qui avait été mis à son village, n'avait point atteint sa chaumière.

Mais plus tard, l'armée de Mayence, furieuse de sa défaite, saccagea et brûla tout ce qui était encore debout. Retailleau fut une seconde fois obligé de quitter la Chabossière. En en sortant, il fit *vœu* que, lorsqu'il y reviendrait, il élèverait

une *chapelle* (un arceau) à la bonne Vierge.

Il y est revenu; mais sa maison était détruite : il n'en restait que des murs lézardés et noircis par le feu. Dieu voulait l'éprouver. Il le trouva chrétien résigné. « Me voilà de retour aux champs où je suis né, aux champs que mes pères ont cultivés. Que la volonté de Dieu soit faite, dit Retailleau au milieu de ses ruines; j'élèverai l'*arceau* que j'ai promis à celle qui m'a protégé dans les batailles. »

Fidèle à sa promesse, le soldat vendéen a choisi sur sa métairie l'endroit le plus apparent, au bord de la grande route, et là il a élevé une modeste chapelle, composée d'une arcade en granit du pays, au fond de laquelle il a déposé une petite statue de la Vierge Marie. Le curé de Torfou vint processionnellement la bénir, précédé de la croix et de la bannière, et suivi de tous ses paroissiens. Depuis ce temps, le voyageur surprend souvent, vers le soir, quelques Vendéens agenouillés sur la route, en face du monument champêtre. Les jeunes filles y apportent des fleurs la veille des fêtes, et les petits enfans viennent prier la divine Mère de l'enfant Jésus. On y a vu aussi, confondus dans la foule fidèle, MM. de La Bretêche qui, en 1815, menaient si noblement au feu ces mêmes paysans qu'ils édifient aujourd'hui par leur piété, et qu'ils secourent par leur bienfaisance.

Le mendiant qui a frappé à la porte du château

voisin, passe rarement devant l'*arceau* du Vendéen, sans s'y agenouiller : car il a à remercier Dieu qui a mis les bons riches sur la terre pour y être une seconde Providence.

C'est auprès de cet arceau qu'on découvre la belle vallée de Tiffauges que dominent la ville et les belles ruines du vieux château de ce nom. Il est placé sur le plateau d'une colline, séparée de la ville par une profonde coupure faite dans le rocher, et enfermé par une ceinture de murailles, avec des tourelles de distance en distance, genre de fortifications qui était en usage chez les Romains. On remarque parmi ces constructions, ruinées en grande partie, de ces petites pierres carrées posées symétriquement par assises parallèles, et jointes par un ciment rouge, qui en font également reconnaître l'origine.

L'entrée principale du château dénote d'autres siècles. Ses hautes murailles, ses machicoulis, ses guérites suspendues dans les airs, rappellent l'architecture mauresque rapportée des croisades, comme plusieurs des vieux châteaux de ces contrées, entre autres celui de Clisson. Après avoir pénétré une double enceinte, dont les murs disparaissent sous le lierre qui les tapisse, on trouve la citadelle qui date de la même époque; un peu plus loin on aperçoit les ruines de la chapelle : il n'en reste plus qu'une arcade à travers laquelle l'œil, en plongeant dans la vallée de la Sèvre, en suit les contours entre

des coteaux agrestes agréablement variés de rochers et de bois. Sous cette chapelle, il en existait une souterraine qui supportait la première sur un grand nombre de petites colonnes jointes entre elles par des voûtes. Il n'y a pas plus de vingt ans que ces voûtes se sont affaissées sur elles-mêmes.

En revenant vers le centre du plateau, on voit d'autres ruines; mais elles serrent péniblement le cœur : elles ne furent pas l'ouvrage du temps, elles sont le fruit des guerres civiles qui ont dévasté cette contrée à diverses époques. Ces hauts pans de murs, ces cheminées où croissent maintenant l'œillet sauvage et la giroflée, étaient le manoir du Seigneur ou du gouverneur du château. Il fut brûlé dans le 16e siècle. Une autre habitation avait été construite depuis, non plus pour des grands du monde, mais pour les modestes cultivateurs du terrain renfermé dans le château : elle a été brûlée en 1793. Depuis encore, une petite maison a été édifiée auprès des ruines des premières. Fasse le ciel que la torche incendiaire des révolutions ne vienne pas la détruire un jour, comme les deux autres!

Après avoir traversé un espace cultivé, on arrive à une tour très-bien conservée; elle est d'une construction beaucoup plus moderne que toutes les autres fortifications; elle paraît avoir été construite dans le 16e siècle. Du haut de la plateforme on jouit d'une vue fort pittoresque; elle

l'est peut-être encore davantage, lorsqu'en sortant de l'enceinte du château et descendant sur les bords de la Crume, on tourne ses regards vers la tour, dont la belle masse en granit, d'une teinte un peu rosée se détache au milieu des arbres.

On dit qu'une colonie de Scythes, venue de Poitiers, où ils étaient en garnison, s'établit en 400 sur les rives de la Sèvre; ils nommèrent ce lieu Typhale, d'où l'on a fait Tiffauges. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la position de ce château était très-importante, qu'elle fut toujours occupée dans toutes les guerres civiles. Après avoir appartenu successivement à un Vidame de Chartres, qui était *Vendôme*; à Marie de Rieux, Comtesse de Chemillé; et à une des filles de celle-ci qui la porta dans la maison de Cossé-Brissac, elle appartint enfin au Marquis de La Bretêche, aïeul de celui qui la possède encore aujourd'hui.

L'importance militaire du château de Tiffauges a diminué depuis l'invention de l'artillerie, étant dominé par toutes les collines environnantes; mais sa position géographique ne l'en a pas moins fait rechercher encore dans les guerres récentes de la Vendée. Les royalistes et les républicains l'ont tour-à-tour occupé; et ces mêmes murailles, ces mêmes tourelles, ont encore retenti, après quinze siècles, de cris de mort et de carnage, comme du temps des Scythes, leurs fondateurs.

J'avais parcouru ces ruines avec tout l'intérêt qu'inspirent tant de souvenirs et des temps héroïques et des temps de malheur. De combien d'événemens furent témoins ces vieilles tours tant de fois disputées ! J'étais avec le Marquis de La Bretêche, qui me donnait tous les renseignemens que je pouvais désirer. Les jours qu'on passe chez lui ne sont pas perdus ; nul ne sait mieux que lui l'histoire de ce pays ; et, entouré de paysans qui furent tous des héros, il sait un beau trait de chacun. En remontant au château du Coubourreau, il me raconta celle du vieux compagnon d'armes de Retailleau, Mérand-*le-Balafré*. Peu d'hommes joignent à autant de courage autant de dévouement. Ses vieilles guerres et ses nombreuses blessures n'avaient pu lasser sa fidélité. En 1815, il vint, en boitant, s'offrir pour marcher contre Bonaparte. « Malgré ma « jambe, disait-il, j'arriverai encore un des pre- « miers au feu. » Mérand ne se vantait pas : il ne marchait lentement que lorsqu'il fallait quitter le champ de bataille. Dans l'âme de ce brave homme, le désintéressement égale la vaillance. Un jour, un paysan amena à l'officier chargé des vivres de la division de Montfauçon, un bœuf maigre et chétif, ce qui occasiona une discussion entre l'officier et lui. Mérand-le-Balafré se trouvait là. Indigné de l'avarice de ce pauvre paysan qui, quoique royaliste, calculait l'étendue du sacrifice, il s'écria : « Est-ce ainsi que l'on doit nourrir l'ar-

mée ? Qu'on aille à ma métairie, j'ai *au toit* quatre bons bœufs, qu'on en prenne un, qu'on l'amène ; après celui-là, les trois autres seront encore au service du Roi ! »

Il faut savoir combien le paysan vendéen est attaché à ses bestiaux, pour apprécier le sacrifice de Mérand. Pour lui, c'était bien plus que de courir au feu. En 1814, il ne fit aucune démarche pour obtenir une pension à laquelle ses blessures lui donnaient tant de droits. On le lui reprochait en 1815. « Je ne me battais point pour de l'argent, » fut toute sa réponse ; et, reprenant son vieux sabre, il courut à Roche-Servière, où il se distingua encore ; et aujourd'hui c'est à la justice de ses chefs et non à ses demandes qu'il doit la pension dont il jouit.

Comme tous ceux qui visitent Clisson, je le quittai à regret, et repris hier le chemin de Nantes. Depuis Olivier de Clisson, je ne crois pas que l'on ait songé à l'entretien de cette route. Elle est digne d'un pays barbare.

En passant sur le pont que le village doit à M. Cacault, je regrettai de ne plus voir le nom de cet homme bienfaisant sur la petite pyramide qui y est encore, et qui a l'air d'attendre que l'injustice soit réparée. Sous un gouvernement comme le nôtre, rien ne doit ressembler à l'ingratitude, et les noms de ceux qui ont fait du bien ne doivent pas être effacés par des mains royalistes.

De l'autre coté du torrent de la Sanguèse, sur lequel est jeté le pont Cacault, se trouve le bourg du Pallet. On m'y fit voir quelques pierres recouvertes de mousse : c'est tout ce qui reste du château de Bérenger, père d'Abailard. Je l'avoue à ma honte, je restai sans émotion sur ces débris, et le souvenir des vieilles amours du savant docteur et de la nièce de Fulbert ne fit point battre mon cœur, comme les souvenirs de gloire. Je voulus me rappeler quelques vers de Pope ; la pensée de Clisson me dominait, et j'avais oublié le Pallet quand j'arrivai en face des ruines du château de *la Galissonnière.*

Par-dessus les murs croulans du parc, j'aperçus de beaux arbres étrangers. L'ancien propriétaire, le Comte Barin de la Galissonnière, marin célèbre, en avait rapporté les graines de ses lointains voyages. Aujourd'hui ils s'élèvent dans l'abandon ; leur sombre verdure convient au deuil des ruines ; leurs longs rameaux n'étendent point leur ombrage sur les petits-fils du vainqueur des Anglais. C'est un étranger qui vient s'asseoir sous leur ombre.

A droite de la grande route, un vaste basin se déploie et montre au milieu de ses champs cultivés, un grand nombre d'habitations, parmi lesquelles on distingue le château de Lyvernière, appartenant au Comte de Bruc, qui a commandé dans ces contrées pendant les guerres vendéennes. Sur le coteau qui domine ce riche paysage,

le voyageur aperçoit un autre château, c'est celui de La Noc, rebâti par le Vicomte de Bruc de Mont-Plaisir, embelli aujourd'hui par les travaux qu'y fait faire son fils, le Marquis de Malestrois de Bruc. Cette position militaire a souvent été prise et reprise par les deux partis. Une fois les républicains y surprirent quelques vieillards du pays, accusés par les bleus d'avoir servi de guides aux Vendéens, ces malheureux furent aussitôt mis à mort, et leurs corps jetés dans un fossé, et à peine recouverts d'un peu de terre. Quelques jours après, les filles et les femmes de ces bons vieillards profitèrent de l'absence des républicains pour rendre à leurs pères et à leurs maris les derniers devoirs; pendant la nuit, elles exhumèrent les cadavres des victimes, les portèrent avec respect à la chapelle de La Noc, et leur donnèrent la sépulture dans l'enceinte sacrée. Cet acte de piété fut un crime aux yeux des républicains, les pauvres femmes furent arrêtées et massacrées, sur les tombes qu'elles avaient données à leurs parens. Le souvenir de cette cruauté ne s'est point affaibli dans la contrée, on y parle encore d'apparitions mystérieuses à l'endroit où le crime fut commis.

Un peu plus loin, on me montra une maison tout entourée d'arbres du pays, de peupliers et de chênes : c'était la *Batardière*. Celui qui l'habita long-temps, M. Bureau, parvint avec le docteur Blin et Madame Gasnier, à décider

les fiers représentans de la république à venir traiter d'égal à égal avec un Vendéen armé pour venger Louis XVI et délivrer Louis XVII.

Jouissant de toute la confiance des royalistes auxquels elle rendait de constans services, Madame Gasnier avait su se faire écouter des républicains. Sa franchise, son abandon créole avaient séduit plusieurs des hommes qui avaient alors le pouvoir. Elle se servait de son influence pour arracher aux prisons et à l'échafaud un grand nombre de victimes.. Sa maison était comme une espèce de lieu de refuge ; les officiers les plus marquans de la Vendée y ont été cachés tour à tour.

Charette, pour lui temoigner sa reconnaissance, lui a donné son portrait. Elle me l'a montré avec orgueil ; ç'a été sa seule récompense (1).... Je me trompe, sur ses vieux jours, elle en a une autre : les bénédictions de ceux qu'elle a sauvés, et le souvenir du refus qu'elle a fait de richesses qui lui étaient offertes et qu'elle ne pouvait accepter.

En revenant à Nantes, j'ai passé auprès de la Jaunaie; et, en voyant le lieu de la pacification, j'ai pensé aux pacificateurs.

---

(1) Depuis la première édition de ces Lettres, Madame Gasnier a reçu de S. M. Charles X ce qu'elle désirait le plus, son portrait et des paroles pleines de bienveillance, lorsqu'elle obtint l'honneur de lui être présentée.

Adieu. Je ne vais rester qu'un jour ou deux à Nantes, et je vais recommencer d'autres explorations. Attendez-vous encore à des volumes; et, si je vous ennuie, dites-le-moi bien vîte : je me tairai, et je ne vous écrirai plus que pour vous dire que je vous aimerai toujours.

LETTRE XXXV.

EUGÈNE A LÉON.

Saint-Philibert.

Une des choses que l'on cite souvent dans ce pays-ci, c'est le lac de Grand-Lieu; j'ai voulu le voir, et à peine avais-je touché Nantes, qu'emportant *calepins et crayons*, je suis parti pour Saint-Philibert, d'où je vous écris, mon bien cher ami. J'avais vu les lacs d'Ecosse et ceux du nord de l'Angleterre, je me rappelais l'effet magique que produisent ces belles nappes d'eau solitaires entourées de rochers, de collines, et quelquefois de hautes montagnes; abritées des vents, leur surface est presque toujours si unie, que pas une ride de l'onde ne vient briser un reflet; tous leurs bords se répètent avec une merveilleuse exactitude dans leur vaste miroir. Le lac de Grand-Lieu n'offre rien de pareil; et quand un auteur de nos jours y a placé la scène de

son dernier ouvrage, il a prouvé qu'il parlait d'un lieu qu'il n'avait jamais vu. Les rochers, les forêts qui entourent le lac, l'île qu'il place au milieu de ses flots, sont tous de la création du noble romancier : au lieu de ces bois sombres, de ces rocs dépouillés, formant comme une barrière à l'entour des eaux, je n'ai vu que des bords nus et plats, que des lagunes sablonneuses, que des roseaux et de tristes marais. L'œil ne saisit rien; la vue se perd dans la monotonie du paysage, qui est loin d'être inspirateur : aussi, vous le voyez, ma description s'en ressent.

Le Vicomte d'Arlincourt n'est pas le seul qui ait placé une île au milieu du lac de Grand-Lieu, les auteurs de la *Statistique générale de France* parlent aussi d'une île qu'ils appellent l'île *d'Un*, et qui, selon eux, contenait un monument celtique. De pareilles erreurs sont étranges, surtout aujourd'hui, que l'on se transporte si facilement d'un lieu à l'autre. Quand M. de Châteaubriand a conçu le plan de ses *Martyrs*, il est allé voir les lieux célèbres où il voulait placer l'action de son immortel ouvrage. MM. tels et tels qui ont écrit dernièrement sur la Bretagne, n'auraient-ils pas dû, à son exemple, quitter Paris? S'ils avaient vu par eux-mêmes, leurs livres auraient eu plus d'intérêt, et leurs paroles plus de poids.

Ce lac de Grand-Lieu a souvent occupé la pensée de nos différens Souverains.

En 1459, le Duc François II proposa de faire écouler les eaux du lac pour tirer parti du terrain immense qu'il occupe (6,288 arpens métriques).

Vers l'an 1506, on forma le projet d'en faire un bassin pour les vaisseaux de l'État.

En 1559, le Roi Henri II; en 1572, le Roi Charles IX, voulurent donner à l'agriculture ce grand espace, où la tradition raconte que la cité d'*Harbauges* ou d'*Herbadilla* a jadis existé. Entrait-il un peu de curiosité dans tous ces différens projets de desséchement? Quelquefois je serais tenté de le croire; en effet, combien il eût été intéressant de trouver sous les flots les murailles d'enceinte, les simples demeures, les palais, et les temples de la ville coupable; avec quelle avidité on se serait jeté parmi ces ruines pour les interroger sur les coutumes et les mœurs de nos pères! Mais rien n'a changé depuis des siècles; l'œil n'a point plongé sous les eaux.

Est-ce une cité puissante et impie que le ciel dans sa colère a fait disparaître?

Est-ce une immense forêt qui se serait tout-à-coup affaissée par un tremblement de terre, et sur laquelle les ondes se seraient étendues comme un voile?

Je ne sais, le mystère est encore tout entier; quelquefois les pêcheurs ont retiré du lac des ustensiles de cuisine et de ménage; cela ne prouve

rien : le lac de Grand-Lieu a aussi ses tempêtes, des barques chargées de ces divers objets peuvent y avoir fait naufrage.

Dans les terres marécageuses qui l'avoisinent, on a trouvé une quantité prodigieuse de bois noirci par l'eau et le temps, et une tourbe particulière entièrement formée de feuilles d'arbres.

Mon cher Léon, vous choisirez entre la ville et la forêt. Je suis resté long-temps assis sur le rivage, plongé dans ces incertaines rêveries qui mènent si loin, et qui font passer les heures si vîte. J'avais avec moi un des cahiers de M. Ed. Richer. Voilà ce qu'il dit :

« Quand il serait faux qu'il eût existé une ville » du nom d'Herbadilla, il paraîtrait toujours très- » difficile de nier l'affaissement d'une partie du » pays d'Herbauges ; et cette partie est, selon » toute apparenee, celle qu'occupe aujourd'hui » le lac. Il faut sans doute une commotion phy- » sique pour opérer cet événement, mais il n'y » aurait pas besoin, dans un pays coupé par » tant de rivières, d'autre chose qu'un trem- » blement de terre. »

Il ajoute : « Sans recourir au miracle que D. » Lobineau et Déric désavouent, quelqu'une de » ces causes physiques qui s'expliquent facile- » ment a pu produire l'engloutissement d'Her- » badilla. Cet événement ne serait pas le seul » qu'il faudrait disputer à la fable pour le res- » tituer à la physique.

» Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Harmonies de la nature*, rapporte un événement
» dont le Père Kircher fut témoin, et qui peut
» faire croire à la possibilité de celui-ci.

» Ce Père voyageait dans une felouque le long
» des côtes d'Italie, lorsqu'un soulèvement su-
» bit et prodigieux des flots l'obligea de débar-
» quer à terre; à peine était-il, avec ses com-
» pagnons, sur le rivage, qu'à ces secousses ils
» sentirent qu'il y avait un tremblement de terre.
» Ils étaient alors près d'une ville qu'ils con-
» naissaient, située à trois quarts de lieue de
» là, auprès d'une montagne, et appelée Sainte-
» Euphémie. Après avoir tiré leur felouque sur
» le sable, ils s'acheminèrent vers la cité et tra-
» versèrent un bois qui la séparait du rivage.
» Quand ils furent là, ils n'aperçurent aucune
» habitation; mais ils voient un jeune homme
» assis sur un tronc d'arbre renversé, l'œil morne
» et les yeux fixés en terre, ils lui demandè-
» rent à plusieurs reprises où était la ville? il
» ne leur répondit pas un mot; mais il se leva,
» et leur montrant du doigt un grand lac, il
» courut vers la forêt où il disparut. Ce lac,
» qu'ils n'avaient jamais vu, avait englouti la
» ville et ses habitans, et il n'avait échappé que
» ce malheureux jeune homme. »

Plus heureux que le Père Kircher, j'ai trouvé à qui parler sur le rivage de Grand-Lieu; un vieux pêcheur me raconta la magnificence, la

corruption et le châtiment de la ville d'Herbauges; et comme preuve de l'histoire qu'il venait de me redire, il ajouta que l'on entendait encore, aux grandes fêtes de l'année, sonner les cloches de la ville engloutie sous les eaux. J'ai lu quelque part que, par un effet singulier d'acoustique, le bruit des cloches et des grandes sonneries de Nantes (situé à plus de deux lieues du lac) semble sortir du fond du lac même.

Dans mon court séjour à Saint-Philibert, je suis allé voir monsieur R., royaliste à toute épreuve, et qui vit aux lieux où son père s'est fait aimer et vénérer pendant de longues années. Dans sa famille, on m'a redit un fait qui se rattache indirectement au sujet de ma dernière lettre : je citais une jeune fille des environs de Clisson qui, n'étant point dans le besoin, *fit le vœu de mendier*, jusqu'à ce qu'elle eût assez d'argent pour faire reconstruire la chapelle où son père et sa mère avaient été assassinés; je vous parlais encore du brave Retailleau et de *son vœu*, d'élever un arceau à la bonne Vierge. Voici une autre histoire et d'une date toute récente, qui vous montrera que la dévotion des vœux est encore fort en usage dans notre bon pays.

Un jour, il n'y a pas long-temps, toute la famille de M. R. était rassemblée au salon. Les hommes lisaient, les femmes travaillaient : tout-à-coup le chien de la cour se mit à aboyer; les

regards se portèrent du côté du portail, et l'on vit sur le seuil un homme, dont la mise n'était point celle d'un mendiant, portant dans ses bras un enfant de trois ans, qui s'avançait vers la maison..... Il pouvait y avoir une bonne action à faire : les femmes, comme vous le sentez bien, furent les premières à se lever, et à aller au-devant de l'étranger.

Il paraissait avoir quarante ans, l'expression de sa figure était triste : en voyant venir au-devant de lui, il hésita un peu, une rougeur subite colora un instant ses traits; il releva la tête du petit enfant, appuyée sur son épaule, et passa la main qu'il avait libre dans les cheveux longs et bouclés de sa fille, les sépara sur son front pour que l'on vît son joli visage.

En effet, cette figure était charmante. Mais déjà la souffrance y avait fait de grands ravages. Les yeux de la pauvre enfant étaient éteints et entourés d'un cercle noir et plombé; ses joues blanches comme de l'ivoire, et ses lèvres colorées tranchaient à peine sur cette pâleur.

« Votre enfant est malade ? se hâta de demander une de ces dames; entrez..... Monsieur, nous lui donnerons ce que vous voudrez....... »

L'étranger déposa son long bâton blanc à la porte du vestibule et entra. Bientôt toutes ces dames entourèrent la petite fille et lui prodiguèrent ce qui pouvait lui faire du bien.

Le père se tenait debout près de la porte, et

regardait avec des yeux pleins de douces larmes, les soins que l'on donnait à sa fille. Deux fois on lui dit de s'asseoir, il n'entend rien, il ne voit rien que les caresses que l'on prodigue à son enfant. Il ne sent plus sa propre fatigue, sa fille est bien, voilà son repos.

Mais, pendant tous ces soins, les maîtres de la maison ont remarqué que l'étranger, vêtu proprement, et de manière à éloigner toute idée de pauvreté, a cependant les pieds nus. Ils lui offrent à manger, à se rafraîchir : il n'accepte que du pain, il ne boit que de l'eau.

« Pour mon enfant, dit-il, je puis tout accepter, et je vous remercie, mes dames, de tout ce que vous lui donnez...... Mais moi, je ne puis prendre que de *l'eau et du pain*...... J'ai fait vœu d'aller à Sainte-Anne d'Auray sans prendre autres choses..... Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, en faisant un effort visible, et en rougissant j'ai promis.... que je *mendierais* sur la route. » Et en parlant ainsi, le pélerin tendit la main.

La charité y mit ses offrandes.

« Ma femme et moi, dit l'étranger, sommes loin d'être dans l'indigence ; nous habitons Niort, où nous sommes à l'aise. Il ne manque à notre bonheur que la santé de notre fille ; sa mère, trop faible pour aller la demander à Sainte-Anne d'Auray, m'a dit : mon ami, va conjurer la mère de la Sainte-Vierge de guérir notre enfant...... Une mère comprendra notre prière, et, je n'en doute pas, elle guérira notre petite Marie.

« Je me suis mis en route, plein de confiance dans la bonté de Dieu, et la protection de sainte Anne. Suivant un vieil et saint usage, je fais le pélerinage en m'humiliant et en me mortifiant..... Je refuse donc ce que vous me faites l'honneur de m'offrir, mais je vous remercie du fond de mon cœur des soins que vous avez donnés à notre pauvre enfant... Puis, prenant la main de sa fille, qui s'était bien reposée, il lui dit : Marie, remercie ces dames, et prometś-leur de prier pour elles, quand nous serons rendus à Auray.

« Oui, papa, répondit l'enfant, je prierai pour elles, en priant pour toi et pour maman. » Après ces paroles, l'étranger reprit son bâton de voyageur, salua ses hôtes et s'éloigna en tenant la petite Marie par la main.

L'intérêt qu'ils avaient inspiré tous les deux dura long-temps, long-temps on parla de la famille du pélerin et de sa fille.

Quelques semaines après, sur la route d'Auray à Luçon, M. R. rencontra l'habitant de Niort : il revenait avec son enfant, mais il ne le portait plus, l'enfant était à cheval, la force lui était revenue, son teint n'était plus aussi pâle....

« Votre fille est guérie! s'écrie M. R. en abordant l'étranger, je vous en félicite.

« Oui, Monsieur, répondit l'heureux père, oui, le bon Dieu et sainte Anne ont eu pitié de nous.... Oh! que ma femme va être heu-

reusé!..... Ecoutez, voilà comme cela s'est passé..... Après avoir reçu l'hospitalité dans votre famille, je continuai ma route. La chaleur devenait de plus en plus accablante, et fatiguait ma pauvre petite qui ne pouvait plus marcher, que j'étais presque toujours obligé de porter à mon cou.... Chaque jour je la voyais dépérir davantage..... Quelquefois le désespoir était au moment de me saisir. Je m'asseyais sur le bord du chemin.... Et je me demandais, faut-il aller plus loin? N'est-ce pas inutilement ajouter de la fatigue à la maladie de notre enfant, que de continuer le voyage?.... Puis, bien vîte, je rougissais de douter de la bonté de Dieu, je me reprochais mon découragement et regardant Marie et pensant à sa mère, je me remettais à marcher.

« Enfin nous arrivâmes!

« Dès le soir même, après avoir couché ma fille et l'avoir bien recommandée à la maîtresse de l'auberge, je me rendis devant l'autel de sainte Anne. Bien d'autres malheureux que moi y étaient prosternés. Je priai avec eux; dans cette réunion de prières, je retrouvai du courage et de l'espoir.

« Le lendemain je vis un prêtre, je fis mes dévotions et j'apportai notre chère malade aux pieds de l'image de sainte Anne. Elle aussi éleva ses petites mains vers la Sainte.... Mais, hélas! sa voix ne semblait pas être plus entendue que la mienne. Pendant neuf jours je revins avec

Marie renouveler mes prières, la neuvaine étant finie, les pratiques pieuses épuisées, la santé n'était point rendue à mon enfant, rien même n'annonçait son retour.

« Dieu voulait m'éprouver. Je me dis, j'ai fait tout ce que je devais faire. J'ai rempli mes promesses, accompli mon vœu, Dieu fera le reste; partons. Alors je pensai à la douleur que ma femme éprouverait, en revoyant Marie toujours malade, sa chère petite Marie que sainte Anne n'aurait point guérie!

« Cette pensée cruelle fut au moment de m'arrêter; mais il y avait plus de six semaines que j'étais parti, il fallait décidément s'en retourner. Le cœur bien triste, mais sans murmurer contre la Providence, je me remis en marche. De temps en temps, je louais un cheval pour porter ma fille, de plus en plus faible.

« Un jour, c'était un samedi, le ciel était ardent; pas un nuage ne cachait le soleil, la poussière blanche de la route était brûlante. Je portais mon enfant. Un saignement de nez lui prit. Je cherchai un peu d'ombre, et, m'asseyant là, sur le bord d'un fossé, je fis tout mon possible pour arrêter le sang. Il y avait plus d'une heure que j'employais tous les moyens connus, sans pouvoir y réussir : Marie s'affaiblissait d'une manière effrayante.... Je ne savais plus où donner de la tête. Je me désespérais, je pleurais, je priais. Voilà que tout-à-coup j'entends un

bruit sourd dans le lointain, et que j'aperçois quelque chose briller sur la route. C'étaient les armes d'un régiment d'infanterie qui venait de notre côté. En passant devant nous, des officiers, des soldats, nous regardaient, s'arrêtaient un instant, nous parlaient avec intérêt, indiquaient différentes manières d'arrêter le sang, et puis continuaient leur marche. Tout le régiment était passé. Un monsieur à cheval, un chirurgien, je crois, venait à quelque distance en arrière. Il nous aperçut, mit pied à terre, et me voyant avec ma fille qui avait des convulsions et qui se débattait, toute couverte de sang, sur mes genoux, il me demanda ce qu'avait mon enfant.

« Il y avait dans la voix de ce monsieur tant d'intérêt, dans son regard tant de bonté, que je sentis naître en moi une grande confiance. Sans crainte d'abuser de sa patience, je lui racontai toute la maladie de Marie, sa faiblesse continuelle, ses palpitations, ses convulsions fréquentes. Je lui redis que nous avions consulté tous les meilleurs médecins de notre pays, que nous avions fait tous les remèdes indiqués; que n'ayant point trouvé de secours sur la terre, j'en avais demandé au ciel; que j'arrivais de Sainte-Anne d'Auray, et que, malgré toutes nos prières, notre enfant était au moment de mourir.

« Cet excellent homme m'écouta avec beaucoup d'attention, et me dit : « Eh bien! vos prières n'ont point été vaines; la pensée de venir

en pélerinage à Auray vous aura été utile; car je puis guérir votre fille; c'est Dieu, sans doute, qui m'a fait passer sur cette route au moment où vous vous désespériez, où les cris de votre enfant m'ont fait détourner la tête. Je vais vous indiquer un régime à suivre, des remèdes à faire. Vous vous arrêterez à la ville prochaine pendant huit jours, et j'ose vous répondre que votre enfant s'en trouvera mieux. »

« Oh! avec quelle reconnaissance je pressai les mains de cet être secourable et compatissant que Dieu m'envoyait! car, je n'en doute pas, c'est Dieu même qui a été vaincu par mes larmes, par mes prières. A la demande de sainte Anne, il a eu pitié de moi.

« Monsieur, ajouta le pélerin, voyez comme Marie a déjà repris des forces. Ce voile qui était sur ses yeux n'y est plus; les couleurs commencent à revenir sur ses joues. De temps en temps, elle se remet à sourire en pensant à sa mère... Quel bonheur va être le sien, quand elle l'embrassera!

« Monsieur, dites à votre famille toute ma reconnaissance, toute ma joie, et dites aux parens qui ont à pleurer sur les maux de leurs enfans, que la protection de sainte Anne est puissante, qu'elle a fait des miracles éclatans, avérés. Celui qui me rend ma fille semble un événement dans l'ordre naturel; mais je ne le dois pas moins à son intercession. »

Voilà, mon cher Léon, une histoire bien simple et qui rappelle la foi de nos pères. Elle n'a d'autre intérêt que celui de peindre des mœurs qui s'effacent.

Autour du lac, on m'a montré plusieurs belles habitations. Le château des Jamonières est ce qu'il y a de plus remarquable.

Les Colonels de Kersabiec et Bascher, M. de La Roberie, qui se sont distingués dans les guerres de la Vendée, habitent ces cantons.

En me rendant à Saint-Philibert, je suis passé devant le château de Rézé, appartenant au Comte de Mont de Rézé. Le bâtiment est trop bas, mais ne manque pas d'une certaine noblesse. Un dôme dans le genre de celui des Tuileries le distingue des demeures ordinaires.

Le bourg de Rézé, si l'on en croit nos plus savans antiquaires, a été jadis une ville opulente. Les Ducs et les Princes y ont habité et y ont fait battre monnaie, dès l'année 570. Les uns prétendent que Rézé s'appelait autrefois *Batiate*, les autres, *Portus Sichor* ou *Portus Pictonum*.

« Quelque maisons de cultivateurs de Rézé sont « construites, dit M. Richer, avec des fragmens « d'urnes et de tombeaux antiques. C'est ainsi « que la nature fait servir aux besoins du pau- « vre ces objets du luxe des grands, sur lesquels « ceux-ci, peut-être, avaient fondé une renom- « mée immortelle. La terre est couverte des « monumens de la gloire de l'homme, et sou-

« vent il n'est pas même connu aux lieux qui « recèlent sa tombe. »

Adieu, cher ami. A demain.

LETTRE XXXVI.

EUGÈNE A LÉON,

Nantes.

Dans mon avant-dernière lettre, mon cher ami, je vous ai parlé de Clisson et de ses environs, aujourd'hui ce sera de Château-Thébaud. Les hauts rochers sur lesquels s'élève ce joli bourg, les sinuosités gracieuses de la rivière qui coule à plus de cent cinquante pieds au-dessous de l'église, les prairies si fraîches, les ombrages si touffus de la vallée, peuvent le disputer en beauté au paysage de Clisson.

Sur un coteau opposé au village, on aperçoit, au-dessus des arbres, des pans de murailles en ruines et une tour gothique démantelée ; c'est tout ce qui reste du château de Chasse-Loire. Nous allâmes y déjeûner avec le propriétaire ; et sur ces débris, au milieu des ruines de son ancienne demeure, le vieux Général retrouvait encore cette gaîté qui vient d'un cœur sans reproche ; il nous recevait avec une franche hospitalité bretonne, non dans ses salles, elles sont

toutes détruites, mais dans le modeste logement de son fermier.

L'ancien officier de l'armée de Condé a pour fermier un ancien soldat du brave Charette. Tout était en harmonie dans cette partie de campagne : nous étions venu chercher des souvenirs de la Vendée, nous pressions de questions le soldat vendéen, il avait assisté à la première bataille, en 1793; il combattait encore en 1815. Le temps, qui détruit tout, ne peut rien sur une fidélité bretonne. Ce bon paysan a vu la bouillante valeur et l'infatigable tenacité de Charette, l'humanité de Bonchamps, l'intrépidité chevaleresque de La Rochejaquelein, le sang-froid de Lescure, la pieuse confiance de Cathelineau au milieu des batailles, l'impétuosité de Stofflet, la bravoure et la douceur de Suzannet; il vantait le courage, le dévouement de ses frères d'armes, et s'oubliait toujours. Ce fut par d'autres que par lui que nous apprîmes que ce brave Bureau avait été nommé chef de canton; qu'il s'était distingué par plusieurs actions d'éclat, et n'avait jamais demandé aucune récompense. « Le Roi est revenu, disait-il, v'là tout ce que nous voulions. »

L'ameublement de sa demeure était aussi propre que simple. Un crucifix, des portraits du Roi, de *Monsieur*, de la fille de Louis XVI et de la mère du Duc de Bordeaux décoraient les murs bien blanchis de sa chambre.

Dans cet excellent pays, Dieu et le Roi se trouvent dans toutes les chaumières. Près de ces images révérées, on voit, appendus au-dessus du foyer, le sabre et le fusil.

A la fin du déjeûner, on porta la santé du Roi et de *Monsieur*. Nos cœurs étaient pleins de souvenirs, nos yeux remplis de larmes. On boit si bien à la santé des Bourbons, chez un soldat vendéen ! Là, c'est presqu'un acte religieux ; l'amour et l'espérance y sont réunis.

En nous parlant de chefs vendéens, notre hôte avait souvent prononcé le nom du Général Suzannet. Nous l'avions tous connu ; nous le regrettions tous. Nous n'étions qu'à une lieue de la ferme de la Haute-Rivière, où il est mort d'une blessure reçue au champ de Roche-Servière.

Nous voulûmes y faire un pélerinage : le royalisme, ainsi que la religion, a les siens. Nous descendîmes des hauteurs de Chasse-Loire; nous nous embarquâmes sur la Moine; des Vendéens conduisaient notre bateau. Après la chaleur du jour, une fraîcheur délicieuse nous entourait ; le soleil baissant éclairait les taillis de chênes et de châtaigniers qui revêtent les coteaux ; quelques-uns de ses rayons, perçant l'épaisseur des ombrages, venaient dorer les eaux tranquilles sur lesquelles nous glissions doucement. Ce que nous avions entendu le matin, ce que nous allions voir, ne laissait dans nos âmes qu'une pensée : c'était la Vendée, sa gloire, ses malheurs.

Un de nous éleva tout-à-coup la voix; et, au milieu du silence que le soir ramène sur les campagnes, il chanta les belles et nobles paroles (1) que tout Vendéen sait aujourd'hui.

Lorsqu'en des jours trop malheureux
Pâlissait l'astre de la France,
Quand les cœurs les plus valeureux
Semblaient perdre toute espérance,
L'antique honneur, la sainte foi
Brillèrent dans cette contrée.
Mourir pour son Dieu, pour son Roi,
Fut le serment de Vendée....

Avec les échos vendéens, nous répétions le refrain *mourir pour son Dieu, pour son Roi*, quand nous aperçûmes au-dessus de nous la ferme où Suzannet était mort pour son Dieu, pour son Roi.

Nous gravîmes en silence les flancs très-escarpés du coteau où cette ferme se trouve; en y arrivant, nous ne vîmes qu'un petit enfant dans la chaumière. Il alla chercher sa mère, qui était, près de là, à travailler dans un champ. Elle devina tout de suite le motif qui nous amenait. Avant nous, d'autres étaient venus aussi rendre hommage au courage malheureux.

« Vous venez, nous dit cette bonne femme, voir l'endroit où il est mort. Ah! c'est grand dom-

(1) Le Chant de la Vendée, par le Chevalier Tobin.

mage de voir mourir de si bon monde que le Général. Venez, montez ce petit escalier; je vas tout vous raconter. »

Nous la suivîmes et entrâmes dans une petite chambre placée directement sous les tuiles du toit, élevée tout au plus de six à sept pieds; la lumière n'y pénétrait que par une petite lucarne. Le défaut d'air dut ajouter beaucoup aux souffrances du Général, qui y fut apporté dans les plus grandes chaleurs de l'été.

La paysanne avait mis dans ce grenier le meilleur de ses lits. On y étendit le Vendéen blessé. Il y souffrit depuis une heure du matin jusqu'à midi. Il fut doux envers la mort, quoiqu'elle l'arrachât cruellement de ce monde, avant qu'il eût pu voir la seconde rentrée du Roi. Il ne fit entendre aucune plainte; il ne témoigna aucune impatience. Les noms de sa femme, de ses enfans, s'entendaient au milieu des paroles vagues que prononcent les mourans.

Un fidèle domestique était un instant descendu pour aller chercher un bouillon : quand il remonta pour le lui donner, il n'existait plus....

Il fut enterré le lendemain, dans un petit bois voisin de la ferme. On nous a montré l'endroit où son corps fut déposé pendant plusieurs mois. Nous demandâmes à la fermière, qui nous conduisait, pourquoi on n'y avait pas placé de croix? elle nous répondit : « Personne ne vient ici, on n'y vient jamais; la croix n'aurait pas été priée. »

Quelques jours après l'inhumation du Général, un officier de son armée, M. Bascher de l'Enfant, qui avait pansé sa blessure, voulant accorder à la douleur de madame de Suzannet ce qu'elle demandait de son amitié, vint à la Haute-Rivière, alla à l'endroit où son Général avait été enterré, rouvrit la fosse; et en versant de nouvelles larmes, écarta le linceul et coupa les cheveux de l'ami qu'il avait perdu.

Le sabre de Suzannet a été légué par lui à des mains fidèles. M. Charles de Laroche Saint-André, son frère d'armes, possède ce fer qui ne fut jamais tiré que pour une cause sainte.

Quand le Général fut blessé au champ de Roche-Servière, il mettait le pied à l'étrier et allait s'élancer au fort de la mêlée. Une balle vint le frapper dans le flanc; son cheval fut blessé du même coup de feu. Il dit aussitôt à M. de Laroche Saint-André, qui était à ses côtés : *Mon cher Charles, c'est fini.*

Il commençait à chanceler; son ami lui offrit son cheval, l'y plaça et le conduisit, en le soutenant, jusqu'à la ferme de Haute-Rivière. Ce fut là qu'il entendit les dernières paroles et les derniers vœux de son Général, de son compagnon d'armes, qu'il reçut un dernier gage d'honneur et d'amitié.

Ainsi il n'a point été donné à celui qui avait combattu toute sa vie pour la royauté, d'en voir le triomphe assuré; ainsi celui qui avait voué

son épée aux Bourbons mourait pour eux aux champs vendéens, avant qu'ils fussent rendus pour jamais à la France. Les cris de triomphe allaient retentir; Suzannet était condamné à ne pas les entendre.

Ces pensées, toutes cruelles qu'elles étaient pour lui, ne le faisaient pas murmurer. Chrétien, il se résignait.

Espérons que Dieu, avant de le retirer de ce monde, aura donné au royaliste mourant une vision du bonheur de la France. Dans ce cœur si noble et si dévoué, il aura fait descendre l'espérance. Cette espérance lui aura dit :

Tu meurs bien jeune encore....., tu laisses après toi des enfans chéris...., sois sans crainte pour leur avenir : leur mère les rendra dignes de toi; ton fils portera bien ton épée, et le Roi, pour lequel tu t'es sacrifié l'appellera parmi les défenseurs du trône, et placera auprès du fils de La Rochejaquelein et du neveu de Charette, l'enfant de Suzannet. Ton dévouement fut le même que le leur, ta récompense sera la même.

L'église de Maisdon, où le chef de l'armée catholique et royale avait prié quelques jours avant sa mort, où il avait édifié ses soldats par sa piété, conserve aujourd'hui ses restes. Les Vendéens les ont enlevés de la tombe que la religion n'avait point consacrée, et les ont déposés dans une des chapelles de cette église.

Nous nous rappellerons toute notre vie le ser-

vice que nous y avons entendu pour le repos de son âme; l'oraison funèbre prononcée par un vieux prêtre de la Vendée, ami et confident du Général; sa veuve, abîmée de douleur, prosternée près de son tombeau; les paysans soldats appuyés sur leurs armes et répandant des pleurs : toutes ces choses ne sortiront jamais de ma mémoire.

Les souvenirs qui passent par le cœur ne s'effacent pas. Un de nos amis, en arrivant à la métairie de Haute-Rivière, improvisa le quatrain suivant :

Visitant le modeste abri
Où périt un guerrier fidèle,
Les uns vont pleurer un ami,
Les autres chercher un modèle.

LETTRE XXXVII.

LÉON A EUGÈNE.

Mont Valérien.

TOUTES vos lettres, mon bon Eugène, me donnent un grand désir d'aller voir le noble pays que vous habitez : un jour, peut-être, je pourrai réaliser ce vœu; en attendant, il faut travailler où le devoir attache. Nous trouvons du bien à faire où nous sommes, nous devons y

rester. Quand on a sacrifié sa volonté, on est toujours sûr de bien faire, du moment que l'on obéit. Désormais toute ma vie est dans l'obéissance; je m'en trouve bien, je n'ai plus d'incertitudes.

René vient de m'écrire de Cordoue; il me promet une autre lettre de Séville. Il approche de Cadix. Il se plaint de ne pas voir l'ennemi qu'il est allé combattre. Il dit que la campagne sera si courte, qu'il n'aura pas le temps d'apprendre l'espagnol. Je vous enverrai ses lettres. On voit qu'il les écrit en courant.

Vous savez que ce sont les missionnaires qui viennent d'être désignés par l'Archevêque de Paris, pour desservir l'église de Sainte-Geneviève. J'y ai déjà prêché; je ne comptais dire que quelques mots sur les mauvais livres, mais le lieu m'a inspiré; les murs du temple, encore tout chargés des impiétés, des indécences et des niaiseries du philosophisme, m'ont animé. J'ai fait voir la folie de cette sagesse humaine si vantée dans nos temps d'erreurs; j'ai démontré tout le néant de ces récompenses, de ces honneurs décernés par les hommes.... Je me suis écrié : Le dernier saint de nos hameaux, que la religion nous a dit d'honorer, le sera jusqu'à la fin des siècles, long-temps après nous, long-temps après ceux qui nous remplaceront; les Rois, les malheureux viendront se prosterner devant l'image d'une simple bergère. Mais combien ont

duré les honneurs que vous aviez rendus aux apôtres de votre secte! O philosophes superbes! quelques jours ont passé, et le jour de la justice est venu, et vos idoles ont été renversées, et les images que vous destiniez à votre Panthéon ont été précipitées dans de sales égouts, et vos grands hommes n'ont pu jouir de leurs ridicules tombeaux.... Ah! ne promettez point l'immortalité : Dieu seul la donne. Celui qui ne vit que peu de jours, peut-il assurer des jours éternels?

Je sais, mon cher Eugène, que les disciples de Voltaire et de Rousseau nous accusent d'impiété envers les morts, parce que nous n'avons point laissé leurs tombeaux dans l'église souterraine de Sainte-Geneviève. On n'a point insulté à leurs cendres; on n'a détruit que le scandale. Mais fallait-il laisser sous l'autel du Christ celui qui appelait le Christ *l'infâme ?* Fallait-il que *l'homme du mensonge* fût appelé *l'homme de la vérité* dans le temple de la vérité? Et du haut de la chaire de l'évangile aurions-nous pu tonner contre ceux qui nient la divinité du Sauveur, si celui qui a blasphémé contre lui, avait eu un monument sous son tabernacle?

Il y a peu de jours qu'un Anglais qui visite les monumens de Paris, vint voir l'église de Sainte-Geneviève. Après avoir parcouru la partie supérieure, il demanda à voir les caveaux. Le suisse l'y conduisit, des curieux suivirent;

arrivé à l'endroit où étaient les tombeaux de Voltaire et de Rousseau, il s'étonna de ne plus les voir. Le suisse lui dit que ces tombes n'existaient plus. Alors le philosophe anglais éleva la voix, fit du bruit, maudit la France, nous appela barbares, Vandales, et nous accusa d'avoir détruit les deux plus grands monumens du siècle. Un vieillard, fatigué de sa harangue, finit par lui dire : « Monsieur, nous sommes maîtres chez nous. En Angleterre, vous condamnez (et vous faites bien) l'écrivain qui nie la divinité de Jésus-Christ ; en France, nous n'en sommes pas encore là : nous enlevons seulement de nos églises les restes de ceux qui voulaient les renverser. »

Etes-vous quelquefois descendu dans les caveaux de Sainte-Geneviève ? Ils rappellent encore le *Panthéon*. Au milieu des tombeaux qui y sont déjà en assez grand nombre, je ne sais pourquoi on n'est point ému : on sent bien quelque chose qui pèse sur l'âme, mais rien qui touche le cœur. Ici, rien ne ressemble à ces vieilles chapelles sépulcrales *où l'on respirait les temps passés*. C'est tout simplement un magasin de tombeaux arrangés avec ordre. Je me rappelle être allé avec vous au cimetière du Père La Chaise, et tous les deux nous éprouvions le même sentiment pénible. Ce n'est point là un vrai cimetière chrétien, c'est un *élysée* de mauvais goût.

Les Parisiens, toujours futiles, n'ont pu faire même de la mort une chose sérieuse; partout ils ont joué avec elle. Dans leurs catacombes j'ai été indigné de ces colonnes, de ces balustres, de ces attiques faits avec des ossemens et des crânes! Dans leurs cimetières, qui n'a souri de pitié devant ces frêles monumens de plâtre *chargés d'éternelles douleurs*. Ces tombes à prétention qui s'élèvent comme des temples, gardent-elles des cendres chrétiennes? Je n'en sais rien : car je n'y vois pas la croix.

Ces couronnes de fleurs appendues aux marbres funéraires ont-elles été tressées par des mains filiales? Non, elles sont achetées *toutes faites* chez un entrepreneur de tombeaux : car tout se vend à Paris, même les regrets.

Dans cette multitude de tombes, ce ne sont pas les plus magnifiques qui arrêtent le plus. La petite croix qui perce le gazon, la simple pierre qui porte des paroles de vie et d'espérance, font rêver bien davantage que ces mausolées de granit à portes de bronze, que les riches se bâtissent pour y *dormir leur sommeil*, pour *en jouir à perpétuité*.... A perpétuité! quel mot dans un cimetière!...

Aujourd'hui, dans le monde, personne n'est content de son sort; chacun veut changer de position, veut avancer et se mettre en évidence. Cette ambition de la vie se retrouve au-delà de la mort; elle existe dans nos cimetières. Jamais

ils n'ont été hérissés de tant de pierres tombales; chacun veut y montrer son nom, et, comme cette manie ne date en France que depuis peu de jours, toutes les tombes sont neuves et blanches, et produisent à l'œil un effet désagréable. Les arbres verts, les saules pleureurs, les cyprès, ne les ombragent point encore. Quand ils seront grands, la douleur de ceux qui les ont plantés sera passée.

Sur ces tombeaux, les grandes phrases, les vers ampoulés ne manquent pas. Voici cependant quelques épitaphes qui m'ont plu. Sur la tombe d'une jeune fille morte à dix-sept ans, au-dessous d'une urne qui se brise, et d'où s'échappe une colombe, on lit ces mots :

SEIGNEUR,
VOUS LUI AVEZ DONNÉ DES AILES
POUR S'ENVOLER VERS VOUS.

Sur une simple pierre :

MA MÈRE ÉTAIT TOUT MON BONHEUR,
J'ÉTAIS TOUTE SA JOIE;
DIEU L'A APPELÉE A LUI.
AYEZ PITIÉ DE MOI,
ET PRIEZ POUR NOUS DEUX.

Sur la petite tombe d'un enfant :

A CEUX
QUI LUI RESSEMBLENT,
LE ROYAUME DES CIEUX.

Sur une grande croix de marbre noir :

O CROIX !
À TON OMBRE JE REPOSE
ET J'ESPÈRE.

Rien ne rend la mort aussi triste que l'absence des signes religieux. Les fleurs, les couronnes, les niaiseries du sentiment ne remplacent pas *cette croix qui se montre au-dessus des cercueils, comme on aperçoit le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage.*

Il y a peu de temps j'étais allé conduire, à son dernier asile, un vieux prêtre qui venait de mourir tout chargé d'années et de vertus; je priais pour lui, ou plutôt je le suppliais de prier pour moi, quand tout-à-coup une grande rumeur s'éleva dans ce champ du silence et de la mort. Je regardai d'où venait le bruit, et je vis des flots de peuple qui débordaient dans le cimetière. Des cris, des vociférations se faisaient entendre. Quelques gendarmes étaient à la porte et défendaient l'entrée à la multitude. Par-dessus les murs, par-dessus les clôtures, de jeunes gens s'introduisaient dans l'enceinte sacrée. Les balustrades qui entourent les tombes étaient brisées par leur course dans le terrain inégal. Au milieu de ce tumulte, de ce désordre, un malheureux cercueil était balotté; le drap mortuaire avait été déchiré dans la lutte; les planches de sapin n'étaient plus recouvertes, et ceux

qui portaient le mort avaient le regard furieux et le geste menaçant. Rien n'était horrible à voir comme cette sédition faite avec un cercueil. Les amis du jeune homme qui s'était tué criaient à l'intolérance et contre les prêtres qui n'avaient pas voulu donner au suicide les dernières prières de l'Eglise. Parmi ces hommes égarés, il y en avait d'un certain âge, des pères de famille; ils nous maudissaient aussi.

Insensés qu'ils étaient!.... La religion, en condamnant le suicide, en le déclarant criminel, en le frappant de ses foudres, ne leur donne-t-elle pas une garantie de plus pour la vie de leurs enfans?

Ah! sans doute, le malheureux père qui venait de voir son fils périr d'une mort si affreuse, était bien loin de croire que l'indulgence pour le suicide fût bonne et salutaire.... Dans sa maison devenue si déserte, ne pouvait-il pas s'écrier : Si les lois qui flétrissaient autrefois l'homme qui se tuait eussent existé encore, mon fils, en prenant l'arme fatale, eût peut-être pensé à moi. S'il avait cru jeter de la honte sur sa mémoire et sur mes vieux jours, par respect pour lui, par pitié pour moi, il n'aurait point cédé à la tentation de l'enfer, il se serait résigné à vivre... mais de funestes doctrines lui ont dit : Tu es maître de ta vie, l'ennui est un mal, la mort est un bien; la tombe est un lit où il n'y a point de réveil..... et l'infortuné a cru une *philoso-*

phie meurtrière qui se vante d'affranchir l'homme, parce qu'elle brise tout ce qui le retient, et qui, ne pouvant plus le rendre heureux, après l'avoir égaré, ne sait plus que le pousser au désespoir et lui dire, en lui mettant le poignard à la main : Tue-toi.

Pendant que je me livrais à ces réflexions, la foule s'était portée autour d'une fosse. De la hauteur où j'étais, je voyais cette multitude se pressant en cercle pour entendre l'orateur *qui allait jeter quelques fleurs sur la tombe du mort.* A travers le tumulte qui s'était un peu apaisé, quelques paroles parvenaient jusqu'à moi; je distinguai les mots de *courage*, de *force d'esprit*, de *mépris des préjugés*, *d'indépendance et de l'Être-Suprême que des prêtres intolérans voudraient rendre intolérant comme eux.* En parlant ainsi l'orateur s'agitait avec force. J'ai su depuis que c'était un danseur d'un théâtre des boulevards. Peut-être que de pareils orateurs finiront par faire abandonner cet usage que nous tenons de la révolution, et que les hommes qui n'ont aucune mission religieuse sentiront enfin que leur voix n'a point assez de force, assez d'autorité pour s'élever dans ces momens solennels.

A la religion seule convient de parler sur la tombe qui se renferme. Fille de la vérité, qui louera comme elle ce qui a été bon et vertueux? Fille du ciel et mère de l'espérance, qui consolera comme elle les parens, les amis de celui

qui n'est plus ? Elle a même des paroles pour la mère qui pleure son nouveau-né; elle le lui montre parmi les anges.

Alors que *l'Être-Suprême* de Robespierre était adoré dans Paris, on conduisait les morts au cimetière, en chantant des hymnes patriotiques; le cercueil était recouvert d'un drap tricolore; quatre portefaix le jetaient dans la fosse. Quelques philantropes du jour, après avoir lavé leurs mains ensanglantées, venaient vanter le civisme du mort. Une terre, non consacrée, retombait pesamment sur lui, et la garde du cimetière était confiée à des chiens!!! C'est de ce temps de honteuse mémoire que date l'usage de ces discours profanes dans un lieu consacré par la religion et la douleur.

Que les assemblées politiques, que les réunions littéraires honorent la mémoire de leurs membres, rien de mieux, rien de plus naturel. Elles ont des tribunes; c'est de là que doivent partir leurs éloges : mais la tombe ne leur appartient pas.

Adieu, cher ami. Je vous ai écrit sous l'impression du moment. On m'a dit que le jeune homme dont l'enterrement a causé tant de scandale n'avait que seize ans. Ce malheureux enfant s'était dégoûté de l'existence, et il l'avait à peine essayée! Il s'est débarrassé de la vie sans savoir ce que c'était! Qui a pu le porter à ce trait de folie, à ce crime? l'incrédulité : dès quinze ans, il était esprit fort. Son père avait dit : quand

mon fils sera sorti de l'enfance, je le laisserai choisir sa religion et son dieu. Le moment du choix est arrivé, et l'infortuné a choisi la mort... O malheureux ! malheureux père !

LETTRE XXXVIII.

EUGÈNE A LÉON.

Du châtaeu de la D....

Puisque mes lettres ne vous ennuient pas, mon cher Léon, et que vous trouvez de l'attrait aux histoires que je recueille en parcourant ce pays, je continuerai à vous raconter ce qui m'est dit par des personnes dignes de foi. Comme vous voyez, ici il n'y a guère de châteaux, de chaumières même qui n'aient leur histoire : le malheur et la gloire ont jeté de l'intérêt sur tout.

Si le bonheur n'avait cessé de régner sur nos contrées, si leurs habitans étaient restés tranquilles sous leurs toits de chaume, si les laboureurs n'étaient devenus soldats et n'avaient échangé la paix pour la gloire, mes lettres auraient moins d'attrait pour vous : car, vous le savez, l'histoire d'un peuple heureux est toujours ennuyeuse, et ce qui est intéressant *à lire* est terrible *à éprouver*.

Depuis ma dernière lettre, j'ai encore quitté

Nantes pour quelques jours; j'ai dirigé mes courses du côté de l'Erdre : j'ai l'intention de me rendre à la Trappe de Melleray. En y allant, je me suis arrêté au château de la D..... C'est de là que je vous écris. Le souvenir de ce lieu me rappellerait dans le monde, si la solitude venait à me tenter. Il est sage à moi de partir de là.

Ici, comme partout, on aime les histoires terribles ; celles de revenans y ont fait trembler plus d'une fois : elles font un si bon effet, dites le soir, dans le grand salon du vieux château, alors que le vent souffle dans les longues galeries et que la pluie bat contre les vitraux !

Ce que j'ai entendu hier, et ce que je vais vous redire n'est point une de ces histoires c'est un fait horrible qui s'est passé à Nantes pendant la guerre de la Vendée. Je pourrais vous nommer le monstre... je ne le ferai pas. Je ne désignerai jamais que ceux qui ont fait le bien.

Deux frères étaient venus s'établir en Bretagne : l'un d'eux qui avait servi dans l'étranger avant la révolution, s'était fait maître d'armes; l'autre avait été quelque temps au séminaire, et se destinait à l'état ecclésiastique. Quand nos troubles éclatèrent, le maître d'armes se jeta à corps perdu dans tous les écarts du jour. Il commença par aimer la république, et finit par se faire jacobin.

Celui qui avait appris à servir Dieu resta fi-

dèle au Roi : c'était le plus jeune. Il ne suivit pas l'exemple de son frère ; il alla aux champs de la Vendée défendre la croix et le drapeau blanc.

Depuis long-temps ces deux hommes *nés de la même mère* ne s'étaient vus ; tout lien semblait rompu entre eux, quand les chances de la guerre firent tomber le républicain dans un parti de Vendéens. A Saint-Georges-sur-Loire, il allait être mis à mort ; car les royalistes avaient juré d'user de représailles, et la veille un grand nombre des leurs avait été lâchement massacré.

L'officier de la troupe vendéenne, qui s'était retiré à l'écart pour tâcher de prendre quelque repos, entendit du tumulte ; il regarda du côté du chemin, et vit ses soldats qui entraînaient un *bleu.* Deux ou trois hommes se détachèrent de la bande et vinrent demander ses ordres pour l'exécution.

« Qu'on attende, dit l'officier ; je vais interroger le prisonnier. » Et en effet, il se rendit sur la grande route.

« Hâtez-vous ! hâtez-vous, Commandant ! lui crièrent les paysans ; c'est un des *bleus* qui ont massacré nos frères ; c'est un impie ; il ne croit pas en Dieu. Eh bien, dit le chef royaliste qui voyait à regret ces sanglantes représailles, laissons-le quelques jours avec notre aumônier, il se convertira ; et, quand il croira en Dieu, il sera des nôtres, et il aimera le Roi. »

Le prisonnier entendit les paroles du Vendéen qui cherchait à le sauver ; il leva la tête pour le voir : c'était son frère !..... Ils se reconnurent tous les deux.

Le royaliste oublia le soldat de la république, il ne pensa qu'à son frère : il voulut l'embrasser ; mais le *bleu* ne répondit point à cet élan fraternel. A voix basse, il prononça ces mots : *Ne fais pas semblant de m'aimer ; tu me hais, je te déteste.*

— « Ah ! j'en jure par notre mère, répliqua le plus jeune des frères ; malgré toutes nos divisions, je t'aime encore.

— « Eh bien, prouve-le, en me renvoyant à Nantes, ajouta le républicain.

— « Je le ferai, répartit le Vendéen ; je te le promets.

« Qu'il meure ! qu'il meure ! répétaient les paysans qui étaient à quelques pas. Nos armes sont chargées : Commandant, éloignez-vous ; ce n'est pas votre frère, il faut que son sang coule.

— « Avant, il vous faudra verser le mien ! s'écria avec feu leur généreux chef. Il ne sera point dit qu'un Vendéen laisse tuer son frère sous ses yeux. Il n'y a point de Caïn parmi nous. » En parlant ainsi, il avait tiré son sabre, il s'était jeté au-devant du soldat de la république. Les siens cessèrent alors de s'avancer. Quelques voix firent entendre : grâce ! grâce ! à cause de notre commandant.

Dans ce moment, l'aumônier arriva. C'était un jeune prêtre qui avait un grand ascendant sur l'esprit des paysans. Il vit que, malgré les cris de grâce, une partie de la troupe voulait la mort du prisonnier, il s'avança vers eux : « Mes amis, leur demanda-t-il, pourquoi restez-vous ainsi sous les armes? « Ils répondirent : « Nous voulons en finir avec cet homme-là; c'est un de ceux qui ont massacré nos femmes et nos enfans. Nous voulons les venger.

— « Vous ne le pouvez sans crime, dit le prêtre de Jésus-Christ.

— « Nous l'avons tous juré, s'écrièrent-ils.

— « Est-ce là-dessus que vous l'avez juré? répliqua avec force l'aumônier en tirant de son sein un crucifix qu'il montra aux soldats. Est-ce sur la croix que vous avez dit : point de pardon! »

Les Vendéens gardèrent le silence; plusieurs d'entre eux déposèrent leurs armes, leur chef courut embrasser le prêtre en lui disant : Soyez béni; vous avez sauvé mon frère.

— « Je ne savais pas que cet homme fût votre frère, répartit l'aumônier; je ne voyais qu'un malheureux à arracher à la mort. Moi prêtre, que ferai-je au milieu des camps, si je n'y prêchais la clémence? Ici, l'honneur, la nature crient assez vengeance. Moi je crierai toujours pardon.

— « Pardon! pardon! » répéta toute la troupe en rompant les rangs.

Le républicain restait étonné. Son frère le prit par le bras et le mena près de l'aumônier. Son orgueil souffrait d'avoir été sauvé par un *prêtre*. Il demeura muet; aucun remercîment ne sortit de sa bouche.

Quand la nuit fut venue, le chef royaliste procura à son frère un bateau et les moyens de se rendre à Nantes. Avant de se séparer, il lui dit avec émotion : « Adieu. Pense à moi quelquefois.

— « Oui, pour avoir pitié de toi!

— « Pitié de moi! Qu'ai-je donc pour exciter la pitié?

— « Malheureux, tu n'es qu'un esclave!

— « Je le suis moins que toi : je n'ai que Dieu et le Roi pour maîtres, tandis que toi tu obéis à des tyrans sans nombre.

— « Ils ne sont que mes égaux, ceux que tu nommes mes tyrans; comme moi, ils n'adorent que la liberté.

— « Oui, et ils ne lui ont élevé pour autels que des échafauds; les bourreaux sont vos prêtres.

— « Et les vôtres?

— « Les nôtres sauvent ceux qui se sont faits leurs ennemis, tu dois le savoir. A qui dois-tu la vie?

— A un être que je méprise, que je hais. La vie m'est un fardeau, quand je pense à qui je la dois... »

En prononçant ces dernières paroles, il s'élança dans le bateau; et, sans dire un mot d'adieu à son frère, sans l'embrasser, sans lui serrer la main, il poussa au large et s'éloigna.

Le Vendéen rentra chez lui, le cœur serré d'une telle séparation. Le temps, l'agitation de la vie des camps effacèrent peu à peu l'impression que cette entrevue avait laissée dans son âme. Il continua à suivre et à défendre le drapeau blanc. Son frère, de retour à Nantes, fut plus exaspéré que jamais. Il était de tous les clubs; dans toutes les assemblées populaires, il vociférait sans cesse *contre les prêtres*, contre ces êtres qui ne se servaient, disait-il, de leur influence sur les paysans, que pour leur faire *répandre le sang*.

L'armée vendéenne venait de succomber à Savenay; notre chef royaliste avait eu sa part de danger et de gloire. Pendant toute la nuit il avait vaillamment combattu sous les ordres du brave Lyrot. Quand la nuit vint, il chercha à rassembler les hommes de sa compagnie. Hélas! il n'en restait que trois; tous étaient tombés autour de leur drapeau.

Blessé, accablé de fatigue, abîmé de douleur, le Vendéen et ses trois frères d'armes se dirent adieu au milieu des morts. Les paysans voulaient essayer de regagner leur village, lui avait résolu de chercher un asile à Nantes.

Pendant toute la nuit, il marcha sans relâche,

profitant de l'obscurité pour se rapprocher de la ville. Les campagnes étaient parcourues par les républicains qui cherchaient à faire des prisonniers ou à immoler de nouvelles victimes. Quand le jour vint, le malheureux royaliste se cacha dans un de ces tristes buissons d'ajoncs qui croissent en abondance dans les landes dont la grande route est bordée ; il y passa le jour avec ses regrets et ses inquiétudes. Le soir, il se hasarda à sortir du buisson ; il n'était plus qu'aux environs de Sautron : dans moins de deux heures, il serait à Nantes. Ah ! se disait-il, si ma mère vivait encore, sa tendresse, ses soins me seraient une grande consolation, aujourd'hui que me voilà seul, abandonné ! J'avais des amis ; mais n'ont-ils pas été moissonnés par le fer, ou ne sont-ils pas contraints, comme moi, à errer sans asile ?.... J'ai un frère, c'est à sa porte que j'irai frapper. Il a pu être froid avec moi quand il était malheureux : le malheur exalte encore les opinions ; mais aujourd'hui que me voilà proscrit, sans ressources, sans appui, je retrouverai mon frère, j'en suis sûr...... Il pensera à ma mère qui nous aimait tous les deux ; il ne refusera pas de me recevoir, de me donner du pain et un abri sous son toit.

Cet espoir soutenait le courage du pauvre proscrit qui marchait avec ardeur au milieu des ténèbres et d'une pluie qui tombait par torrens ; déjà, à travers l'obscurité et la distance, il aper-

cevait les lumières de la ville ; enfin, il pénètre dans Nantes. Une forte inquiétude le saisit ; il craint que le peu de passans qu'il rencontre dans les rues ne le reconnaisse. L'infortuné qui se cache croit toujours que son malheur est écrit sur son front. Après bien des détours, il parvient à la rue où demeure son frère : son cœur se serre ; quelque chose qui ressemble à un pressentiment lui dit : n'avance pas... Il rejette bien loin cette pensée. Il poursuit ; le voilà devant la maison paternelle, il frappe... La porte s'ouvre : c'est son frère lui-même qui est venu au-devant de lui. « Oh ! mon ami, s'écrie le fugitif, c'est moi qui viens te demander un asile. »

— « Un asile ! répéta le républicain ; un asile ! vous êtes donc réduit à fuir, vous, fiers Vendéens, qui deviez vaincre la république ? le jour de justice est enfin arrivé !...

— « Mon frère... tu vois mon état....

— « Oui ; entre..... » Et il referma la porte, en ajoutant : « Attends ici. » Puis il monta rapidement l'escalier. Le royaliste attendait assis sur une marche ; il ne pouvait concevoir une telle réception. Bientôt les pas de son frère se font entendre ; il redescendait avec son manteau et son chapeau. « Viens ; suis-moi, » dit-il.

— « Où veux-tu me mener ? » demanda le Vendéen.

— « Ne cherches-tu pas un asile ? » repartit avec une espèce de sourire le révolutionnaire. « Suis-moi, tu vas en avoir un.

— « Pourquoi pas ici sous le toit de notre père?.... Tu vois, je suis faible, blessé.... mon frère, laisse-moi me reposer ici.

— « Non, non, cela ne se peut pas; lève-toi; viens, il est tard.... »

Le pauvre malheureux obéit. Le républicain marchait d'un pas rapide, et tenait le bras de son frère. Il ne le soutenait pas, il l'entraînait. Ils arrivent tous les deux à un vaste hôtel. L'homme de la révolution dit un mot au portier : on les laisse passer. Ils montent un superbe escalier; on les introduit dans une chambre à coucher; un luxe recherché la décorait. Deux femmes préparaient un bain et versaient des parfums dans une baignoire placée près du lit. « Le citoyen représentant va venir, » dirent-elles; et elles se retirèrent. Au même instant, un homme entra : c'était Carrier!

D'un ton impératif et de mauvaise humeur, il dit au républicain : « Que me veux-tu, à cette heure? Réponds vîte : je désire être seul.

— « Citoyen représentant, répondit le frère du fugitif, avant de te livrer au repos, tu peux encore servir la république.

— « Comment? parle.

— « Voici un brigand, un ami des prêtres, un des capitaines de l'armée vendéenne.

— « Qui te l'a livré?

— « Lui-même.

— « Qui est-il? Comment le connais-tu?

— « C'est mon frère.

— « Ton frère !

— « Oui ; je te l'amène ; il est venu ce soir me demander un asile.... il était à Savenay....

— « Que veux-tu que j'en fasse ?

— « Que tu lui donnes la mort. »

En entendant ces paroles, Carrier, Carrier recule épouvanté, et s'écrie : « Quoi, ton propre frère !!!

— « Oui, mon frère : je te le dénonce. Je fais mon devoir, fais le tien. »

Carrier avait hésité un instant.... c'était beaucoup pour lui. La crainte d'être accusé par le forcené qui était venu lui dénoncer son frère, un instinct naturel pour le sang, le fit bientôt se repentir de son hésitation. Il appela les gardes qui veillaient sans cesse autour de lui, et leur livra le Vendéen. « Conduisez-le au Bouffay, » leur dit-il ; et il ajouta, en s'adressant au dénonciateur : « Et toi, demain matin, tu pourras te rendre sur la place des exécutions, tu verras si je laisse vivre les ennemis de la république.... »

Le malheureux royaliste n'avait pas eu besoin d'entendre ces dernières paroles, pour connaître le sort qui lui était réservé. Il ne s'abaissa point à demander grâce ; il se contenta de dire à son frère : « C'est ainsi que tu me récompenses ! tu me dois la vie, et tu me donnes la mort ! Adieu ; à demain ; tu verras couler mon sang. »

Carrier fit un geste, on entraîna le prisonnier. Il passa la nuit dans les cachots. La pensée de la mort lui était moins affreuse que le souvenir de l'action de son frère. Chrétien, il voulait mourir sans haine, il demandait à Dieu de l'éteindre dans son cœur. Lorsqu'il fut conduit au supplice, il entendit des voix dans la foule qui disaient : « Ce grand homme pâle, c'est son frère ; il l'a dénoncé hier, et voilà qu'il vient le voir marcher à la mort : c'est aussi trop affreux ! »

Le chrétien qui allait mourir, leva la tête, et vit en effet l'homme qui était né de la même mère que lui, qui se tenait debout sur son passage. Arrivé près de lui, il lui dit : « En pensant à Dieu et à notre mère, je te pardonne.... »

— « Et moi, répondit le révolutionnaire, je te maudis ; hypocrite, marche au néant, et ne parle plus de ton Dieu. »

Le Vendéen continua sa marche en priant... en priant pour celui qui le maudissait, et peu d'instans après..... il reçut la mort.

LETTRE XXXIX.

LÉON A EUGÈNE.

Mont Valérien.

Ah ! mon ami, quelle affreuse histoire que celle de ces deux frères ! combien il en coûte au cœur

pour y croire !.... Qui s'aimera, si les frères se haïssent !

Un frère est un ami donné par la nature,

a dit, je ne sais plus quel poëte : ce vers m'a toujours ravi ; je le trouve si vrai ! tant de liens resserrent l'amitié qui unit les frères ! Les souvenirs des premiers jours, les jeux, les leçons de l'enfance, les conseils du père, les caresses de la mère, tous les enchantemens de la famille viennent nourrir et fortifier cet amour. Aussi comme on jouit du bonheur de ce premier ami ! s'il se distingue, comme on est fier de ses succès ; s'il souffre, comme on souffre ! si....

On est venu m'interrompre, je n'en suis pas fâché, mes pensées prenaient un bien triste cours. Ce jeune missionnaire breton dont je vous ai parlé, est entré comme j'étais à vous écrire ; votre dernière lettre était sur ma table ; je la lui ai donnée à lire, en lui avouant que j'étais tout triste de l'impression qu'elle avait produite sur moi. Après l'avoir lue, il m'a dit : « Mon ami, la haine d'un mauvais frère vous a attristé, l'amour et le tendre dévouement de deux frères, de deux de mes amis de collége, effaceront l'horreur que vous éprouvez encore. Ecoutez.

« En 1815, lorsque le Corse revint en France, non-seulement les hommes fidèles, mais les enfans de nos colléges de Bretagne, demandèrent des armes pour repousser l'usurpateur. Les jeu-

nes gens élevés dans le sanctuaire voulurent marcher contre l'ennemi commun.

« Les colléges de Vannes et d'Auray se distinguèrent dans ce moment d'épreuve, et les journaux du temps ont parlé de leur enthousiasme et de leur dévouement.

« Parmi ces enfans soldats, deux jumeaux se faisaient surtout remarquer, les frères Nicolas. Ils ne s'étaient jamais quittés, leur bonheur avait toujours été de se trouver ensemble ; au jour du danger ils ne se séparèrent pas.

« Celui que l'on appelait l'aîné, parce qu'il était le plus grand, fut choisi par ses camarades pour commander la *Compagnie des Ecoliers ;* il avait dix-huit ans. L'autre qui paraissait plus jeune, fut heureux d'obéir comme simple soldat, et de marcher sous les ordres de son frère.

« Après avoir imploré la protection du Dieu qu'ils avaient appris à servir, tous ces jeunes chrétiens s'élancèrent avec l'enthousiasme des premières années, dans la carrière de gloire qui s'ouvrait devant eux. Aux cris de Vive le Roi ! ils franchirent le seuil de leur maison..... Un beau soleil de mars faisait briller leurs armes, un drapeau blanc flottait à leur tête, la foule les saluait d'acclamations....... Oh ! qu'alors ils trouvaient leur sort digne d'envie ! comme leurs cœurs battaient noblement ! Dieu était avec eux, et ils marchaient pour le Roi.

« Les mères de beaucoup d'entre eux étaient

accourues sur leur passage, elles arrêtaient les rangs pour embrasser leurs fils...... et tout en répandant des pleurs, elles étaient fières, elles étaient presque heureuses de les voir partir pour une si belle cause....

« La mère des jeunes Nicolas était du nombre; elle embrassa aussi ses deux enfans, elle dit au plus grand : Oh! mon ami, veille sur ton frère, ramène-le moi... Dans votre absence je ne ferai que prier....... priez aussi.... Dieu seul me soutient et me rassure....

« Il nous rendra à votre amour, s'écria le petit soldat, en s'arrachant des bras de sa mère, qui pleurait sur lui; ayez bon courage...... nous reviendrons. Adieu...... adieu, ma mère!.... Vive le Roi! Vive le Roi!

« Ce dernier cri se perdit dans les larmes que le pauvre enfant ne pouvait plus retenir..... La troupe s'éloigna, et la plupart de ces femmes affligées allèrent s'agenouiller et prier devant l'image de sainte Anne, avant de rentrer chez elles.... Leur nuit fut triste et pleine d'inquiétude, celle des jeunes soldats fut gaie, des chants royalistes et bretons les soutenaient dans la marche. Le premier bivouac fut plein de charme pour eux; assis autour des feux qu'ils avaient allumés, ils racontaient de brillans faits d'armes, des traits de dévouement. Ce n'étaient pas leurs propres aventures, ils n'en avaient point encore à redire : c'étaient celles de leurs pères, et en

les écoutant ils se répétaient : Nous ferons comme eux !

« Bientôt la Compagnie des Ecoliers eut rejoint un détachement de l'armée royaliste; elle fut reçue avec enthousiasme par les vétérans de l'honneur et de la fidélité. Nos braves paysans voyaient avec admiration et respect ces jeunes gens qui venaient d'abandonner la paix du sanctuaire pour les fatigues et les dangers des camps : une telle démarche leur prouvait encore davantage la sainteté de la cause qu'ils avaient embrassée, et redoublait leur zèle à la défendre.

« L'officier qui commandait à Musillac assigna un poste honorable à la Compagnie des Ecoliers; il lui confia la garde du pont, et en mêlant quelques vieux soldats à cette troupe novice, il leur dit : Mes amis, il ne faut pas que toute la gloire soit pour les nouveaux venus. Vos anciens doivent en avoir leur part, voilà pourquoi je ne vous laisse pas seuls.

« Nos anciens nous verront, s'écrièrent les jeunes gens, ils verront que nous sommes Bretons et royalistes, que nous sommes dignes de combattre avec eux pour Dieu et pour le Roi.

« *Vive le Roi! Vive le Roi!* répétèrent ensemble les vieux et les jeunes soldats, et les femmes de Musillac qui avaient fait fondre leurs cuillers d'étain pour leur faire des balles, criaient avec eux *Vive le Roi !*

« Le poste du pont ne resta pas long-temps

sans danger : on signala sur la grande route un corps ennemi qui s'avançait. Le drapeau tricolore flottait au milieu de ces hommes égarés, qui avaient mieux aimé obéir à un Corse que rester fidèle à un Roi français, et qui marchaient contre leurs frères, leurs parens, leurs amis qui avaient juré de défendre le Dieu et le Roi de leurs pères, et qui voulaient tenir leur serment.

« A la vue du drapeau de la révolution, les jeunes soldats sentirent redoubler leur amour pour le drapeau blanc. Ils se groupèrent à l'entour, ils l'agitèrent dans les airs, en criant : Honneur à qui le défend ! honte à qui l'abandonne !

« Le chef de la troupe fidèle vit avec plaisir cet élan d'enthousiasme qu'il partageait lui-même. Il plaça ses hommes avec habileté pour défendre le passage du pont.

« Les vieux paysans, qui avaient fait la guerre, s'étonnaient de son sang-froid.

« L'ennemi continuait d'avancer, il n'était plus qu'à une portée de fusil du pont, il ouvrit ses rangs et démasqua une pièce de canon..... Il faut l'emporter, s'écria le jeune Nicolas ; mes amis, nos pères ont pris des canons avec des bâtons ; nous, nous avons des fusils !...... en avant ! en avant !.....

« Il ne dit que ces mots, il s'élance, les siens le suivent en courant, son premier combat sera une victoire.... mais lui !..... une balle vient l'atteindre...... il tombe, sa troupe s'en émeut,

elle hésite... elle recule...... Un d'entre eux ne recule pas, c'est le plus petit des deux frères..... Ah! mon frère! mon frère! l'abandonnerez-vous? s'écrie-t-il avec désespoir, ne le voyez-vous pas? il se soulève de la poussière, il agite son épée, vous appelle, il vous commande d'avancer..... Et disant ces paroles, le pauvre enfant a parcouru la distance qui le séparait de son frère. Il est tombé à genoux près de lui, les balles qui sifflent sur sa tête, il ne les entend pas, il les méprise, il se penche sur celui qu'il aime comme lui-même, il l'embrasse, il mêle ses larmes au sang du blessé.

« Je vais mourir, dit d'une voix affaiblie le malheureux chef; mon ami, conserve-toi pour ma mère.... mon frère.... embrasse-moi.... prions.... un instant.... prions ensemble.... et puis tu me quitteras.... et tu retourneras près de notre mère! il faut bien qu'elle ait un de nous.... O mon Dieu!.... veille sur lui.... veille sur elle.... ami, je ne te vois presque plus.... j'entends le combat.... les nôtres font-ils leur devoir?.... Oui, dit l'enfant en se relevant, oui, ils vont de l'avant.... les bleus sont en déroute. Oh! Dieu soit loué, proféra, d'une voix qui s'éteignait, le jeune Nicolas, et étendant ses bras, il attira par un dernier effort son frère sur son sein; ses lèvres déjà froides lui donnent un dernier baiser.... et le plus à plaindre, celui qui était condamné à vivre, restait

comme inanimé sur le cœur qui avait cessé de battre.

Un des soldats de la Compagnie *des Ecoliers* vint près des deux frères, croyant que ceux qui étaient nés le même jour avaient trouvé la même mort sur le même champ de bataille; bientôt il s'aperçut de son erreur : avec beaucoup de peine il arracha celui qui vivait encore de l'embrassement du mort, et lui dit : Voilà l'épée de ton frère, viens le venger.

J'y cours, répondit le jeune homme. Mettons son corps hors de l'atteinte de l'ennemi. Je n'ai pu le défendre, je saurai le venger. Tous deux portèrent le corps du chef royaliste dans un champ voisin, et coururent rejoindre leurs camarades acharnés à la poursuite des bleus.

Depuis ce jour, le jeune Nicolas tomba dans une profonde tristesse; celui qui ne l'avait précédé que de quelques instans dans ce monde, n'y étant plus, il n'y trouvait plus que la moitié de lui-même; sa vie incomplète lui était devenue à charge; il cherchait dans toute occasion à l'échanger contre une mort honorable comme celle de son frère.

A Châteaulin il la trouva. Malgré tous les conseils de ses amis, de ses condisciples, il s'avança trop près d'un détachement ennemi. Retire-toi, retire-toi, tu vas te faire tuer, lui criaient ses compagnons d'armes; il s'obstina à rester dans sa position, témoignant qu'il ne craignait rien;

un instant après on le vit lever la main, montrer le ciel ; on l'entendit prononcer le nom de son frère : une balle venait de le frapper au cœur. Il tomba.

La compagnie entière des Ecoliers pleura longtemps et regrette encore les deux frères ; tous ces jeunes soldats avaient la gloire pour les consoler.... mais la pauvre mère! elle restait seule.... Elle aura entendu les cris de joie au retour des vainqueurs ; ses voisines, ses amies auront revu leurs enfans.... mais elle !.... O vous qui avez ressenti ses douleurs, plaignez-la..... je n'ai pas de paroles pour redire son chagrin.

Adieu.

LETTRE XL.

EUGÈNE A LÉON.

Nantes.

Ma mère est allée passer une semaine à la campagne, chez son amie. Me voilà seul à Nantes. Je vais mettre le temps à profit et faire de nouvelles excursions.

Hier je suis allé à Couëron, où nos anciens Ducs avaient jadis un château dont il ne reste plus le moindre vestige ; c'est là que François II, père de notre Duchesse Anne, est mort d'une chute de cheval. Des antiquaires réclament pour

Couëron l'honneur d'avoir été l'ancienne Corbilo, cité opulente, et comparable, pour ses richesses, aux deux premières villes des Gaules, Marseille et Narbonne. Si telle a été sa gloire, c'est une preuve de plus de l'instabilité des choses humaines : Couëron n'a pas une pierre qui redise sa grandeur passée.

Je suis parti de Nantes par le bateau à vapeur. Assis sur le pont, je pouvais admirer l'aspect de cette ville du côté de la rivière; il est vraiment d'un effet magique. D'un côté, cette immense longueur de quais bordés d'arbres et de beaux édifices; de l'autre, de fraîches prairies, des fabriques et de hauts peupliers; tous les ponts formant une longue chaîne qui lie ensemble les îles du fleuve; cette forêt de mâts; cette variété de pavillons français et étrangers; l'activité du port, tout cela forme un ensemble que je ne me lassais pas de contempler. Le jour était doux et pur, mais les vapeurs blanches du matin n'étaient pas encore entièrement dissipées; elles s'étendaient comme un voile diaphane sur quelques parties du paysage. Poussées par la brise, je les voyais raser les prairies et se grouper au-dessus de la ville; et les vieilles tours de la cathédrale, éclairées par le soleil, avaient l'air d'être portées sur un nuage et d'être bâties dans le ciel.

Le pont du bateau à vapeur, recouvert d'un tentelet élégant, était rempli de passagers. Les

femmes travaillaient ou lisaient des romans, les hommes tenaient des journaux et politiquaient; moi, voguant sur la Loire, je pensais aux rives de la Seine, où vous êtes, aux bords du Guadalquivir, où se trouve René. Chacun de nous voit couler des flots différens.... Ah! pour être heureux, il faudrait être assis aux mêmes bords; ou, mieux encore, glisser sur les mêmes ondes pour être entraînés ensemble.

Je me laissais aller à ces pensées; je voyais fuir rapidement de chaque côté de moi les prairies émaillées, les îlots de verdure et les riches coteaux : cela passait comme des illusions; mais d'autres prairies, d'autres coteaux, d'autres îles de verdure succédaient à celles qui disparaissaient. Hélas! il n'en est plus de même des illusions de la vie : une fois passées, on ne retrouve plus rien qui leur ressemble.

J'avais avec moi le cahier où M. Richer peint le cours de la Loire, de Nantes à Paimbœuf. Grâce à lui, je sais l'origine du nom donné aujourd'hui à une île de pêcheurs. Le mot de *Trente-Moux* vient de ce qu'autrefois l'île était habitée et défendue par *trente moult braves chevaliers*. Il y a tant de magie dans la gloire, que de simples pêcheurs aiment à redire : nous succédons aux preux.

Un peu plus loin, je cherchai quelque chose de l'ancien monastère des Couëts. Une maison bien blanche, bien bourgeoise, appuyée sur une

partie du vieux bâtiment, voilà tout ce qui reste de l'antique asile où Odeline, fille de Hoël, un de nos anciens Ducs, était venue prier et mourir.

Cependant le bateau, dans sa course rapide, m'entraînait toujours; j'étais en face de l'île d'Indret, je voulus y descendre.

Entourée d'aspects rians, cette île a quelque chose d'aride et de sévère. Le curieux qui la visite ne marche plus sur de frais gazons; le gravier et la poussière de fer crient sous ses pieds. Un vieux château auquel on a ôté la teinte des siècles en le recrépissant, des magasins, des forges, des fonderies, sont les seuls édifices de cette terre de feu où les arbres viennent comme à regret. La paix, qui vivifie le monde, ôte la vie et le mouvement à Indret : au reste, ses fonderies peuvent se reposer quelque temps; leur activité a été assez grande pendant de longues années, alors que les générations tombaient par *coupes réglées* et que l'espèce humaine, aux yeux de celui qui gouvernait, n'était que de *la chair à canon.*

Tout à l'extrémité de l'île, on montre un petit oratoire d'une architecture bizarre et rustique. D'illustres pélerins l'ont visité; un des derniers fut le Duc Mercœur de Lorraine.

A Indret, je pris un canot qui me conduisit à Couëron. Je n'y restai que peu de temps; je voulais me rendre à la Pasclaye : des amis, des parens m'y attendaient.

Dans ce manoir qui a un air de noblesse et d'antiquité, le Marquis de Régnon viendra bientôt se reposer de ses honorables services en Espagne, si toutefois de hautes fonctions, juste récompense de ses travaux et de son désintéressement, ne le retiennent pas à Paris.

Pour me rendre chez lui, je côtoyai pendant quelque temps la rivière; j'arrivai bientôt devant une maison basse, placée dans le site le plus pittoresque du pays; mais des murs l'entouraient de toutes parts, comme pour la *défendre* d'une vue magnifique. Par-dessus les murailles du jardin, j'aperçus des ifs taillés en pyramides; je n'hésitai plus à donner au propriétaire de ce lieu un brevet de barbarie et de mauvais goût. Comment, me disais-je, au milieu de toutes les beautés de la nature, peut-on s'enfermer ainsi, et se résoudre à n'avoir devant les yeux que des arbres roides, tourmentés, immobiles; que des murs bariolés d'espaliers, au lieu de ces aspects si grands, si inspirans, au lieu de ce fleuve avec toutes ses îles, ses vaisseaux, ses prairies et ses richesses!

Dans mon indignation, j'ajoutai : l'homme qui se prive ainsi volontairement d'un tel spectacle, est fou ou barbare. Je continuais de le maudire au nom du bon goût, quand les sons de deux harpes vinrent jusqu'à moi; ils étaient d'une grande douceur, et des voix aussi douces s'y mêlaient. Je restai étonné. Tout n'était donc pas

barbare derrière ces murailles. Arrivé devant la porte de la cour, je trouvai une voiture; plusieurs personnes que j'avais souvent vues à Nantes en descendaient. Je fus reconnu. Une d'elles vint à moi, et me dit : « Vous passez donc la journée avec nous?

— « La journée avec vous, répondis-je; et chez qui?

— « Mais, chez M. et Mme. de M....

— « Ils sont à Nantes, ajoutai-je.

— « Non, ils sont ici avec leur famille.

Et, en me parlant ainsi, celui qui venait de m'apprendre cette heureuse rencontre m'avait déjà conduit à la porte du salon. La mère et sa fille aînée, comme deux sœurs, étaient à leurs harpes; le père, près d'une table toute chargée de livres, de dessins et de fleurs, donnait une leçon à la plus jeune de ses filles.... Et moi! d'après les murs et les ifs, j'avais dit : tout doit être *sans goût* derrière ces murailles! Jamais homme ne s'était plus trompé, plus complétement trompé que moi. Tout était simple, *confortable* dans cette maison que j'avais si mal jugée; les clôtures mêmes prouvaient que j'avais eu tort : car elles n'interceptaient point la vue; elles ne s'élevaient point assez pour cacher les beautés de la Loire qui coulait à deux cents pieds au-dessous de nous. Je me laissai aller à l'invitation qui me fut faite. Au lieu de dîner à la Pasclaye, j'y suis allé coucher, et j'ai eu

deux plaisirs pour un. Du perron du B..., on me montra le village de Saint-Jean-de-Boisseau, le château de la Hibaudière et le clocher de Bouguenais. Sachant mon goût pour les histoires vendéennes, on me raconta celle que je vous envoie, et qui s'est passée aux lieux que j'avais devant moi.

« Depuis le retour du Roi, nous dit un vieux Chevalier de saint Louis, les habitans des campagnes ont apporté un zèle religieux à donner à leurs parens, à leurs amis massacrés pendant la guerre, une sépulture chrétienne. A Bouguenais, dont vous apercevez l'élégant clocher sur ces coteaux opposés, il y a eu une cérémonie bien touchante à la suite d'une exhumation de Vendéens, faite à la Hibaudière, il y a déjà plusieurs années. Ce beau château appartenant aujourd'hui au Marquis de Liniers, était devenu pendant la révolution une caserne de soldats de la république; les pauvres Vendéens qui quittaient l'armée royaliste pour revenir, selon leur usage, passer quelques jours dans la chaumière paternelle, étaient souvent arrêtés par les *bleus* qui occupaient ces hauteurs.

« C'était à la Hibaudière ou au château d'Aux (car on les nomme ainsi indifféremment) qu'on les conduisait aussitôt; les républicains en avaient fait un dépôt de victimes. Quand un certain nombre était rassemblé, un de leurs gardiens, d'après la sentence de je ne sais quels juges, entrait

dans les salles où ils étaient renfermés et leur disait :

« Brigands, levez-vous, et venez mourir!.... »

« Ils n'avaient plus d'armes; ils ne pouvaient repousser la mort, et ils allaient au-devant d'elle.... ils y allaient comme des chrétiens marchent au martyre, sans crainte, sans faiblesse. Arrivés hors du parc, on leur remettait des pelles et des pioches, et entourés de gens armés, ils étaient contraints à *creuser leurs fosses*.

« Puis celui qui présidait à l'exécution leur ordonnait de s'agenouiller sur le bord de ses fosses, commandait le feu : les martyrs tombaient; quelques pelletées de terre étaient jetées à la hâte sur leurs restes encore palpitans !..... et les exécuteurs disaient entre eux en remontant au château : demain nous recommencerons.

« Dans une seule nuit, deux cent soixante-dix hommes accusés de royalisme, et vingt-deux jeunes filles furent enlevés de Bouguenais, et amenés au château d'Aux. Les écuries, les remises, les granges, les greniers furent remplis de ces malheureux.

« Pour sauver ces deux cent soixante-dix paysans, un jeune officier républicain, depuis le Général Hugo, fit de vains efforts, des *juges* furent envoyés de Nantes... Eux, n'hésitèrent pas à condamner, et les deux cent soixante-dix royalistes furent conduits à la mort par petites troupes.

« Si ce tribunal de sang n'avait pas été rappelé

subitement à Nantes, sans doute pour commander quelques nouvelles exécutions, les vingt-deux jeunes filles renfermées dans la chapelle du château eussent probablement partagé le sort de leurs pères et de leurs frères.... Regrettant de n'avoir pas le temps de faire couler un sang si pur, *le président*, avant de quitter la Hibaudière, avait ordonné au commandant de faire juger ces femmes par une commission militaire.

« Quoique bien jeune encore, l'adjudant-major Hugo fut chargé de présider cette commission; lui, un vieux sous-lieutenant nommé Hudry, et un officier de la légion nantaise (dont je voudrais pouvoir redire le nom), parvinrent à sauver ces infortunées.

« Nous nous sommes faits soldats, dirent-ils,
» pour combattre des hommes, et non pour as-
» sassiner des femmes. »

« Les autres membres de la commission pensèrent comme eux, et votèrent la mise en liberté.

« Ces malheureuses, de la chapelle où elles étaient rassemblées comme des agneaux qui attendent la mort, avaient entendu les feux meurtriers des exécutions. Lorsque la porte s'ouvrit, elles crurent que leur moment était venu. Elles y étaient résignées; elles étaient toutes à genoux, et priaient devant les débris de l'autel.... quand la vie et la liberté leur furent annoncées. Elles ne pouvaient y croire; et quand on leur répéta :

Vous êtes libres, retournez au village, retournez dans *vos familles;* la plupart d'entre elles pouvaient répondre : Hélas! nous n'avons plus *de familles,* et pour retourner à la chaumière abandonnée, il nous faut passer sur les tombes nouvelles de nos pères et de nos frères.

« Dans l'espace qui se trouve entre le parc de la Hibaudière et la Loire, plus de quatre cents royalistes ont été fusillés; leurs ossemens amoncelés formaient dans cet endroit divers petits monticules que le temps avait recouverts de gazon et de fleurs sauvages!

« En 1816, les habitans de Bouguenais vinrent demander au préfet la permission de transporter au cimetière de leur église les restes de leurs parens morts pour Dieu et pour le Roi. Un Français fidèle, un vétéran de Quiberon, M. Dufort, lieutenant-colonel d'artillerie, Chevalier de Saint-Louis, fut délégué, comme Conseiller de préfecture, pour assister à cette triste et pieuse cérémonie.

« Le 13 de mai, des hommes qui avaient été désignés, commencèrent à ouvrir les fosses; la foule entourait les travailleurs et gardait un religieux silence... On n'entendait que le bruit des pioches et des bêches de fer.

« Déjà le gazon ne recouvrait plus les tombes; une terre brunâtre avait remplacé sa verdure; on creuse, on creuse encore... Tout-à-coup, quelque chose de blanc se montre sur

le sol rembruni.... *les voilà !* s'écrie un grand nombre de voix, *les voilà.*

« Et les assistans cédant à la même impression, tombent à la fois prosternés. Des larmes, des sanglots se mêlent aux prières, un même vœu s'élance de tous les cœurs : Paix, paix aux victimes! Ah! que reste-t-il de ces nobles victimes, de ces vaillans soldats?.... des ossemens blanchis, confondus ensemble, *voilà tout!*.... Dans cette confusion de la tombe, le fils ne pourra reconnaître son père, la mère son fils, et le frère son frère!

« Une tente avait été élevée au-dessous des murs du parc; elle était destinée à recevoir les ossemens, à mesure qu'on les retirait des fosses, ils y étaient respectueusement déposés. Ce pieux travail dura deux jours. La nuit, de vieux soldats vendéens montèrent la garde auprès de ces restes de leurs compagnons d'armes.

« Le 15 au matin, le curé de Bouguenais, assisté des curés de Bouaye, de Rezé, de Saint-Herblain et de la Basse-Indre, et suivi de plus de deux mille fidèles, se rendit au lieu de sanglante mémoire.

« Pour que la haine n'entrât pas dans le cœur des parens des victimes, la croix les précédait, et ainsi l'image de Dieu qui a tout souffert et tout pardonné, était là pour éloigner les désirs de vengeance.

« Arrivé à la tente funèbre, le cortége s'ar-

rêta; quatre tombereaux approchèrent, et furent entièrement remplis..... Ne pouvant faire entrer dans l'église tous ces ossemens, quatre grands cercueils avaient été préparés... Tous les malheureux parens des victimes s'empressaient d'apporter dans ces bières quelques restes qu'ils supposaient être ou d'un père ou d'un frère; leur tendre piété voulait faire approcher des saints autels, ce qui restait des défenseurs de la croix!....

« A travers des campagnes fleuries, la procession funèbre reprend le chemin de Bouguenais, les prêtres marchent les premiers; les vieillards, les jeunes gens, les femmes et les petits enfans suivent le chapelet à la main. Les chars rustiques, recouverts de draps mortuaires, roulent lugubrement au milieu du silence, qui n'est interrompu par intervalle que par les versets de l'office des morts.

« Bientôt ils arrivent à l'église, la foule s'y précipite. Les portes restent ouvertes pendant la messe, et les charrettes chargées du triste et précieux fardeau, sont arrêtées devant le grand portail, les cercueils sont portés dans la nef.

« M. Dufort, conseiller de préfecture, le Maire de Bouguenais, M. le Comte de la Tocnaye, M. le Marquis de Liniers, Commandant de la garde nationale, M. Monnier, ancien officier vendéen, tiennent le drap mortuaire. Le sacrifice de propitiation commence.

« Qui pourrait redire la ferveur de tous les

parens des martyrs! La foi adoucit leurs larmes, ils voudraient prier pour ceux qui ne sont plus.... et, comme malgré eux, ils se prennent à les invoquer. Ne sont-ils pas morts pour Dieu? leur cause n'était-elle pas sainte? et le ciel n'est-il pas promis au chrétien qui meurt pour sa religion?

« Après la messe, les prêtres viennent jeter l'eau bénite sur les ossemens, l'encens fume à l'entour; les chants du *libera* cessent et sont suivis de cet imposant, de ce terrible silence qui précède l'*enlief* du cercueil. Bientôt le cortége s'éloigne de l'église et se rend au cimetière. Là, près de la grande croix, une vaste fosse avait été creusée; elle reçoit dans sa profondeur, le dépôt que la religion lui confie, et ceux qui sont morts pour la croix vont reposer à son ombre.

« Ah! qu'ils y dorment en paix! que leur souvenir ne s'efface point au village! le Vendéen qui se *souviendra de son père ne forlignera jamais.*

« Malgré la vigilance des bourreaux, il échappait quelquefois des condamnés. Dans les environs de Saint-Jean-de-Boiseau il existe encore un homme, nommé Laffilé, dont l'arrêt de mort avait été prononcé. Conduit avec ses anciens compagnons d'armes au lieu de l'exécution, sous les murs du château d'Aux, il s'était mis à genoux sur le bord de la fosse commune. Le feu est commandé, les balles sifflent, et frappent ses ca-

marades, lui seul est épargné. Il feint d'avoir été atteint, il se laisse tomber parmi les morts. La terre le recouvre aussi... et je ne sais quel amour de la vie lui fait supporter pendant quelques instans toute l'horreur de la tombe.

« A travers la terre qu'on s'est empressé de rejeter sur les victimes.... il a entendu le rire et les chants féroces des exécuteurs.... Maintenant tout est silence.... il ose se dégager de dessous les morts.... ses bras sont libres, mais parviendra-t-il à percer la tombe?.... il essaie; ô bonheur! il entrevoit la lumière du ciel.... il redouble d'efforts.... il sort du tombeau, il respire, il ressaisit la vie.

« Vivre est donc un bien? car sur la fosse même de ses frères d'armes massacrés, le soldat royaliste ressent quelque chose qui ressemble à de la joie. Il regarde autour de lui; il est libre; il s'élance dans le chemin qui conduit à sa cabane; il y a laissé, pour suivre l'armée de Charette, sa femme et ses filles.... il les reverra après une longue absence; peut-être ont-elles cru qu'il était mort sur un champ de bataille, ou que, comme tant d'autres du pays, il avait été fusillé à la Hibaudière : il les détrompera.... il va les consoler.....il va essuyer leurs larmes!.... Non, c'est lui qui va en répandre, c'est lui qui va ressentir que le malheur est pire que la mort.

« Après avoir marché toute la nuit, il était arrivé près de sa chaumière... A peine vêtu, cou-

vert du sang de ses compagnons, et de la poussière de la tombe, il se disait dans sa joie : comment ferai-je pour ne pas les effrayer ?

« Il arrive chez lui.... Il ressort bientôt, en jetant un cri qui retentit au loin, dans le calme de la nuit.... Ah ! pourquoi me suis-je sauvé de la mort ? répète-t-il ; à présent que ferai-je de la vie ?.... J'irai, oui, j'irai me dénoncer moi-même.

« Et, sans perdre un instant, le malheureux s'élance, et reprend le chemin de la Hibaudière.

« Qui pourrait peindre les angoises de cet homme, qui pourrait redire son désespoir ! il court, son front est pâle, ses yeux secs, son regard terrible, de sa poitrine haletante, il ne s'échappe que ces mots :

« Les monstres ! des femmes ! des enfans ! ah ! pourquoi me suis-je sauvé ?

« Il a franchi la distance avec une effrayante rapidité ; il se présente au château d'Aux, il est introduit auprès du commandant, qui étant alors à table avec de gens de sa troupe, lui cria :

« Etranger ! que me veux-tu ?

— « La mort répondit froidement le malheureux.

— « Qui es-tu ? dit le chef.

— « Soldat des armées catholiques et royales, répartit le paysan.

— « Et pourquoi viens-tu te dénoncer toi-même ? demanda avec étonnement l'officier de la république.

— « Parce que je n'ai plus besoin de la vie. Hier encore, je me sauvais de la mort, aujourd'hui je la veux.... je vous la demande.... donnez-la-moi.... Ecoutez, je la mérite. Hier au soir, j'ai été condamné, j'ai été conduit au bout du parc, là-bas, où vous fusillez tous les jours les royalistes; j'étais du nombre de ceux qui devaient mourir.... j'étais à genoux comme eux.... vos balles ne m'ont pas touché.... j'ai fait semblant d'être mort.... je suis tombé avec mes camarades.... Quand vos soldats ont été loin, je me suis traîné hors de la fosse, et j'ai couru chez ma femme. Mais, monstres que vous êtes, vous ne tuez pas seulement les hommes, vous assassinez lâchement les femmes !.... Vous avez tué mes filles et leur mère. J'ai vu leurs cadavres.... j'ai résolu de mourir. Que voulez-vous que je fasse de la vie ? Je n'y ai plus rien... Tuez-moi... vous le devez... J'ai été condamné hier... tuez-moi. »

« Quelquefois la soif du tigre s'apaise; quelquefois les hommes les plus cruels éprouvent des momens de pitié. Ceux qui venaient d'entendre le Vendéen se sentirent émus. Pour lui, ils furent *cruellement* humains.

« Ils lui dirent : « Va-t-en; nous ne te ferons pas mourir. » Mais le malheureux n'obéissait pas, il restait et répétait : *Tuez-moi.*

« Deux soldats le conduisirent hors du château, et lui dirent : « Tu es libre, va-t-en. »

« Réduit au désespoir, il était venu demander la mort; mais, chrétien, il ne voulait pas lui-même se délivrer de la vie; long-temps on le vit errer autour du parc du château d'Aux; il revenait souvent s'agenouiller sur la fosse de ses frères d'armes, il y priait en répandant des pleurs; et, plus d'une fois, en se penchant vers la tombe, il s'est écrié : Oh! mes amis, que ne suis-je mort avec vous! »

LETTRE XLI.

EUGÈNE A LÉON.

Le voyageur qui a marché long-temps par l'ardeur du jour, au milieu des sables brûlans, ne désire pas plus vivement la fraîcheur de la vallée et la source limpide, que moi je ne soupire après une belle action, pour reposer mon âme de toutes les sanglantes horreurs que je vous ai mandées.

Ah! certes, mon cher Léon, je n'aurais pas le courage de vous redire tous ces crimes, si ce n'était pour le triomphe de la vertu. Mais cette fille du ciel se montre si grande dans nos malheurs, si sublime près de l'échafaud, que j'ose en approcher, moins pour flétrir les bourreaux que pour honorer les victimes.

Cette fois je vous redirai un trait sublime; je

n'aurai point à détourner mes regards, le sang n'a point coulé, et mon héros vit encore.

Au milieu de nos landes, sur une hauteur entre la Roche-Bernard et Rédon, s'élève le petit bourg de Fegréac. Pendant le plus fort de la terreur, l'esprit des habitans de ce village s'était conservé si pur et si bon, que leur curé, l'abbé Aurain (je crois), aujourd'hui curé de Derval, n'avait point été obligé de fuir : il était resté parmi ses paroissiens; il leur parlait de Dieu, leur enseignait la vertu, comme il l'avait fait aux temps de paix et de bonheur.

Fegréac, ainsi rafraîchi par la rosée céleste, semblait une *oasis* dans l'aridité du désert; les fidèles des paroisses voisines y venaient en secret pour assister aux saints mystères, et se désaltérer aux eaux vives de l'Évangile.

Quand le prêtre allait célébrer la messe, des enfans, qui menaient avec eux des troupeaux, étaient portés par leurs parens sur les hauteurs de la route. Chacun d'eux avait une de ces cornes que l'on entend à midi et le soir dans nos campagnes pour rappeler les laboureurs à la ferme; ils s'en servaient pour avertir que des soldats paraissaient sur le chemin. A ce signal convenu, on fermait les portes de l'église, les paysans reprenaient leur ouvrage, et les étrangers armés traversaient le hameau, sans se douter qu'on y adorait encore le Dieu qu'avaient adoré nos pères.

Un jour, c'était une de ces grandes fêtes cé-

lébrées jadis avec solennité, les habitans de Fegréac et de pieux chrétiens des environs remplissaient l'église. L'abbé Aurain était à l'autel, il venait de prononcer sur l'hostie les paroles sacrées. Dieu était descendu de la gloire du ciel dans le temple rustique. La foule recueillie adorait en silence; le signal d'alarme retentit tout-à-coup... Les femmes s'effrayent, s'agitent, les hommes se lèvent. Le prêtre seul ne montre aucun effroi. « Le saint Sacrifice est commencé, il faut qu'il s'achève, dit-il. Dieu est avec nous, prions, mes frères. » Alors se penchant sur l'autel, il s'humilia, se frappa la poitrine, et consomma l'hostie et le vin consacré.

Le bruit augmentait au-dehors, les paysans sortaient de l'église; un enfant s'y précipite en criant : *Sauvez monsieur le curé! les bleus sont entrés dans le village, ils me suivent de près!* Le prêtre venait de déposer sa chasuble, son étole et son aube. Deux dragons de la république paraissent à la grande porte de l'église, le curé les voit, et descendant rapidement les degrés de l'autel, se sauve par la sacristie; dans le cimetière, il rencontre deux autres soldats qui veulent le saisir, il les évite; il franchit le petit mur du cimetière, et gagne la campagne. Les républicains le poursuivent. Agile et vigoureux, il saute par-dessus les *échailliers* et les clôtures des champs. A quelque distance derrière lui, ses ennemis franchissent aussi les obstacles... Il est

arrivé sur le bord d'une petite rivière, il n'hésite point, il s'y précipite, et la traverse à la nage. Parvenu au bord opposé, il se retourne, il voit les deux soldats toujours acharnés à le poursuivre; un d'eux se jette à la nage... L'abbé Aurain reprend sa course et gravit le coteau, il gagne de vitesse; déjà il est hors de la vue et de l'atteinte de ceux qui avaient juré sa mort.... Il était sauvé. Il entend des cris, des cris de détresse, il revient sur ses pas : du haut du coteau, il voit un des dragons qui se débattait dans les eaux, qui ne pouvait plus lutter contre elles, qui allait être englouti.... Le prêtre qui avait enseigné la charité, qui avait prêché le pardon, et commandé aux hommes de rendre le *bien* pour le *mal*, ne fut pas sourd à la voix d'un ennemi qui appelait au secours. Avec cette même vitesse qu'il avait mise à se sauver lui-même, il redescend le flanc de la colline pour arracher le républicain à la mort. Parvenu au bord de la rivière, il s'y jette de nouveau, il plonge et replonge encore pour ressaisir le malheureux qui se noie; enfin il reparaît sur l'eau; il ramène au rivage le corps glacé du dragon; il le réchauffe, il lui rend la vie!...

Le soldat de la république a repris l'usage de ses sens, il s'écrie, en s'adressant au curé de Fegréac : Eh quoi! c'est vous qui m'avez sauvé, vous que je poursuivais, vous dont j'ai juré la mort!

Me voici, lui répondit le prêtre, je suis votre prisonnier, je n'ai plus de force pour vous échapper, me voici, me ferez-vous mourir?

« Que je meure plutôt, répartit le dragon français, je ne porterai point la main sur vous. On nous trompe donc? on nous répète sans cesse que les prêtres sont nos plus cruels ennemis, qu'ils veulent du sang et ne respirent que vengeance.

« Mon ami, vous voyez si nous ne respirons que vengeance, répliqua l'abbé Aurain; en vous sauvant je n'ai fait que mon devoir : tout prêtre, tout chrétien devait faire ce que j'ai fait pour vous. J'ai été heureux, voilà tout; j'en remercie le ciel, remerciez-le aussi et ne persécutez plus ceux qui servent Dieu et qui croient en lui.

« Allez-vous-en, allez-vous-en vite, voici mes camarades, dit le dragon; nous autres soldats, nous ne savons qu'obéir.... sauvez-vous. Je m'en vais à leur rencontre, et je leur dirai que vous êtes échappé. Eux ne seraient pas aussi humains que moi. Adieu, adieu, je ne vous oublierai jamais; ils approchent, sauvez-vous. ».

Ils se séparèrent. Le curé exténué de fatigue se cacha. Le républicain rejoignit ses compagnons d'armes, et l'égarement de ces hommes de la révolution était si grand, que celui qui venait d'être sauvé n'osa parler de son sauveur, et garda le silence sur le dévouement du héros de la cha-

rité chrétienne. La crainte rendit muette la reconnaissance que le soldat sentait au-dedans de lui.

L'admiration m'a fait redire ce noble trait ; la modestie du curé de Derval m'en voudra peut-être : je m'en consolerai, en pensant que j'ai rempli un devoir ; c'en est un de redire une si belle action.

P. S. C'est en me promenant hier, sur la route de Nantes à Vannes, que j'ai entendu raconter cette histoire ; j'ai voulu vous la mander tout de suite. Du grand chemin, j'ai aperçu à l'horizon une longue avenue, dont la verdure sombre contrastait avait le reste du paysage qui se trouvait très-éclairé : c'était celle du Buron. Je connais trop votre admiration pour madame de Sévigné, pour m'être borné à voir ce château de si loin. Vous savez qu'il a été habité par elle ; c'est du Buron qu'elle a écrit cette charmante lettre où elle se plaint des folles dépenses de son fils ; c'est de là qu'elle mandait à madame de Grignan :

« Je pensai pleurer hier, en voyant la dé-
» gradation de cette terre ; il y avait les plus
» vieux bois du monde : mon fils, dans son der-
» nier voyage, y a fait donner les derniers coups
» de cognée ; il a voulu encore vendre un petit
» bouquet, qui faisait une assez grande beauté,
» tout cela est pitoyable ; il en a rapporté qua-

» tre cents pistoles, dont il n'avait pas un sol
» un mois après. Il est impossible de comprendre
» ce que son voyage de Bretagne lui a couté!...
» Il trouve l'invention de dépenser sans paraî-
» tre, de perdre sans jouer et de payer sans
» s'acquitter. Toujours une soif et un besoin
» d'argent, en paix comme en guerre; c'est un
» abîme de je ne sais quoi, car il n'a aucune
» fantaisie, mais sa main est un creuset où l'ar-
» gent se fond. »

Mon cher Léon, combien de gens de notre connaissance ressemblent au Marquis de Sévigné!

Le château du Buron a été bâti à diverses époques, comme l'annoncent ses différentes constructions, et relevait anciennement de la Seigneurie de Blain. Il est sorti de la Maison de Rohan, par le mariage de Jeanne de Rohan avec Jean de Rames, premier Seigneur du Buron. De cette famille, le Buron passa dans celle de Sévigné; les folles dépenses du Marquis de ce nom l'obligèrent bientôt à vendre cette terre.

Elle appartient aujourd'hui à M. Charles Hersart de la Ville-Marqué, officier inséparable de M. le Marquis de Coislin, et qui dans les cent jours commandait les volontaires royaux de Treillières, Vigneux et Sautron; secrétaire de la commission du monument de Quiberon, dans le département de la Loire-Inférieure, il y a déployé un grand zèle. Occupé autrefois, comme ancien inspecteur des mines, de travaux statistiques,

il emploie ses loisirs à décorer sa belle demeure; il a conservé avec un soin presque religieux, dans la chambre de madame de Sévigné, l'ameublement qui y était du temps de cette femme inimitable : toute l'empreinte des siècles passés se retrouve dans cet appartement, et l'on sait gré à l'homme de goût d'avoir respecté ces vieux meubles, et cette table sur laquelle elle écrivait. Madame de Sévigné, parle des beaux bois abattus par son fils; aujourd'hui si elle pouvait revenir, elle admirerait les magnifiques arbres verts de la longue avenue du Buron; rien de plus majestueux que cette allée : en y entrant on éprouve quelque chose qui ressemble à l'émotion que l'on ressent dans une vieille cathédrale, sous des voûtes gothiques.

Adieu, cher ami, écrivez-moi bientôt.

LETTRE XLII.

EUGÈNE A LÉON.

Je ne suis revenu qu'aujourd'hui de la Pasclaye; j'y étais arrivé fort tard, avant-hier, car les histoires vendéennes s'étaient prolongées sur le perron du B...; et, tout en les écoutant, nous avions vu le soleil dorer de ses derniers rayons la verdure des coteaux et les ondes du fleuve.

Il fallait partir; déjà les autres visiteurs étaient remontés en voiture. Je pris congé de mes hôtes, et me remis en route, bien décidé à ne plus juger une maison sur sa mine extérieure.

C'était l'heure que j'aime : celle des rêveries, celle où le cœur se serre toujours un peu, en pensant que voilà un jour de plus de dépensé.

Dans le monde, dans les villes, cette heure mystérieuse et solennelle passe presque inaperçue; mais à la campagne, le soir exerce toute sa puissance : avec le calme, il ramène les souvenirs; et, dans la vie, la plupart de nos souvenirs ne sont-ils pas des regrets? Aussi je ne puis vous dire combien le soir m'attriste; mais d'une tristesse que je ne voudrais pas changer pour de la joie : car il me semble que nos amis qui ont quitté la terre, s'en rapprochent quand le jour s'enfuit, et qu'avec la nuit tombante, ils descendent du ciel pour converser avec nous.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout-à-coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère ?
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux ?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore ?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme ;
Je sens des transports inconnus ;
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur âme ?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage ;
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux.

Ah ! si c'est vous, ombres chéries !
Loin de la foule et loin du bruit
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

(La Martine, *le soir.*)

Répétant ces vers de mon poëte favori, je cheminais seul ; j'arrivai en face d'un Calvaire. Sa grande croix et les douze piliers des stations se dessinaient en blanc sur les ombres du soir.

Je voulais m'approcher pour lire les inscriptions que portent le piédestal de la croix, les piliers et le monument en forme de tombeau qui se trouve dans la partie la plus basse de ce lieu consacré ; mais j'aperçus une femme en habits de deuil ; elle était à genoux devant le monument ; deux chiens de chasse étaient couchés près d'elle. Il ne pouvait y avoir qu'une mère à prier ainsi. Je respectai sa douleur ; je m'éloignai : c'était à regret ; j'aurais voulu pouvoir lire les inscriptions de ce lieu consacré par l'amour maternel. Le lendemain, je les obtins d'une jeune personne de quinze ans qui voulut bien me les copier. C'était une chose touchante que de voir la jeunesse oublier sa gaîté et s'arrêter devant un monument de tristesse pour transcrire les gémissemens d'une pauvre mère.

Sur la grande croix :

C'est à la gloire de Dieu, que j'ai fait élever ce Calvaire, et pour la mémoire du meilleur, du plus vertueux des fils, Gabriël, Marquis de TREVELEC, mort à vingt ans. A cet âge, il était l'exemple de la jeunesse ; à cet âge, il était le père des pauvres.

O vous, habitans de cette paroisse, qu'il a tant aimés ! priez Dieu pour lui.

Que ce monument attire sur vous la bénédiction du ciel.

Je reste seule dans cette vallée de larmes !

Sous une statue de Notre-Dame des Douleurs :

Ne m'appelez plus l'heureuse Noëmi, car le Seigneur a rempli mon âme d'amertume....

Vous qui passez par le chemin, voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur!

Sur le monument :

Une voix a été entendue dans Rama : c'était Rachel pleurant ses fils, et ne voulant pas se consoler, parce qu'ils n'étaient plus.

Vous me l'aviez donné, Seigneur, dans votre miséricorde, ce fils plein de vertus!..... Je vous demandais pour lui la vie.... et vous lui avez donné des jours éternels!

Que votre sainte volonté soit bénie!

Ce n'était point assez pour cette mère inconsolable de prier seule sur la tombe de son fils, elle a voulu que le pays priât et pleurât avec elle. Elle a attaché ses regrets à la croix du chemin, pour qu'ils fussent partagés; elle a prié les pauvres de donner l'aumône de la prière à celui qui avait été riche et bienfaisant.

Les deux chiens que j'avais vus couchés à ses pieds, devant le monument, appartenaient à son fils. Depuis sa mort, ils ne quittent plus la mère de leur maître; ils la suivent partout.

Vous voyez, cher Léon, que nos campagnes, avec leurs calvaires et leurs petites chapelles, ont un air chrétien que l'on chercherait en vain aux environs de Paris. Tout ce que vous me dites dans votre dernière lettre, je l'ai éprouvé. Rien n'est attristant comme l'absence des signes religieux dans un cimetière. C'est vouloir rendre la mort plus cruelle encore, que de lui ôter le signe de l'espérance.

Nos paysages s'embellissent de ces monumens de la piété. Dans beaucoup d'endroits de la Vendée, on retrouve encore de vieilles croix qui sont restées debout et qui ont résisté à tous les orages; la mousse des ans les recouvre et me les rend encore plus vénérables; leur dessin a tout le caractère gothique, et leur teinte grisâtre tranche bien sur la verdure des haies; mais les paysans aiment mieux les hautes croix de bois peintes en vert, ornées de tous les attributs de la passion et parsemées de cœurs d'or.

Vous le savez, cher Léon, c'est là tous les monumens que vous, missionnaires, laissez aux lieux où vous avez prêché la charité et la paix.

Le peintre, comme le chrétien, aime à les rencontrer aux carrefours de nos chemins, sur le haut de nos collines, ou près de la fontaine, entourées des saules du vallon.

Il existe un vieil usage que l'on ne manque pas de suivre dans nos pieuses contrées. Chaque fois qu'un enterrement vient à passer devant une croix, le cercueil est déposé sur l'herbe; les parens, les amis, prient pour le mort; et, en témoignage de leur douleur, ils placent une petite croix de bois au pied de la grande croix. Simple leçon qui nous redit que tous nos chagrins doivent être offerts au Dieu des souffrances

Près de Bouguenais, on m'a montré une croix, en grande vénération dans le pays. On dépose souvent sur sa base du pain, du sel, des œufs

et des fruits. Le pauvre qui passe dans le chemin a droit à cette offrande. Avant de la prendre, il s'agenouille et prie pour le malade qui a pensé à ses besoins. Pendant la maladie d'une jeune personne, nous avons connu une vieille nourrice qui portait tous les matins la part du pauvre à la croix de la Cayère.

A un quart de lieue de Saint-Nazaire, à l'embouchure de la Loire, il y a une autre croix vénérée depuis des siècles. Avant la révolution, chaque fois qu'un vaisseau passe devant elle, il la saluait d'une décharge de toute son artillerie, pendant que l'équipage chantait le *Salve Regina* et le *Veni, Creator*

En revenant des pays lointains, la même salve avait lieu, et c'était le *Te Deum* qu'entonnaient les matelots reconnaissans. On sent bien que cet usage n'existe plus aujourd'hui. Les lumières ont fait trop de progrès!.... Cependant j'ai vu, au pied de la croix de Saint-Nazaire, des marins priant avec leurs femmes et leurs petits enfans; je me rappelle aussi que, par un temps froid et neigeux, je trouvai, rassemblée devant ce Calvaire, toute une caravane de paludiers. Pendant que ces hommes actifs et probes étaient prosternés sur le sable, leurs petits chevaux chargés de sel agitaient leurs grelots. La vue et le bruit de la mer ajoutaient de la majesté à cette scène religieuse; et ce qui la rendait encore plus touchante pour moi, c'est que je savais pour qui

priaient ces pauvres gens : c'était pour un de mes amis, qu'ils nomment leur bienfaiteur et leur père.

Tout à côté de cette croix, on trouve un monument d'un autre genre, un *dolmen*. Des fouilles ont été faites à l'entour ; elles n'ont produit que quelques médailles des Empereurs Auguste, Claude, Néron et Vespasien. Une vieille coutume existait jadis : dans la nuit de Noël, on apportait d'une chapelle voisine trois pains et trois cruches de vin, que l'on déposait sur la pierre du dolmen. Etait-ce un hommage rendu au guerrier que l'on supposait couché sous les *pierres levées?* Etait-ce un reste du culte des druides? Je ne sais. Mais l'usage était bon à conserver, puisque l'offrande tournait au profit du pauvre.

A différentes époques de l'année, les croix des chemins sont ornées de verdure et de fleurs. La veille du dimanche des Rameaux, les fidèles y attachent dès palmes, en souvenir de celles qui jonchaient les rues de Jérusalem, à l'entrée du Sauveur. Aux Rogations, à la Fête-Dieu, des guirlandes d'églantiers, de coquelicots et de bleuets y sont appendues. Dans plusieurs paroisses, avant d'ensemencer les champs, on apporte au pied de la croix les sémences qui vont être confiées à la terre. Je ne crois pas que tous ces usages existent chez vous. Ici, ils donnent je ne sais quels charmes poétiques à la vie de campagne qui la font aimer davantage.

Parmi les Calvaires les plus remarquables de nos contrées, il faut citer celui de Pont-Château. Il s'éleva en mémoire d'une mission faite avec un grand succès, en 1709, par le vénérable Père Montfort.

Sur une éminence d'où l'on découvre sept à huit lieues de pays, au milieu d'une vaste plaine, c'est là que le missionnaire voulut planter la croix. A sa voix, un nombre infini de paysans accoururent de toutes parts pour exhausser la montagne sainte. Plus de trois cents ouvriers de tout âge, de tout sexe y travaillaient sans relâche. L'exemple du Père Montfort, que l'on voyait toujours la bêche à la main, le chant des cantiques, le son des instrumens entretenaient l'ardeur et faisaient avancer la pieuse entreprise.

Bientôt de grandes douves qui avaient plus de cinq cents pieds de circonférence, vingt pieds de largeur et autant de profondeur, entourèrent la colline qui était devenue plus haute de toutes les terres enlevées aux fossés. Un paysan donna le plus bel arbre de tout le comté nantais pour faire la croix ; vingt-quatre bœufs suffirent à peine pour l'amener au Calvaire ; enfin, après quinze mois de travaux, la plantation des trois croix eut lieu. Des chapelles pour les stations de la passion étaient commencées ; la voie douloureuse était déjà tracée autour de la montagne, lorsque le Roi, trompé par de faux rap-

ports, craignit que ce Calvaire ne devînt un refuge et une citadelle pour la rebellion.

L'ordre fut expédié au Père Monfort de détruire tout ce qui avait été fait.

Le saint missionnaire n'hésita point. Il convoque toutes les paroisses voisines; les paysans accourent, et se préparent à entreprendre de nouveaux travaux pour agrandir et embellir leur ouvrage.

Du pied de la croix, le Père Montfort parle à la foule qui recouvre toute la montagne, il s'écrie: « Mes enfans, êtes-vous prêts à entreprendre ce que je vais vous commander pour la gloire de Dieu?

— « Oui! oui! répond la multitude; ordonnez.

— « Eh bien, ajoute le sujet fidèle, donnez-moi une bêche; je vais travailler avec vous à défaire ce que nous avons fait: un ordre du Roi m'est parvenu.

Un murmure général s'élève à ces mots.

Avec autorité, le missionnaire reprend:

Notre travail a été agréable à Dieu; mais l'obéissance lui sera plus agréable encore. Vous le savez, il la préfère à toutes les offrandes... Qui aime Dieu, doit obéir au Roi. »

Et aussitôt le vieux prêtre se mit à l'ouvrage, et la foule en silence et avec des larmes l'imita.

Depuis les malheurs de la révolution, le Calvaire de Pont-Château est presque redevenu ce

qu'il avait été autrefois. Les trois croix le dominent. C'est un pélerinage consacré maintenant; et nous nous rappelons qu'un beau soir d'été, voyageant sur la route prochaine, nous vîmes, avec attendrissement et respect, plus de quatorze mille fidèles allant processionnellement au Calvaire, et priant pour le Roi.

Que les gouvernans soient tranquilles, la rébellion ne se groupera point au pied de la croix. Au Calvaire de Pont-Château, le Roi trouvera mille et mille défenseurs et pas un ennemi : l'histoire des cent jours est là pour le prouver.

LETTRE XLIII.

RENÉ A EUGÈNE.

Cordoue.

Un officier d'ordonnance envoyé au Prince généralissime m'a remis, mon cher Eugène, un gros paquet de lettres de vous et de Léon. Il faut être, comme moi, à plus de quatre cents lieues du pays, pour savoir tout le plaisir, tout le bonheur qu'on éprouve en recevant des nouvelles des siens.

Plus je *vois* l'étranger, plus j'aime mon pays.

Et cependant, mon cher ami, je vous écris d'un endroit délicieux. L'air est si doux, qu'à

onze heures de la nuit, je suis sous une galerie de marbre, assis sur de moëlleux coussins, entouré d'orangers et de citronniers en fleurs; à quelques pas de moi, une fontaine jaillissante anime le silence, des lampes suspendues aux arcades m'éclairent, et leur lumière glisse et joue sur le feuillage des grenadiers et des lauriers-roses qui entourent le pied de chaque colonne.

Quel logement de France vaudrait celui-là? Ah! mon ami, je m'empresse de répondre : le dernier gite dans le dernier village de France. Je suis ennuyé de ce ciel bleu de la belle Andalousie; j'ai besoin de revoir les nuages de mon pays. Dans les autres guerres, on n'avait pas le temps de s'abandonner aux regrets : les batailles succédant à des batailles, occupaient sans cesse; mais dans cette campagne, nous ne faisons que courir après les *libéralès*. Heureusement que terre va bientôt leur manquer, et il faudra enfin qu'ils nous regardent, quand ce ne serait que pour tomber à nos pieds.

Les journaux vous parlent assez politique; je vais tâcher de vous décrire Cordoue. Je me souviens, Eugène, que vous n'aimez pas les *Mille et une Nuits;* malgré cette erreur de votre goût, je vais vous faire une description qui vous les rappellera.

Cordoue est assise sur les bords du Guadalquivir; ce beau fleuve baigne ses murs encore tout hérissés de tours romaines et mauresques;

au nord, les montagnes, qui sont des rameaux de la *Sierra-Morena*, abritent la ville et épanchent dans sa vaste enceinte les eaux de leurs nombreuses fontaines. Le fameux Abdérame II les avait fait conduire dans les maisons des simples particuliers. Alors Cordoue comptait plus de neuf cents bains publics. La cour de ses Princes se faisait remarquer par une magnificence asiatique. Quand le Souverain bâtissait une retraite à une esclave favorite, c'était une ville qui s'élevait. J'ai cherché à découvrir la place où fut Zerha, cité qui devait son nom à l'amante d'Abdérame II, et qui n'était éloignée de Cordoue que de deux milles.

J'ai visité la plaine et les montagnes; et, de cette ville, merveille de splendeur et de beauté, où les rues, pavées de marbre, étaient rafraîchies par des ruisseaux limpides; où les maisons étaient toutes des palais couronnés d'orangers; où le pavillon de la favorite, étincelant d'or, d'acier et de pierreries, était porté sur douze mille colonnes; où des lions d'or répandaient l'eau parfumée dans des bassins d'albâtre; où cent lampes de cristal étaient remplies d'huiles odoriférantes; de cette ville, merveille des merveilles, il ne reste pas même le souvenir du lieu où elle s'élevait!.... Bâtie pour une femme, elle semble avoir eu le sort de la beauté : elle a été éphémère comme elle.

Cordoue conserve encore de nobles édifices;

mais tous sont effacés par la cathédrale, ancienne mosquée appelée encore la *Mezquitta*. Isolée entre quatre grandes rues, elle n'est point *étouffée* par de misérables constructions; chose que nous voyons trop souvent dans nos anciennes villes. J'ai bien des fois cherché à m'expliquer pourquoi nos pères, qui élevaient à Dieu de si beaux temples, en cachaient lés détails, en diminuaient la majesté, en les pressant de toutes parts de chétives maisons. Je crois que c'était la piété qui nuisait au bon goût : dans ces temps de foi naïve, on voulait, pour ainsi dire, mettre sa demeure sous l'aile de Dieu; on voulait toucher à l'église et vivre *tout à côté* du lieu où l'on devait reposer un jour.

La façade de la Mezquitta apparaît dans tout son entier, et rappelle bien son origine; les détails en sont du plus grand fini, les arabesques gracieux, et la porte principale est décorée de six colonnes d'un jaspe d'une rare beauté. Seize autres portes donnaient jadis entrée dans le temple; cinq seulement servent aujourd'hui, elles sont toutes recouvertes de bronze.

Je ne puis vous redire ce que j'ai éprouvé en entrant dans cette église. Dans cette forêt de colonnes, dix-neuf nefs, formées par plus de mille pilliers de marbres de diverses couleurs, s'allongeaient devant moi. A une grande profondeur, dans un lointain que la lumière brisée par tant d'objets rendait vaporeux, j'apercevais en partie la magnificence du sanctuaire, et j'entendais

la psalmodie des prêtres : c'était comme dans un autre monde.

Ce qui m'a semblé manquer à toutes ces nefs, ce sont des voûtes en ogive; elles sont remplacées, dans les chapelles, par des planchers faits en bois odorans, sculptés et peints avec une grande délicatesse, et rappelant par la vivacité de leurs couleurs les poutres et les soliveaux des salles de nos vieux châteaux.

Un espace vaste, entouré de portiques soutenus par des colonnes, forme comme le vestibule de l'église; le centre en est planté de citronniers, de cyprès, d'orangers et de palmiers. Trois fontaines coulent et murmurent sans cesse sous leur ombrage; une grande quantité de colombes habitent leurs rameaux. C'était là que les musulmans faisaient leurs ablutions; c'est là que les fidèles de Cordoue attendent, en se promenant, le commencement des offices divins.

Hier, j'y restai plusieurs heures assis sous les orangers : dans cet air doux et embaumé, je savourais tout le bonheur de vivre; un vague plein de charme me voilait le passé ainsi que l'avenir; je ne sentais ni regrets, ni désirs, ni inquiétude, ni espérances, mon âme, vaincue par la volupté du climat, n'avait plus de puissance que pour goûter le repos.

Subitement, le glas des morts retentit du haut d'une des tours; ses lugubres tintemens m'arrachèrent à ma langueur. Je me levai, et je

vis un enterrement qui venait à l'église : c'était celui d'une jeune fille. Suivant l'usage du pays, elle était portée dans une bière découverte ; rien ne cachait le visage de la morte, et son front était tout paré de bandeaux, de perles et de roses blanches, comme pour une fête ; des chapelets avec des médailles bénies lui servaient de colliers et de bracelets ; le rouge qu'on avait mis avec profusion sur ses joues, déguisait mal cette pâleur qui ne devait plus passer, et il y avait dans cette *tromperie* quelque chose qui contrastait péniblement avec la réalité.

Au moment où le convoi passait près des fontaines, un grand bruit de timbales, de tambours et de trompettes se fit entendre. *C'est le taureau! c'est le taureau vainqueur!* criait-on dans une des rues voisines. Ce cri fit tout oublier. La foule qui suivait la jeune fille se détourna de l'église ; les prêtres seuls y entrèrent. Même les porteurs du cercueil, entraînés par le cri magique, déposèrent, pour un instant, leur triste fardeau sous l'ombrage des palmiers, et coururent avec la multitude. Affligé, blessé d'une telle inconvenance, je restai appuyé non loin du cercueil. Tout était solitude à l'entour. Les oiseaux qui habitent les ombrages, n'étant plus effrayés par la foule, jouaient dans les arbres au-dessus de moi ; des colombes, sautant de rameaux en rameaux, descendaient jusqu'à terre ; j'en vis une qui se posa sur le cercueil : elle se plaça

sur le sein de la jeune fille. Si elle n'avait fait que dormir, elle aurait souri en se réveillant; elle aurait étendu les mains vers la colombe : mais, hélas! ses paupières ne s'entr'ouvrirent pas; ses mains, comme de l'ivoire, restèrent jointes et immobiles, et rien n'effaroucha la colombe, que le retour de la foule. Alors elle s'envola, et les quatre porteurs du cercueil reprirent leur fardeau et le présentèrent devant l'autel de la Sainte-Vierge. Après les prières, le convoi s'achemina vers le cimetière. Je le suivis.

Vous savez, mon chèr Eugène, que les sépultures d'Espagne ont un caractère particulier. De longues murailles de six à sept pieds d'épaisseur traversent le champ de la mort; ces murs sont percés de mille ouvertures; chaque ouverture est destinée à recevoir un mort. On y pousse le cercueil, puis une pierre, où le nom du mort est gravé; on la referme, et tout est fini.

Il n'y a que les pauvres qui soient mis en terre; tout ce qui a eu un peu d'aisance pendant sa vie repose dans un de ces murs, après sa mort.

Je laissai s'écouler la foule, et je restai seul à lire quelques-unes des épitaphes. Une femme, vêtue de deuil, vint s'asseoir devant le mur où la jeune Espagnole avait été déposée; ses grands yeux noirs laissaient échapper des larmes; son sein s'élevait et s'abaissait sous une violente émotion; il y avait dans toutes ses manières quel-

que chose d'étranger. Jamais fille d'Espagne n'avait plus rappelé une beauté africaine. Elle regarda s'il ne restait plus personne dans le cimetière; elle ne me vit pas, s'agenouilla près du mur; après une courte prière, elle se releva, ouvrit une cage qu'elle avait près d'elle, y prit une jeune tourterelle, et lui donna la liberté, en chantant d'une voix sonore et plaintive :

Pars, ô ma tourterelle! pars, car elle est partie! Elle vole dans l'espace.... sa chevelure d'ébène est livrée à la brise invisible; pars, car elle a laissé sa demeure solitaire!

Sa douce voix a passé; elle a passé comme la brise des étés, qui abandonne les fleurs de la colline pour les vagues azurées de la mer; où son souffle ne laisse aucune trace.

Pars, et sois libre comme elle!

Avec tes ailes brillantes, empare-toi de tout l'espace que le soleil éclaire. Vole, le ciel est à toi; jouis de ta liberté. Eh! que te fait notre douleur?

Notre douleur est-elle quelque chose à celle que nous pleurons? Celle qui s'est envolée voit-elle nos larmes? Entend-elle ma voix? Où est-elle? Se repose-t-elle le front paré de fleurs? ou bien est-elle emportée sur l'aile légère des vents?

Où est-elle? Nous ne le savons pas.

Mais elle est partie!.... mais ses pas n'embellissent plus nos danses.... sa voix ne se mêle plus à nos chants, son sourire à nos fêtes! Hélas! elle a laissé sa demeure solitaire!

Quand les ondes du Guadalquivir brilleront aux rayons du soir, peut-être, ô ma tourterelle! entendrons-nous ta voix? mais elle sera mêlée aux voix de mille autres habitans de nos bois d'orangers, et nous ne pourrons plus distinguer tes accens. Ainsi il sera de celle qui s'est envolée!

Son sourire sera peut-être dans la douce clarté des étoi-

les, son souffle dans la brise du soir, son être dans l'air qui nous entoure.... mais nous ne le saurons pas....

Pars, ô ma tourterelle! pars; j'ai brisé ta chaîne, et je puis aujourd'hui orner ta cage de guirlandes, la parer des plus belles fleurs de nos bosquets; tu es libre.... et tu n'y reviendras pas.

L'été aussi peut répandre sur nos contrées la verdure, les fleurs et les fruits.... la terre peut se parer commu une jeune épouse.... tout sera en vain.... Celle qui s'est envolée, hélas! ne reviendra pas..... et mon cœur restera solitaire comme sa demeure abandonnée!

Après ce chant, dont je ne puis vous redire tout l'effet dans la solitude du cimetière, la femme espagnole se leva, colla ses lèvres sur la pierre qui la séparait de son amie, et s'éloigna.

Ne vous étonnez pas, mon cher Eugène, de la poésie de ce chant funèbre; les Espagnols, par cela même qu'ils sont moins civilisés que nous, sont bien plus poétiques. Ils ont encore un style plein de métaphores et des mœurs remplies de vieux usages. Un Roi vient-il à honorer de sa présence la demeure d'un particulier, aussitôt une chaîne de fer en barre l'entrée, et le pied d'un simple mortel ne touchera plus le seuil de cette maison.

Quand, pour se reposer des soins du trône, les monarques d'Espagne se retirent ou à Aranjuez ou à l'Escurial, chaque soir ils viennent sur le seuil de leur royale demeure écouter et recevoir la demande du dernier de leurs sujets.

Les emblêmes, les allégories sont aussi fort

du goût des Espagnols. A Madrid, pendant que j'y étais, on répandit la fausse nouvelle de la délivrance de Ferdinand, aussitôt sur les places publiques, dans les hôtels, on voyait donner la liberté à des oiseaux depuis long-temps captifs.

En Andalousie, quand un voyageur reçoit l'hospitalité, la jeune fille de la maison vient attacher au chevet de son lit un bouquet de fleurs cueillies après le coucher du soleil : c'est pour en éloigner les mauvais songes.

Quoi de plus poétique que de vivre non-chalamment couché sous des portiques de marbre, de s'endormir au milieu des parfums, au murmure des fontaines jaillissantes! C'est là la vie des hommes qui m'entourent; aussi, ne leur demandez pas de l'activité, ne leur parlez pas des soins de l'avenir. Le ciel est pur, l'air est doux, les orangers donnent leurs fleurs et leurs fruits; nos femmes sont belles et aimantes : voilà ce qu'il nous faut, répondent-ils. Le Français a besoin d'agitation; l'Espagnol de repos. Cependant ils sortent quelquefois de ce repos, comme le lion sort du sommeil; leurs guerres avec Buonaparte ont prouvé au monde ce qu'était le réveil de l'Espagne. Mais aujourd'hui, l'enthousiasme s'est éteint. On nous salue du nom de libérateurs, et l'on ne nous aide que de vœux.

Dans ce peuple qui mêle toujours de la grandeur aux petites choses, parmi ces hommes qui portent un manteau en haillons avec majesté, et

qui ne se courbent point pour vous demander l'aumône, il se trouve quelquefois (comme en Italie) des improvisateurs. Il y a peu de temps que j'en entendis un : c'était un vieillard, assis sur la borne d'une place publique; il tenait, appuyé sur son sein, un jeune homme de quinze à seize ans, pâle et tout ensanglanté : c'était son petit-fils, et cependant le vieillard ne pleurait point sur ses blessures; bien loin de là, il était tout radieux d'enthousiasme et essuyait avec fierté le sang de son enfant.

Avec des paroles poétiquement sonores, il redisait la vaillance du fils de son fils; il se réjouissait d'avoir vécu tant de jours, pour avoir été témoin de tant de gloire. Il n'enviait plus les richesses; les grands devaient le regarder avec des yeux jaloux. Il demandait au peuple (qui l'écoutait en foule) des louanges et des couronnes pour le vainqueur. J'interrogeai une femme qui était près de moi. Où ce jeune homme a-t-il été vainqueur, lui dis-je. Eh! me répondit-elle, vous ne l'avez donc pas vu combattre? Il a terrassé deux taureaux terribles entre tous ceux de l'Espagne!

Cette scène, qui eût été belle si le jeune Espagnol eût versé son sang pour une noble cause, me parut ridicule. Je regrettai les belles paroles du vieillard et le sang de son fils. Qu'aurait-il pu dire de plus s'il avait été blessé en combattant pour son Roi et pour son pays?

Adieu, cher Eugène; je vous écrirai bientôt encore. Nous approchons du dénouement. De loin comme de près, je vous aime toujours.

LETTRE XLIV.

EUGÈNE A LÉON.

Du château de la D.

Je profite de l'absence de ma mère pour faire mon pélerinage à la Trappe de Melleray; mais, comme vous voyez, mon cher Léon, je voyage à petites journées. Parti hier, je ne suis encore qu'à une lieue et demie de Nantes. Je me rends, par eau, jusqu'à Nort. J'ai loué un bateau. J'emporte mon calepin et des crayons, et je vous promets une description exacte des rives de l'Erdre (appelé dans ce pays-ci le Barbin).

A un quart de lieue de la ville, à l'endroit où la rivière se courbe, auprès du rocher de la Sainte-Vierge, on m'a fait remarquer une maison qui appartient à la famille Charette; un peu plus loin, sur l'autre rive, couronnant une colline, s'élève la Houssinière avec ses toits irréguliers, ses petites tourelles et sa bizarre architecture; des massifs d'arbres verts, de châtaigniers et de platanes se groupent à droite et à gauche, et se dessinent sur la pelouse qui des-

cend jusqu'à un mur crénelé bordant la rivière; de beaux cèdres du Liban sont isolés sur la prairie, et se séparent des autres arbres, comme les *grands* s'éloignent de la foule. MM. Bouteiller afferment aujourd'hui à des étrangers ce qu'ils s'étaient plus à embellir pour eux-mêmes.

La Houssinière offre à la fois les agrémens de la proximité d'une grande ville et tous les charmes de la retraite. Ses aspects sont rians et sévères, solitaires et animés. D'un côté, Nantes montre ses plus beaux édifices, son palais de la préfecture, sa cathédrale gothique, sa promenade et sa colonne de Louis XVI; de l'autre, les sinuosités gracieuses de la rivière, la tranquillité de ses ondes, ses coteaux ombragés de taillis et de vieux châtaigniers, forment un paysage qui charme l'œil et repose l'esprit.

Si près de la superbe Loire, l'Erdre modeste et presque ignorée trouve des personnes qui préfèrent ses bords mélancoliques aux rives majestueuses du grand fleuve. L'une est la puissance, l'autre la grâce.

Si l'on en croit cependant les chercheurs d'étymologies, cette Erdre, aujourd'hui si paisible qu'elle semble endormie dans son cours, aurait mérité autrefois, par la puissance et l'impétuosité de ses ondes, le nom celtique *Edren*, qui signifie *fougue et vigueur*. J'adopte cette idée : car il y a une consolation à penser que les révolutions et les changemens s'étendent à d'au-

tres choses qu'*à nous, qui vivons si peu de jours.*

La Houssinière fut bâtie, en 1440, pour Landais, favori du Duc François II. Placée alors dans une forêt, elle lui servait de rendez-vous de chasse. Ce garçon tailleur, devenu premier Ministre, possédait de grands et nombreux domaines sur les rives de l'Erdre; la Gascherie, dont je vous parlerai plus tard, était sa principale demeure. Parti de si bas, l'insolent parvenu reconnaissait à peine pour maître le Prince son bienfaiteur. Il ne pouvait pardonner à Jean de Châlons, au maréchal de Rieux et au chancelier Chauvin leurs noms et leurs vertus. Il sentait qu'il y avait quelque chose de plus que le pouvoir et la richesse; il en était envieux, et cette envie, vice des âmes basses, le perdit. Sous les yeux du bon François II, qu'il avait isolé de tous les grands de ses états, Landais fut arraché d'une armoire où il s'était caché dans un des appartemens du château de Nantes; et, malgré l'aveuglement du Prince qui l'aimait encore, il fut jugé et pendu.

Le petit château de la Houssinière était devenu depuis vingt ans la résidence d'été des préfets; cinq s'y sont succédés; M. de Vanstyrum y est venu comme pour prouver qu'un administrateur étranger pouvait se faire aimer et regretter en France.

Après lui, en 1815, le Baron de Barante reçut, sous les ombrages du parc, les confidences

de Louis de La Rochejaquelein, et là l'auteur de l'*Essai sur la Littérature au* 18e *siècle*, se reposait des soins de l'administration, par la culture des lettres. Plus tard, le Comte de Brosses le remplaça, et appela à la Houssinière les plaisirs, les arts et la bonne compagnie.... A tout ce qu'il y a d'agréable, comme à tout ce qu'il y a de bon, le nom de cet administrateur se lie toujours dans notre département.

Cette rivière d'Erdre, que j'ai prise comme un chemin pour me conduire à la solitude de la Trappe, est bordée, à droite et à gauche, de tous les enchantemens du monde; aussi je vais lentement, et je ne *voyage pas pour arriver*. Je n'ai pu me rendre tout d'un trait de la Houssinière à la *Desnerie*, car l'*Eraudière* était sur ma route, et comment ne pas s'y arrêter quand on connaît ceux qui l'habitent?

Enfin me voilà à la Desnerie. On est ici à la campagne pour ses plaisirs, à la ville pour ses affaires : une communication agréable, facile et peu chère, existe entre Nantes et le château, où je prévois que je passerai plus d'un jour. De petites gondoles nous amènent souvent des visiteurs, des lettres et des journaux; il n'y a pas de grande route plus fréquentée que la rivière qui passe sous les fenêtres de la D.....; elle est sans cesse couverte de bateaux qui animent le paysage un peu grave de l'Erdre. M. Richer, dont je vous ai souvent parlé, a décrit le cours

de cette rivière, et a peint minutieusement ses bords pittoresques; mais il n'a point parlé des habitans de ses rives, et de l'esprit qui anime cette population fidèle; trop de malheureux proscrits ont été sauvés par les bons paysans de l'Erdre, au jour de la terreur, pour que je ne cherche pas à réparer cet oubli. Entre toutes les paroisses royalistes, on doit citer toujours la paroisse de la Chapelle-sur-Erdre, comme la plus hospitalière, alors que l'hospitalité envers les prêtres, les nobles et les fugitifs, était un crime puni de mort.

A quelques pas de la *Desnerie*, est l'Hôpitau, appartenant à la famille Hervé de La Bauche. C'est là qu'après l'attaque de Nantes, Bonchamps et le Prince de Talmont vinrent chercher quelques instans de repos; et là des mains que la charité avait rendues habiles pour secourir les douleurs du pauvre, pansèrent les glorieuses blessures des héros vendéens, et adoucirent leurs maux.

Dans leurs revers, les deux chefs royalistes n'étaient point abattus : alors, on aurait pu deviner dans le regard doux et résigné de Bonchamps, qu'il serait grand et humain jusqu'à sa dernière heure. Et dans les yeux du Prince, il y avait une fermeté qui faisait présager tout l'héroïsme de sa fin. Ce La Trémouille, digne de son beau nom, portait bien l'infortune. La noblesse de sa race se voyait dans la dignité de

son maintien, et lui rendait tous les déguisemens inutiles. Conduit à Fougères, une fille d'auberge le reconnut et s'écria : *C'est le Prince de Talmont !*

« Oui, répondit-il, en jetant le bonnet de paysan qui recouvrait son front, et en se redressant avec fierté ; oui, je suis le Prince de La Tremouille : soixante combats contre les républicains ne m'ont pas fait trembler, je ne tremblerai pas devant vous... Je ne vous demande qu'une grâce : ce n'est pas la vie, c'est la mort, et sans me la faire attendre ; je vous le répète, je suis La Trémouille, Prince, Seigneur de Laval et de Vitré.....

« Il n'y a plus de Princes, s'écria un républicain, tu n'es qu'un *aristocrate !* et moi je suis *patriote*.

« Tu fais ton *métier*, et moi mon *devoir* répliqua La Trémouille..... »

L'homme de la révolution fit *son métier*, il dressa l'échafaud en face du château de Laval. Le Prince fit *son devoir*, il y monta avec fierté, et devant l'antique demeure de ses pères, il mourut, digne d'eux, pour Dieu et pour le Roi. Un homme, qui lui devait la vie, fit l'office du bourreau !..... Pour consoler de cette ingratitude, je me hâte de dire qu'un fidèle domestique, nommé Matelein, demanda et *obtint* de mourir avec son maître.

Vous voyez, mon ami, comme dans notre pays

tout est plein de souvenirs : cela y répand un grand charme. Si un missionnaire se reposait quelquefois, s'il cherchait un plaisir dans ce monde, je vous dirais de venir y passer quelque temps. L'esprit des salons de Paris intéresse moins que les récits qu'on est à même d'entendre ici tous les jours. Aussi toutes les lettres que je vous écris deviennent des histoires : heureusement que vous les aimez !

Hier, je disais avec chagrin que Nantes avait surpassé en malheurs et en crimes toutes les autres villes de France...... Je n'avais que trop de preuves à l'appui de mon opinion..... Les noms de Fouché, de Goulin, de Carrier, revenaient dans ma mémoire. « Ah! Nantes n'a pas seule à rougir et à gémir, me dit un habitant de Rennes, qui était venu passer quelques jours avec nous; nous avons eu aussi nos monstres, et parmi les infernales conceptions de vos révolutionnaires, avez-vous quelque chose qui surpasse ceci ?

« A Rennes, comme partout, les victimes dévouées étaient en grand nombre : la guillotine n'allait pas assez vîte. On recruta des bourreaux...... Des enfans de douze à quinze ans furent choisis ; on leur remit des fusils; on leur amena des prisonniers royalistes, et on leur dit : *Essayez-vous*. Ces petits malheureux étaient obligés d'obéir ; ils tiraient en pleurant et en détournant la tête..... Les condamnés souffraient davantage, et les hommes de sang s'applaudis-

saient à la fois d'ajouter aux souffrances des victimes et d'enseigner ainsi la cruauté à l'enfance, qu'ils enrégimentaient pour donner la mort; à ce bataillon d'*élèves bourreaux*, la commune remit un drapeau avec cette devise : *Espoir de la Patrie.*

« Parmi ceux qui avaient imaginé de former ce bataillon, il faut compter ce trop fameux N...., mort d'une manière si remarquable, il y a quelques années. Avant la révolution, N.... avait été destiné à l'état ecclésiastique; il avait étudié au séminaire en même temps que l'abbé de...., et avant que les différences d'opinions ne fussent venues tout diviser, une amitié d'écoliers existait entre eux. En entrant dans le monde, ils ne suivirent point la même route; N..... parvint au pouvoir, et son ancien ami, resté fidèle à sa vocation, exerçant dans les campagnes son saint ministère, fut bientôt proscrit. Pour se cacher, il fut obligé de venir à Rennes; de pieuses personnes, mesdemoiselles de Renac, offrirent un asile au prêtre persécuté. Elles avaient dans leur hôtel une cache précieuse ignorée de tout le monde. L'abbé de... y fut introduit : le zèle, les soins de mesdemoiselles de Renac, et surtout l'espoir de se sauver, lui faisaient chérir son obscure et étroite prison. Au milieu de la nuit il en sortait quelquefois, et bénissait Dieu en se trouvant encore au milieu d'une famille fidèle.

« Les parens de mesdemoiselles de Renac avaient jadis rendu quelques services à N..... Malgré tous ses écarts et sa conduite révolutionnaire, il semblait en avoir conservé le souvenir, et en être reconnaissant. Devenu influent parmi ceux qui gouvernaient alors, il avait laissé à ces jeunes personnes, dont la façon de penser lui était connue, une entière liberté. Il allait même quelquefois chez elles, et dans ses entretiens affectait une espèce de bonhomie et de franchise. Souvent en causant avec elles il avait prononcé le nom de l'abbé de..., en témoignant le désir de le retrouver pour lui être utile, il assurait que son plus grand bonheur serait de prouver à son ancien ami, que ses opinions avaient pu changer, mais que son cœur était toujours resté le même. Plus d'une fois mesdemoiselles de Renac furent au moment de découvrir la retraite du prêtre... une sage prudence les retint. Un soir N... arrive chez elles, plus tard que de coutume; on faisait quelques difficultés pour le recevoir, il insista.

« Je ne m'excuse point, dit-il en entrant, si je force votre porte... il y va de votre sûreté. Je sort d'une assemblée de la commune; vous y êtes dénoncées par le comité de salut public, comme recélant un prêtre dans votre hôtel. On désigne même l'abbé de B... J'ai soutenu le contraire... »

« L'ainée de Mesdemoiselles de Renac l'inter-

rompit; elle craignait que la frayeur ne fît parler ses sœurs. « Vous nous rendez justice, lui répondit-elle avec assez de sang-froid, nous sommes innocentes,

— « Je le crois, répartit le républicain; mais je n'ai pu parvenir à faire passer cette conviction dans le comité. Il a été résolu que, cette nuit même, il serait fait chez vous une visite domiciliaire,

— « Oh ciel ! s'écria avec terreur une des jeunes personnes, qu'allons-nous devenir ?

— « Que crains-tu ? lui dit sa sœur ; la visite prouvera que nous sommes innocentes. » En parlant ainsi, elle vit les regards de N.,..; ils étaient fixés sur elle, et semblaient vouloir pénétrer dans son âme. Un grand trouble s'y éleva ; elle sentit la rougeur s'étendre sur son front, et un tremblement la saisit. L'homme de la révolution avait deviné ce qui se passait au-dedans d'elle ; il se leva, en s'écriant : « Celui que l'on cherche est ici. Vous ne savez pas feindre. Le cri de votre sœur, votre propre embarras vous ont trahie. Je serai assez heureux pour pouvoir sauver mon premier ami ; vous vous joindrez à moi pour l'arracher à la mort.

— « Ah ! pour l'empêcher de mourir, que pouvons-nous faire? demandèrent en même temps mesdemoiselles de Renac.

— « Me montrer l'endroit où il est caché, répliqua-t-il avec des yeux brillant de joie. Hâtez-

vous de le faire sortir; allons le délivrer, et, sans perdre un instant, je lui fournirai les moyens de s'évader de Rennes. Il se rendra à ma maison de campagne; là, il ne sera pas recherché. Vous le savez, je ne suis pas suspect. Cette nuit, on viendra visiter votre hôtel; mais alors celui qu'on cherchera sera en sûreté; et hors de tout danger, il nous bénira tous.

— « Oui, oui, il vous bénira; nous vous bénirons aussi, s'écria mademoiselle de Renac. Venez, vous avez vaincu mes craintes et mes incertitudes C'est ici qu'est caché votre ami. De sa retraite, il a pu nous entendre. » En prononçant ces paroles, la pieuse fille ouvrait la porte secrète. Le prêtre s'en élança; il avait tout entendu à travers la cloison. Il se jeta dans les bras de son ancien compagnon de collége. Il ne pouvait parler, il pleurait de joie. Le révolutionnaire le retenait, le serrait sur son sein. Ce n'était pas un ami qui embrassait son ami... c'était le tigre qui tenait sa proie. « A moi! à moi! cria-t-il d'une voix terrible; il est en notre pouvoir; il n'échappera pas plus que les femmes qui voulaient le dérober à la vengeance nationale. »

« Sauvez-vous, dit le vieux prêtre à mesdemoiselles de Renac; peut-être pouvez-vous fuir encore.

— « Non, non. » C'était en vain. Des soldats se précipitent dans la chambre; ils entraînent le

vieillard et les malheureuses que trop de confiance a perdues. Elles passèrent la nuit dans les cachots; et, le lendemain, elles revirent le ministre de Dieu : il les précédait de quelques pas, en marchant à la mort. Arrivé au pied de l'échafaud, il se retourna vers celles qui allaient mourir pour avoir voulu le sauver : « Je vous bénis, leur dit-il; ma dernière prière est pour vous. Oh Dieu! donne-leur la force des martyrs. »

« Sa prière fut entendue. Elles moururent sans faiblesse, et suivirent de près dans le ciel le Saint qu'elles avaient voulu sauver sur la terre.

« La conduite de N..... excita l'horreur parmi les révolutionnaires ; tant de perfidie jointe à tant de cruauté, en avait fait un monstre, même parmi les monstres !.... Il était reconnu maintenant qu'il n'avait entretenu des relations avec la famille de son ancien bienfaiteur, que pour découvrir son secret, et la conduire à l'échafaud.

« Le temps vint ôter le pouvoir aux terroristes et effaça peu à peu les traces de sang, mais ne put diminuer l'horreur qu'inspirait le vieux jacobin. Dans les rues, on le montrait au doigt, les femmes se détournaient de son passage, et bientôt une honte sans repentir le retint chez lui pendant le jour; quand venait la nuit, il se hasardait à prendre l'air; on le voyait quelquefois se promener dans les lieux les moins fréquentés; quelque chose d'inquiet se faisait remarquer dans sa démarche : au moindre bruit, il

tressaillait et s'arrêtait tout-à-coup. Un soir, roulant dans la noirceur de son âme le souvenir de ses crimes, il marchait au hasard; il était arrivé sur la promenade de la Motte : c'est sur cette place circulaire que se trouve l'hôtel de Renac; le silence régnait autour de lui; il jouissait d'être seul. « Personne ne me voit, se disait-il, personne ne me maudit. »

Subitement une voix perçante prononça son nom.

« Qui m'appelle? dit-il en tremblant.

— Mesdemoiselles de Renac! répondit la voix. » Il regarde, et ne voit personne près de lui, personne sur la place. Il était en face de la demeure de ses victimes. Frappé de terreur, il croit que c'est leur voix qu'il a entendue... Il fuit. Une sueur froide coule de son front, un tremblement convulsif l'agite. Il hâte ses pas, et n'ose détourner la tête... Il arrive chez lui, il pousse toutes les portes, il s'entoure de lumières, il appelle son domestique : « Reste-là, lui recommande-t-il, ne me quitte pas; je ne veux pas être seul.. Oh! si la voix pouvait se taire! si je pouvais dormir! » Il se couche, la fièvre le saisit, le délire augmente, son agitation est horrible.

« Le malheureux qui est reduit à le servir s'effraie; il court chez un médecin, chez un prêtre.

« Le prêtre arrive le premier...

« Le moribond le voit. « Qui êtes-vous ? » dit-il.

« Le ministre du Dieu qui pardonne lui répond : « Je suis un prêtre. »

— « Un prêtre !... fuyez !... Vous ne savez donc pas que je tue les prêtres ? J'en ai fait mourir un grand nombre.

— « Il en reste un pour vous bénir, répliqua le disciple de Jésus-Christ. Je viens vous réconcilier avec Dieu.

— « Avec Dieu ! dit d'une voix épouvantable le révolutionnaire endurci : avec Dieu ! je n'y crois pas.... »

« Il continuait de blasphémer, la mort l'arrêta. »

LETTRE XLV.

EUGÈNE A LÉON.

Nort.

Comme je l'avais prévu, mon cher ami, j'ai passé plusieurs jours à la Desnerie ; la vie de château y est si douce ! J'en suis parti ce matin, et me voilà vous écrivant d'une petite auberge de Nort ; car le temps est devenu tout-à-coup si mauvais, qu'il ne m'a pas été possible de me mettre tout de suite en route pour Melleray.

Je me serais impatienté de ce retard; mais je me suis rappelé le but de mon voyage; j'ai pensé que les contrariétés étaient comme un apprentissage pour aller à la Trappe, et je me suis résigné.

Quand il me faut rester plusieurs heures dans un village, je tâche, autant que je puis, de mettre mon temps à profit, je m'enquiers toujours s'il y a quelques curiosités dans le pays. En général, je n'ai à voir que la vieille église et les tombes moussues du cimetière. Nort n'offre pas autre chose aux curieux. J'y ai remarqué des châsses ou cercueils en pierres ardoisines.

Le pont de Nort a été témoin des exploits d'un bataillon nantais commandé par un fumiste nommé Meurice, qui eut la funeste gloire d'arrêter pendant douze heures les Vendéens, conduits par Cathelineau, d'Elbée et d'Autichamp. Ce dernier, qui voulait que ses premiers combats fussent des victoires, tourna le village par une manœuvre hardie, et s'en rendit maître.

Mais la lutte avait duré long-temps; et ce corps de l'armée vendéenne ne se trouvant point au commencement de l'attaque de Nantes, contribua, par ce retard, à faire manquer cette grande entreprise.

Ce pont rappelle d'autres souvenirs: des Vendéens, après leurs dernières défaites, chassés des bois où ils s'étaient réfugiés, n'ayant aucun moyen de continuer la guerre, partirent de Nort pour

se rendre à Nantes, et profiter d'une amnistie hautement annoncée. Ils arrivent au nombre de près de deux cents; ils sont introduits dans le vestibule et l'escalier de l'ancienne *Chambre des Comptes*, aujourd'hui la *Préfecture;* ils attendent l'acte d'amnistie, qui leur est, de nouveau, promise par un gouvernant d'alors. Les portes s'ouvrent... ils croient à la liberté, et c'est la mort qu'ils reçoivent!... Ils sont tous massacrés sur la place et sur les marches du péristyle.

Je reviens sur mes pas, et je veux continuer à vous peindre les rives pittoresques de cette jolie rivière, ou plutôt de ce lac qui m'a transporté d'une manière si douce et si commode de Nantes à Desnerie, et de la Desnerie à Nort. Seul dans mon bateau, je glissais rapidement sur les ondes encore un peu blanches des vapeurs du matin; un bon vent gonflait ma voile. Quand je voulais prendre quelques points de vue, mes bateliers la baissaient et soulevaient leurs rames; alors tout se taisait autour de moi, même le bruit du scillage du bateau, et mes pensées se succédaient comme les flots suivent les flots.

En face de la Desnerie, de l'autre côté de la rivière, le château *du Fort* se cache au milieu de châtaigniers centenaires : toute une colonie de gens aimables l'habite, et prouve que l'union de famille est un de ces biens que les révolutions ne peuvent enlever, et qui dure plus longtemps que les richesses.

Bientôt je fus devant la Poterie, jolie maison moderne, et qui serait bien mieux encore si elle était dégagée de ses murs. On y sonnait alors le déjeûner, et je vis, de la prairie et du jardin, bonne et joyeuse compagnie qui se rendait à l'appel. Les jeunes gens couraient, et des personnes plus graves marchaient lentement, en lisant les journaux qu'on venait d'apporter de la ville. Un émigré et une Vendéenne habitent cette agréable demeure. Un peu plus loin, j'aperçus la Gascherie; ce n'était plus le genre gracieux de la Houssinière et de la Desnerie; on n'y voyait rien à *l'anglaise*, mais bien un vieux et noble château français, avec ses toits pointus, ses fenêtres gothiques, ses parterres, ses allées droites bordées de buis, ses charmilles et ses ifs taillés; une tour joignant les deux ailes du bâtiment s'élève au-dessus du toit et est digne d'être remarquée pour l'élégance et le fini de ses ornemens et de ses arabesques. « A son sommet, on voit une » horloge, dit l'auteur du *Voyage Pittoresque* » *de Bretagne* (M. Richer); mais l'aiguille, » actuellement immobile, ne tient plus compte » du temps qui passe; il semble que le présent » fasse un contraste trop marqué avec ce vieux » témoin des temps passés. »

La Gascherie, en 1490, appartenait à Arthur de l'Epervier, Seigneur de la Chapelle-sur-Erdre; en 1537, à René, Vicomte de Rohan, qui y reçut, à cette époque, sa belle-sœur Marguerite

de Valois, Reine de Navarre et auteur des contes qui portent son nom. Je ne puis penser (comme M. Richer, à qui l'on doit une description de la rivière d'Erdre, semble le croire) que le site de la Gascherie ait inspiré à la spirituelle sœur de François Ier aucune des pages *galantes* et *faciles* de ses contes : il y a trop de sérieux, trop de mélancolie dans les paysages de l'Erdre, pour faire naître des idées aussi *gaies* (pour ne rien dire de plus) que celles de l'ouvrage que je viens de citer.

La ville de Nantes fit équiper deux bâtimens décorés avec luxe, pour aller prendre à la Gascherie la Reine de Navarre. Ce voyage d'une Reine sur les ondes de l'Erdre a fait moins de bruit que celui de Cléopâtre sur le fleuve d'Egypte. Les vieilles chroniques de nos archives racontent cependant fort au long toute la magnificence qu'on déploya alors.

La Princesse fit son entrée à Nantes par la porte Saint-Pierre. On lui présenta le dais; mais elle le refusa (dit Ogier dans son *Dictionnaire de Bretagne*), *apparemment parce qu'elle jugea qu'il ne lui était pas dû dans un pays où elle n'était pas Souveraine.*

La véritable raison de son refus, c'est que, dès ce temps, elle n'était plus catholique, et ne voulait pas être conduite dans une de nos églises. Elle sortait d'un des foyers de l'hérésie de Calvin. Les nouveaux sectaires tenaient leurs

assemblées à la Gascherie, d'où ils furent chassés en 1572. Leur prêche fut alors transféré dans la paroisse de Sucé.

En 1640, la Gascherie était habitée par Jean Charette, et fut érigée en marquisat en faveur d'un oncle de l'immortel Charette.

Rien n'est plus riant, plus pittoresque que les rives de l'Erdre, de la Gascherie à Sucé : ces jolies maisons de campagne, entourées de beaux arbres; ces belles prairies que baigne la rivière, et dont la pente est douce et prolongée; cette espèce de lac qu'elle forme en s'élargissant, pour se rétrécir ensuite auprès du village de Sucé, font vraiment de ce lieu un paysage enchanteur. C'est après avoir traversé cette belle partie de la rivière, qu'on arrive à Sucé.

Le bourg de Sucé est un des plus anciens de la province; de vieilles chartes en font mention dès 952. Quelques restes de son château se voient de l'autre côté de l'Erdre; ce qui subsiste encore de cette petite forteresse me semble en avoir été la chapelle. Ainsi, ce qui a été consacré à Dieu a duré plus que ce qui défendait les hommes.

Après Sucé, les bords de la rivière continuent encore, pendant un assez long espace, à être peuplés de jolies maisons qui, du milieu de leurs masses de verdure, se reflètent dans les eaux. Bientôt le paysage change; l'Erdre, si modeste, prend tout-à-coup de l'ambition : ses coteaux

semblent s'affaiser, et la vaste nappe d'eau, que dans ce pays-ci on appelle *la Plaine de Mazerolle*, s'offre au voyageur. On dirait une vue de la Loire.

Cette *plaine*, ou cette étendue d'eau, est coupée par deux îles : l'île Saint-Denis, où l'on enterrait jadis les protestans; et un autre petit point de terre, où s'élèvent deux arbres jumeaux, avec une statue de la Sainte-Vierge.

Mes bateliers me racontèrent *comme quoi* il y avait (il y a bien long-temps) un couvent dans chacune de ces îles; mais que, par un décret de Dieu, celui des moines avait été englouti dans les eaux; et qu'il n'était resté des religieuses que le point où l'on vénérait une image de la bonne Vierge.

Une autre tradition, rapportée par un de nos meilleurs écrivains, M. Ed. Richer, raconte qu'une jeune fille, poursuivie dans la forêt de Mazerolle, et craignant pour sa pudeur, conjura la Vierge de protéger son innocence. Sa prière fut exaucée : l'eau se répandit tout-à-coup dans la forêt, et ne laissa au-dessus de son niveau que l'île du chêne de Mazerolle, où la jeune fille fut sauvée, et celle de Saint-Denis, où ceux qui la poursuivaient furent renfermés.

Comme moi, mon cher Léon, vous aimez les traditions populaires; aussi je ne manque pas de vous les raconter. Que l'historien, s'il veut, les rejette avec dédain; mais que celui qui cherche

à jeter de l'intérêt sur les descriptions de nos campagnes les recueille ; elles ont presque toujours un grand charme de naïveté et une saine morale.

Après avoir ambitieusement étendu ses ondes, l'Erdre se resserre presque subitement ; son lit ne devient plus qu'un étroit canal qui coule entre de vastes marais d'un aspect stérile et désolant. Comme pour augmenter la tristesse de ces bords, de grandes ruines se montrent sur une de ses rives : ce sont celles du beau château du Pont-Hue, appartenant au Marquis de Goyon.

A peine le propriétaire de cette noble demeure put-il y recevoir quelques amis. Ceux qui venaient de déclarer la guerre aux châteaux se hâtèrent de porter le feu et la destruction au Pont-Hue ; et les flammes dévorèrent une magnificence qui n'avait point encore servi !

Je voulus voir de près ces débris ; je descendis de mon bateau ; je suivis pendant quelque temps d'anciennes allées de charmilles dont on retrouve des traces à travers les champs ; je fis le tour des clôtures, et je parvins dans les avant-cours. Les vastes remises, les longues écuries voûtées, les dépendances et les servitudes, tout était désert et abandonné ; les piliers, surmontés de lions, vieux supports d'armoiries, ne servent plus à soutenir des grilles de fer, mais de pauvres barrières d'épines et de bois mort.

Je traversai toute cette solitude. A travers tou-

tes les fenêtres du château qui était devant moi, je voyais un ciel gris, le cours de l'Erdre et les tristes marais de ses bords.

Rien de soigné, rien de cultivé ne s'offrait à mes yeux, hors un jardin potager, à gauche des ruines du château. Dans ce jardin, je remarquai un grand soin de culture, et j'y vis même des plates-bandes de fleurs. Je m'en étonnais. Un de mes bateliers me dit que c'était le jardin de M. de Goyon; et, me montrant une toute petite maison appuyée au mur du jardin, il ajouta : C'est là qu'il demeure; il ne veut voir personne, et se contente de ses ruines.

Pour vivre ainsi au milieu des restes de son ancienne opulence, il faut avoir deux choses dans l'âme : un noble orgueil et beaucoup de philosophie.

Pendant que je me livrais à ces réflexions, M. de Goyon parut dans son jardin; je me hâtai de rejoindre mon bateau : les regards des curieux font tant de mal à ceux qui ne sont point heureux!

Adieu, mon cher ami; je n'ai plus rien à vous raconter. La pendule de bois, placée près de la porte de ma chambre, vient de sonner dix heures. Tout le monde dort autour de moi, et c'est l'envie de vous raconter mon voyage de Nantes ou de la Désnerie à Nort, qui m'a fait veiller si tard. Je ne vous écrirai plus que de Melleray.

Adieu encore.

EUGÈNE.

LETTRE XLVI.

EUGÈNE A LÉON.

Melleray.

Le mauvais temps qui m'avait empêché de partir de Nort, le même jour où j'y suis arrivé, n'a fait que devenir plus affreux ; un orage continuel et des torrens de pluie, m'ont forcé à rester toute la matinée d'avant-hier, dans ma malheureuse auberge... Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, apparut le premier rayon de soleil ; j'en profitai, et me mis en route.

A quelque distance de Nort, le paysan avec lequel je cheminais, me montra le château de Lucinière, appartenant depuis plusieurs siècles à la famille de Cornullier. Au bout d'une des avenues, il me fit remarquer un rond-point planté d'arbres très-rapprochés, c'est en mémoire d'une halte qu'y firent les religieux Trappistes, quand ils vinrent d'Angleterre prendre possession de Melleray. M. le Comte de Cornullier-Lucinière ne voulut point laisser passer les saints voyageurs devant chez lui sans leur offrir un frugal repas. Il fut servi sur le gazon, ils s'assirent à l'entour, et les arbres ont été plantés à l'endroit même où ils s'étaient reposés.

En arrivant à Joué, je rencontrai cinq ou six

jeunes gens qui allaient, ainsi que moi, visiter la Trappe : ils étaient arrêtés à la porte de l'auberge, et agitaient entre eux si l'on *dînerait* à Joué, ou si l'on *souperait* à la Trappe. Le premier avis passa à la majorité, et l'un de ces messieurs, ayant su que je me proposais d'aller à Melleray, vint m'inviter de dîner avec eux, et qu'ensuite nous ferions route ensemble. J'acceptai l'invitation qui m'était faite avec beaucoup de grâce, et j'allai rejoindre mes nouveaux compagnons de voyage, qui se faisaient tous remarquer par ces manières que l'on ne trouve que dans la bonne compagnie. Ce qu'on aurait peut-être pu reprocher à deux ou trois d'entre eux, c'était une grande gaîté, pour un voyage à la Trappe!.... Mais, au fait, nous n'y étions pas encore.

Le dîner fut long et mauvais. Quand nous sortîmes de table, le soleil venait de se coucher dans un amas de nuages pluvieux, tout annonçait du très-mauvais temps, mais nous étions résolus d'arriver à Melleray. Nous nous mîmes en marche, malgré toutes les représentations de notre guide (celui que j'avais amené de Nort), qui voulait nous persuader que l'aubergiste de Joué avait de très-bons lits, et se vengerait de son dîner *manqué* par un souper splendide. Il ajoutait à tout cela quelques mots contre *les moines*, et nous vîmes facilement que nous avions affaire à un *esprit fort* du pays; malgré cela

nous lui dîmes d'aller en avant, et nous le suivîmes.

En sortant de Joué, nous fûmes tous frappés d'une vue charmante; à gauche du chemin, des prairies d'une grande fraîcheur, bordent l'Erdre qui a retrouvé de la grâce en quittant ses marais. De l'autre côté de ces *près*, des coteaux cultivés, et sur la partie la plus élevée de ce coteau, dans l'endroit où il semble taillé à pic, on aperçoit le joli château de la Chauvelière, long bâtiment sans architecture, mais ennobli par de belles tours et par la hardiesse de sa position. Il commande le passage de la rivière. Le pont est immédiatement au-dessous. La Chauvelière appartient à M. le Comte de Goyon; un de nous voulut en faire un croquis, et cela nous retarda encore.

Enfin nous étions parvenus dans les campagnes qui avoisinent la forêt. L'obscurité était complète, et nous venions de nous apercevoir que la tête de notre guide n'était plus saine, et que le vin de Joué lui avait paru moins mauvais qu'à nous... Il était tout-à-fait incapable de nous répondre, et tout au plus s'il pouvait se soutenir. Nous entrâmes, je crois, beaucoup trop tard dans la forêt. Quand une fois nous y fûmes, nous ne fîmes que tourner dans un même cercle.... Il était dix heures du soir; à travers les arbres nous vîmes comme une petite lueur, un chien se mit à aboyer; nous étions près d'une ferme, nous

résolûmes d'y attendre le point du jour. Chacun de nous se serait fait un reproche de troubler le peu de sommeil qui est accordé aux Trappistes, en arrivant pendant les instans qu'ils peuvent consacrer au repos. Nous frappâmes à la porte de la métairie. On ne tarda pas à nous ouvrir. Sous ce toit de chaume on ne dormait pas; un père et une mère veillaient auprès de leur fils mourant. Nous demandâmes l'hospitalité pour quelques heures, et nous dîmes pourquoi nous ne voulions pas arriver à l'abbaye avant le jour.

« Ah! vous avez bien raison, nous dit l'homme de la ferme; ces braves gens prient tant! travaillent tant! et se reposent si peu!

« Dans leurs momens de repos, ajouta la femme, le père Abbé, ou quelque religieux envoyé par lui, trouvent encore le temps de venir voir et consoler le pauvre monde..... Tenez, Messieurs, vous voyez ces bouteilles de vin vieux, ce sucre et ces fruits, c'est le révérend qui nous les a apportés, pour notre Jacques! A Melleray, ils se refusent tout, mais ils ne refusent rien aux autres; tous les affligés du pays vous diront ce que je vous dis. »

J'aurais voulu que l'*esprit fort* de Nort eût été en état d'entendre cette femme; mais il dormait déjà, couché près de la porte.

Le métayer fit un grand feu de broussailles; nous nous rassemblâmes autour du large foyer: pour consoler les braves gens qui nous accueil-

laient, nous les assurâmes que leur fils n'était point aussi mal qu'ils le craignaient. Un père et une mère qui soignent leur enfant malade, sont toujours avides d'espérances, nos paroles furent des consolations pour ces bons paysans.

Autour du grand feu, quelques-uns d'entre nous ne tardèrent pas à s'endormir, les autres causaient à voix basse, et le moment de partir arriva bientôt. Nous étions, nous dit notre hôte, tout au plus à une demi-lieue de l'abbaye. Il voulait aller à la première messe, il viendrait avec nous, et remplacerait notre ancien guide. Son offre n'était point à refuser; nous acceptâmes, et à minuit et demi, nous quittâmes la ferme. Nous cheminions depuis un quart-d'heure, quand mes compagnons et moi nous aperçûmes, à travers l'épaisseur du bois, une lueur assez éclatante: c'était les fenêtres de l'église qui étaient éclairées, car déjà les religieux étaient à matines. Pour louer le Seigneur, ils devancent l'étoile du matin, et quand vient la nuit, ils le chantent encore.

Au milieu du silence, les chants entrecoupés de pauses venaient jusqu'à nous; ils célébraient le Dieu dont les cieux étoilés proclament la puissance; et ces étoiles qui brillaient sur nos têtes, et ce calme imposant de la nuit, et ce bruissement des feuilles de la forêt, tout cela avait jeté une teinte sérieuse sur nos esprits. Les plus gais de mes compagnons de voyage ne faisaient

plus de plaisanteries ; nous marchions le cœur plein d'émotions, et alors on rit peu.

Parvenus enfin à la porte gothique de l'abbaye, nous sonnâmes; et, quelques instans après, nous vîmes arriver le frère portier, vieillard vénérable. Il n'y a point d'heure où la porte de Melleray ne s'ouvre. Le malheureux qui n'a pas une pierre pour reposer sa tête, comme le riche que la grâce d'en haut a dégoûté des grandeurs, peut frapper, n'importe à quelle heure : la maison de Dieu s'ouvre toujours à celui qui se repent ou qui pleure, à celui qui cherche une paix que le monde n'a point à donner.

En nous ouvrant, le frère portier s'était prosterné jusqu'à terre; et, après cette humble salutation, nous avait conduits au père hôtelier. Après un instant de prière à l'église, (dans laquelle les étrangers sont toujours introduits à leur arrivée au monastère), il nous mena à nos chambres.

Ces appartemens sont remarquables par leur propreté; cette propreté ressemble presque à de l'élégance. Des gravures pieuses, enfermées dans de jolis cadres d'acajou, des crucifix d'ébène, des bénitiers de terre blanche, des couvertures de lit, des rideaux bien blancs, des matelas un peu minces et durs, il est vrai : mais qui vient à la Trappe pour coucher sur des roses ?

Sur la table on trouve l'*Imitation* ou l'*Evangile médité*, ou des vies édifiantes. Je suis per-

suadé que plus d'un voyageur, amené seulement par la curiosité, aura été saisi par la grâce, en ouvrant ces livres. Je ne veux pas dire, qu'à l'instant, il se soit fait Trappiste; mais, après sa lecture, et à la vue de ces religieux qui ont l'air de trouver si léger et si doux le joug du Seigneur, à la paix indicible qu'on respire dans cette sainte retraite, il sera devenu *meilleur*, et il sera rentré dans le monde avec quelques imperfections de moins.

Le lendemain, nous fûmes reçus suivant les règles de l'ordre. Deux pères, en longues robes de laine blanche, vinrent nous chercher dans la salle des hôtes, et nous menèrent un instant au pied de l'autel; puis, revenant nous conduire, les deux hommes de Dieu se prosternèrent devant nous, la face contre terre. Eux prosternés!.... devant nous! Après une courte prière, ils se relevèrent; et, sans rompre le silence, nous firent signe de nous asseoir.

Alors, l'un d'eux prit un livre parmi beaucoup d'autres livres qui se trouvaient sur la table, l'ouvrit au hasard, et nous lut le chapitre qui lui tomba sous la main. Jamais lecture ne fut si bien appropriée. C'était sur le vide, sur la vanité du bonheur de ce monde : « bonheur » qui est si peu de chose, que l'homme auquel » il est tout accordé s'en dégoûte et ne l'apprécie » plus après quelques instans. » Nous avions justement avec nous *la preuve vivante de ce cha-*

pitre. Un de nos compagnons de voyage était un de ces heureux de la terre. Il avait tout : un beau nom, de belles alliances, une immense fortune, un bon cœur, de l'esprit, un grade élevé, de la faveur, une femme aimable, douce et bonne, des enfans charmans, de nombreux amis. Dieu lui a donné tout cela. Eh bien ! au milieu de toutes ces félicités, il ne trouve souvent que de l'ennui, et il jouit de son bonheur comme un autre porterait une infortune. . .

Après la lecture, les deux religieux se retirèrent, en s'inclinant. Le père hôtelier leur succéda, et vint nous inviter à déjeûner. Il nous introduisit dans un salon voisin ; nous y trouvâmes une table proprement servie, des fruits, du beurre, du fromage, des œufs frais et du thé. Tout cela nous semblait excellent. Une seule chose nous gênait : c'était de voir le père hôtelier et deux autres frères épier tous nos besoins, et courir au-devant de nos désirs. Ces hommes, si durs pour eux-mêmes, ont comme des raffinemens de prévenances envers les étrangers, et semblent éprouver un grand plaisir à voir accepter ces superfluités de la vie, dont ils se souviennent encore, mais auxquelles ils ont renoncé ; et un sourire de bonheur s'épanouit sur leur visage, quand ils entendent trouver *bon* ce qu'ils viennent d'offrir.

Après déjeûner, nous fûmes présentés au père Abbé. Il allait visiter ses travaux extérieurs ; il

En toute occasion, le père Abbé dit ce qu'il doit dire. L'habitude du silence ne lui a pas ôté l'à-propos de la parole; personne ne le possède comme lui. Cet homme, que tout le monde aime à voir de temps en temps, quand des affaires les forcent à quitter Melleray, est adoré de tous ses religieux. Au milieu d'eux, avec sa robe de laine blanche, sa tête chauve, sa croix et crosse de bois, il a toute la bonté d'un père, toute l'autorité d'un Saint.... Je m'arrête, mon cher Léon; car, à mon prochain pélerinage à Melleray, je ne serai plus si bien reçu, si l'éloge vrai que je viens de faire venait à y être connu.

Adieu. Je ne pourrai faire partir ma lettre qu'après-demain. J'écrirai tout ce que je verrai, tout ce que j'éprouverai. Vous recevrez bientôt un volume de moi. Je voulais y joindre un cahier de M. Ed. Richer, sur la retraite de Melleray; mais je crains la comparaison, et je vous l'enverrai séparément. Adieu. Vous voyez qu'à la Trappe même j'ai encore de l'amour-propre, et que je cherche à n'être pas éclipsé. Adieu, adieu encore.

LETTRE XLVII.

EUGÈNE A LÉON.

Origine du nom de Melleray.

Du temps que les Anglais occupaient encore la petite Bretagne, et que des guerres continuelles augmentaient le nombre des malheureux, l'abbaye de Pontron ne pouvant plus contenir tous ceux qui venaient se réfugier à l'ombre de ses autels, envoya deux de ses religieux à la recherche d'un site où l'ordre des Bernardins pût élever un autre asile aux infortunés qui fuyaient le monde et ses sanglantes discordes. N'emportant que leur bréviaire et leur bâton blanc, les deux frères se mirent en route. Ils vinrent un soir frapper à la porte du curé de Maisdon, et demandèrent l'hospitalité. Le curé n'aimait pas les moines, et leur refusa la table et la couche. Les religieux s'éloignèrent du seuil inhospitalier sans murmurer, et, après avoir secoué la poussière de leurs sandales, allèrent chercher un autre abri.

La nuit était venue, et ils ne rencontraient aucune demeure. La fatigue ne leur permettait pas de poursuivre leur route. Ils étaient parvenus à cette forêt dont nous voyons les restes, et qui entourent aujourd'hui la retraite des Trap-

pistes. « Reposons-nous ici, dirent-ils; voici un grand chêne creux qui pourra nous garantir de la pluie et du froid. » Ils y dormirent tranquillement. Mais quand le jour vint éclairer la forêt, ils en aperçurent la profondeur, et reconnurent qu'ils étaient loin de toute habitation. Ils commençaient à souffrir de la faim. Un rayon de miel frappa leurs regards; il était attaché au chêne qui avait été leur abri. Ils en mangèrent, en bénissant la Providence qui les nourrissait, comme jadis elle avait nourri Jônathas dans le désert.

La tranquillité de ce lieu charma les deux enfans de la solitude; ils s'écrièrent : « Plaçons ici nos tabernacles; le Seigneur, en nous y donnant ce que les hommes nous ont réfusé, semble nous désigner cet endroit. D'autres après nous trouveront asile où nous nous sommes reposés. Le pauvre qui n'a point de pierre pour appuyer sa tête, frappera avec assurance à la porte du monastère que nous élèverons ici. Dans les siècles à venir, on y accourra de différens pays pour y chercher des consolations et y trouver la paix. »

Disant ces paroles, ils prirent deux jeunes arbres; ils en firent une croix qu'ils placèrent où est l'église d'aujourd'hui. Ils retournèrent à Pontron rendre compte de leur mission. Le couvent fût bâti, et on lui donna le nom de *Mellarium*, d'où l'on a fait le mot français Melleray, en souvenir du rayon de miel que la Providence avait offert aux deux bons religieux.

Solitude.

Pour bien parler de la solitude, il faut connaître celle de Melleray. Eloignée de toutes les choses de ce monde, elle n'est point de l'isolement : on peut y vivre sans craindre de n'être pas aimé, car la charité y respire partout. Un homme passe quelquefois sa vie dans le monde, sans avoir rencontré un ami; il voit se succéder tous ses jours, et reste indifférent aux autres hommes qui l'entourent. Dans la retraite sainte de la Trappe, il n'en est pas ainsi : tout ce qui vit avec vous mourrait, s'il le fallait, pour vous : aussi, quelle bienveillance dans les regards que vous rencontrez! comme vous pouvez compter sur ce religieux que vous voyez pour la première fois, et qui s'incline humblement devant vous! Il est tout chargé d'années et de vertus, et il se prosterne presque jusqu'à terre devant le jeune homme qui passe à côté de lui!.... Sa salutation n'est point commandée par une trompeuse politesse : c'est un frère qui salue son frère en Jésus-Christ, et qui est prêt à s'immoler pour sauver son âme.

Offices de nuit.

Long-temps avant le jour, à une heure après minuit, la cloche du monastère sonne au milieu des ténèbres : elle appelle les religieux au chœur. Nous les avons vus s'y rendre; un à un, ils des-

cendaient lentement et dans le plus profond silence, l'escalier qui conduit du dortoir à l'église; leurs pas mêmes n'étaient point entendus, et dans l'obscurité que la lueur vacillante de la lampe ne dissipait que faiblement, ils apparaissaient avec leurs longs manteaux blancs, comme des ombres glissant au milieu de la nuit. Chacun d'entre eux se prosternait en passant devant l'autel, et se rendait ensuite à sa stalle; dans le côté droit du chœur, les autres frères de la communauté étaient à genoux le front courbé vers la terre; pas une voix ne se faisait encore entendre, un seul bruit frappait l'oreille, dans un si auguste silence : c'était le balancier de l'horloge, dont le retentissement monotone marquait les secondes et la rapidité des heures, à ces hommes qui ne pensent qu'à l'éternité. Prosternés sous la main du temps, ils nous semblaient attendre leur arrêt : l'heure suprême peut sonner, je les crois tout prêts. Après quelques instans de prières silencieuses les chants ont commencé : nos psaumes si pleins de poésie et de beautés graves, devenaient encore plus touchans et plus solennels chantés ainsi dans le calme de la nuit, alors que rien ne distrait l'esprit et que les paroles sacrées parviennent mieux au cœur.

Pendant l'office plusieurs religieux ont quitté leur stalle et sont venus séparément se prosterner sur les marches du sanctuaire : c'est une pénitence qu'ils s'imposent pour les fautes qu'ils

croient avoir commises. Parmi eux j'ai reconnu le vénérable Abbé. Il avait laissé à sa place sa crosse de bois, sa houlette de pasteur. Il était venu s'agenouiller et se coucher la face contre terre, pour donner à ses religieux l'exemple de la pénitence et de l'humilité.

La messe du point du jour suit de près les offices de nuit. Elle se dit et s'entend avec un grand recueillement : l'officiant, pour se garder des objets extérieurs qui pourraient le distraire, enfonce son capuchon fort avant sur son front, et ne découvre sa tête que lorsque Dieu est descendu sur l'autel. Cet autel rappelle la pauvreté du berceau de Jésus : ni l'or, ni l'argent, ni la soie ne le parent; tout y est en bois, et d'une grande simplicité.

A gauche et à droite du sanctuaire, il y a deux chapelles. Elles ont quelque chose de mystérieux, comme ces grottes de la Thébaïde, qu'habitaient les premiers solitaires. Elles ne sont éclairées par aucune ouverture; leur voûte en ogive est peu élevée, et leur profondeur fait voir l'autel un peu dans l'éloignement. J'aime qu'une respectueuse distance sépare toujours le peuple de la Table sacrée de nos mystères. J'ai vu dans nos cathédrales le revers de l'autel, où la messe se disait, chargé de shakos de musiciens : il est vrai que ces musiciens faisaient entendre pendant les momens les plus solennels des airs d'opéra, de Gulistan, de Jean-de-Paris ou de la Vestale!!!

Oh! qu'il y a loin d'une messe pareille, à une messe de la Trappe! L'or, l'argent, la pompe, sont dans ces cathédrales, la foi et le recueillement se trouvent aux autels de la solitude.

Ne serait-il pas temps de bannir de nos églises une musique plus que *profane?* Handel et plusieurs autres grands maîtres ont composé des airs sacrés : adoptons-les pour nos solennités, et repoussons ces morceaux de théâtre qui rappellent, malgré soi, des scènes d'amour ou de volupté.

Les travaux du jour.

Après la prière, les religieux se rendent au chapitre, font de pieuses lectures, méditent, et s'accusent tout haut des fautes qu'ils ont commises. Ils appellent cela se *proclamer.* Le jour avançant, les travaux commencent : on voit alors, tous ces serviteurs de Dieu se rendre aux postes qui leur sont assignés. Les uns chargés de leurs pioches et de leurs pelles prennent le chemin des champs; d'autres vont scier du bois dans la forêt; d'autres attiser le feu des forges. Dans cette sainte colonie, il s'est trouvé des ouvriers en tout genre : des sculpteurs, des architectes, des forgerons, des laboureurs. Nous avons vu des mains qui ont tenu l'épée du commandement, conduire la charrue, et des hommes élevés dans toute l'aisance de la richesse, faire l'ouvrage de manœuvres, porter des pierres, les

tailler, et se livrer avec un zèle admirable aux plus rudes travaux.

Dans tous les ateliers, nous avons trouvé l'activité et le silence. Jamais aucune parole ne vient se joindre au bruit des marteaux, aucune distraction ne vient retarder l'ouvrage. Le crucifix se retrouve partout, sa vue soutient et encourage celui que la fatigue serait au moment de vaincre.

L'ordre et la propreté règnent dans toute la maison, et le plus grand soin se fait aussi remarquer dans les vastes et beaux jardins dont les religieux viennent d'entourer la communauté. Ce que j'y ai surtout admiré, c'est la laiterie. Elle est placée dans un caveau taillé dans le roc; des bassins de plomb de peu de profondeur et d'une forme oblongue, sont rangés à l'entour, des blocs de pierre les supportent à quelques pieds de terre. Quand ils sont tous remplis de lait, on croirait voir des tables de marbre d'une éclatante blancheur.

Une délicieuse fraîcheur régnait dans ce souterrain. Quand nous y sommes entrés, nous y trouvâmes le frère chargé de cette partie du service de la communauté. C'était un jeune homme de dix-huit ans à peu près, dont les traits et l'expression virginale de la figure rappelaient ces belles têtes, que les grands maîtres de l'école italienne donnaient à ces premiers chrétiens qui mouraient pour Dieu, avec toute leur innocence et toute l'exaltation du jeune âge.

Comme les pensées du Trappiste doivent être pures dans des occupations si simples! Devant sa laiterie, il cultive des fleurs, et ces fleurs ont encore un usage sacré : elles parent les autels. Quelle tache pourrait souiller une vie si innocente? La religion a encore placé son signe auguste dans cette enceinte; l'image du Dieu des souffrances, dans ce lieu pastoral, est comme une pensée grave au milieu de pensées gracieuses.

Il est édifiant, sans doute, d'assister au sacrifice d'un homme qui, dégoûté du monde, vient consacrer les forces de l'âge mûr au Dieu qui a dit : *Tu quitteras tout pour t'attacher à moi*; mais il me semble bien plus touchant encore, de voir celui qui sort de l'adolescence, qui n'a entrevu, qui n'a fait qu'apercevoir les plaisirs et les joies de la vie, qui sent au-dedans de lui toute la puissance des passions qui enivrent et qui séduisent...... il est bien plus beau, dis-je, de le voir dédaigner les délices que l'imagination et le monde lui présentent, et mépriser les fleurs de la terre pour les fruits de la céleste Eden. Ce jeune homme dont la vie a été toute d'innocence, s'envolera des ennuis de la terre aux délices du ciel; les jours de son éternité ne seront pas plus purs que ceux qu'il a passés à l'ombre des autels; sa couronne sera celle des vierges, et il suivra l'*Agneau* dans les parvis célestes.

Les deux frères.

Au milieu de tous les religieux, nous en avons remarqué un qui nous a semblé plus jeune que les autres : c'était le dernier arrivé. Fils d'un homme riche de Londres, il avait vu avec chagrin son frère aîné quitter le toit paternel pour se consacrer entièrement à Dieu. Resté dans le monde, il n'y trouvait plus de bonheur ; il ne pouvait se consoler, parce que son frère n'y était plus.

Le temps ne put affaiblir ses regrets. Ayant perdu son père, il a abandonné sa fortune et son pays. Il a passé les mers ; il est venu frapper à la porte de Melléray ; il a demandé à être admis ; il a revu son frère ; le père Abbé a été témoin de leurs larmes de joie. Il a permis au Trappiste de rompre le silence pendant plusieurs jours. Ils ont pu parler ! l'un, des charmes qu'il trouvait dans la solitude ; l'autre, des peines qui le détachaient du monde.

En racontant à son jeune frère les saintes joies qu'il éprouvait dans la retraite, le religieux peignait aussi les austérités de la règle à laquelle il était assujetti ; mais cette peinture de privations, de veilles et de travaux, ne put faire changer le projet que la piété et l'amour fraternel avaient fait concevoir. Le jeune homme a dit à son frère : « Ton Dieu sera mon Dieu, ta demeure sera ma demeure ; je mourrai où tu mourras. »

L'Abbé le reçut frère postulant; il ne parle plus à son frère; il ne parlera jamais plus à son frère. Mais ils se verront ensemble au pied des autels, ils prieront ensemble, ils travailleront ensemble; ils mourront sans être séparés dans cette vie; ils se retrouveront dans l'autre. Ils ont cette espérance, et cette espérance fait tout leur bonheur. En est-il de plus touchant dans le monde?... Je ne le crois pas.

Le réfectoire.

Mes compagnons de voyage étant partis hier, j'ai demandé et obtenu la faveur de dîner avec les religieux.

Le père Abbé est placé au milieu d'une table plus élevée que les autres, et qui est appuyée au fond de la salle; un grand crucifix est au-dessus de sa tête, et se dessine en noir sur la blancheur du mur.

Près de lui sont assis à quelque distance, le père prieur et le père hôtelier; les étrangers sont admis à cette table du fond, à la manière antique; on leur sert des portions doubles.

De l'endroit où j'étais placé, je voyais quatre longues files de Trappistes debout. Après le *Benedicite*, ils s'assirent. Il était près de midi, et tous ces hommes étaient levés depuis une heure du matin. C'était leur premier repas, et cependant tous attendent, sans la plus légère marque d'empressement, le signal qui doit leur être donné.

Le père Abbé frappe sur la table ; le dîner commence, et l'on n'entend aucun bruit, et rien ne trouble la pieuse lecture que fait un religieux. Cette lecture est faite tour-à-tour en français et en anglais ; car, parmi les pieux habitans de la Trappe, il y a plusieurs Anglais et surtout beaucoup d'Irlandais. Ces derniers, zélés catholiques, fuient les persécutions que leur fait endurer ce gouvernement tant admiré par nos philantropes ; et, pour adorer en liberté le Dieu de leurs pères, ils s'expatrient et viennent prier avec nous pour le bonheur de la France.

Le dîner se composait d'une soupe aux légumes, cuits sans beurre et sans sel, et de riz au lait écrémé. L'eau est la seule boisson. Selon la saison, on donne du fruit : c'est là leur plus grande douceur. Pendant le repas, le supérieur agite parfois une sonnette placée près de lui ; alors tout mouvement cesse, chaque religieux devient immobile, et tous les cœurs et les yeux s'élèvent vers celui qui donne la nourriture à l'homme. Les murs du réfectoire portent des inscriptions tirées des saintes Écritures. Je crois me rappeler celle-ci : *A l'homme, que faut-il ? Un peu d'eau et du pain.*

N'est-ce pas Goldsmith qui a dit, d'après ce passage : *Man wants but little here below, nor wants that little long.* « L'homme a besoin de peu ici-bas, et de ce peu, pas long-temps. »

Le Salve, Regina.

J'avais emporté les *Méditations de La Martine :* c'est le compagnon constant de mes promenades solitaires. Me laissant entraîner par mes rêveries, je m'étais enfoncé dans la forêt. J'entendis la petite cloche de l'abbaye, et je repris le chemin de l'église. Je venais de voir le soleil se coucher derrière les grands arbres qui entourent la communauté, et qui sont là comme pour la séparer du monde; j'avais admiré ses derniers rayons qui se projetaient comme de longues gerbes de feu entre les pieds des chênes, et qui s'éteignaient après avoir brillé un instant dans les eaux tranquilles de l'étang. L'obscurité commençait à s'étendre au dehors et régnait dans l'intérieur de l'église, quand nous y entrâmes pour assister au *Salve, Regina*. A la lueur de la lampe qui brûle sans cesse devant le Saint-Sacrement, et de deux cierges de cire jaune allumés sur l'autel, je vis plus de deux cents religieux debout, sur deux longues lignes s'étendant du fond du chœur jusqu'aux marches du sanctuaire; immobiles et silencieux, ils priaient : le père Abbé donne le signal; alors, au même instant, tous tombent prosternés; leurs voix s'élèvent comme un seul cri vers le ciel : ces voix consacrées au silence, et qui ne se font entendre qu'au pied de l'autel, ont une puissance qui étonne et pénètre jusqu'au fond de l'âme. Le

musicien ne trouvera point l'art dans ce chant simple et tout à l'unisson; mais le chrétien y reconnaîtra le cri des enfans d'Eve, exilés et gémissant dans cette vallée de larmes. *Exules filii Evæ, gementes et flentes in hac lacrimarum valle.* Ces éclats qui montent vers le ciel et qui semblent ébranler les voûtes de l'église, ces pauses, ces silences où l'on n'entend plus que le bruit que font les robes des religieux quand ils se prosternent et se relèvent, ces nouveaux gémissemens qui succèdent au silence et qui sont adressés à la Vierge de douceur, de piété et de clémence, *ó clemens! ó pia! ó dulcis virgo Maria!...*, tout cela produit un effet qui agit fortement sur l'âme que le monde n'a point desséchée. Je plains du fond du cœur celui qui resterait froid en entendant cette prière; je n'en voudrais pas pour ami.

La bénédiction du soir.

Quelque chose de plus imposant encore que ce chant du *Salve, Regina*, c'est la bénédiction du soir. En sortant de l'église, la communauté entière se rend à la salle du chapitre; les pères, les frères de choeur vêtus de leurs robes blanches, les frères oblats, les frères ordinaires, recouverts de leurs manteaux bruns, de leurs scapulaires noirs, se rangent sur plusieurs lignes tout autour de la salle; le vénérable père Abbé est à l'une de ses extrémités. Au signal qu'il donne,

tous tombent la face contre terre, et restent dans une immobilité qui ne peut être comparée qu'à celle de la mort ; une faible lueur s'étend sur tous ces corps qui couvrent en entier le pavé de la salle. On dirait, en les voyant ainsi, qu'un seul foudre invisible les a frappés tous; on n'entend pas le moindre bruit : c'est le calme absolu des tombeaux.

Le *Miserere* fini, le père Abbé frappe la terre; et tout-à-coup, semblables à ces morts qui se réveilleront dans la vallée du jugement, et qui se lèveront de la poussière pour comparaître devant le souverain Juge, tous les religieux se relèvent et défilent lentement, un à un devant leur père spirituel, qui les bénit à mesure qu'ils passent, en s'inclinant devant lui.

Le Dortoir.

Après les plus rudes travaux, les mortifications et les prières du jour, les Trappistes n'ont qu'une planche pour se reposer.

Leur dortoir est une longue galerie, contenant, à droite et à gauche, ce que ces religieux appellent leurs *lits*. Ces couches ne sont pas autre chose que de grands coffres de bois de chêne, ouverts d'un côté, et élevés à deux pieds de terre par quatre supports. Le nom de chaque Trappiste est écrit sur le pied de chacun de ces lits. Celui du père Abbé est confondu avec ceux des frères ; rien ne le distingue. Dans ce dortoir,

comme dans le reste de cette maison, qui n'appartient en rien au monde, tous les noms de famille disparaissent ; l'on n'y connaît que ceux que la religion a donnés.

Sur ces couches si dures, le sommeil ne tarde point à descendre et à venir reposer ces hommes qu'aucune inquiétude n'agite, qu'aucun remords ne tourmente : car, si quelques-uns ont été coupables, ne sont-ils pas venus échanger leurs remords contre un saint repentir, et Dieu ne donne-t-il pas la paix à qui se repent ?

La Communion.

C'est aujourd'hui grande fête à l'abbaye : celle d'un des fondateurs de l'ordre. J'ai assisté à la grand'messe, qui a été très-solennelle. L'officiant avait une chasuble de casimir blanc dont la croix entière était composée de fleurs habillement brodées et nuancées en laine (car la soie ne peut entrer dans aucun ornement de la Trappe); de pieuses et nobles mains ont fait ce présent au père Abbé.

Au moment de la Communion, je vis tous les religieux quitter leurs stalles ou leurs bancs, sans faire entendre le bruit de leurs pas ; ils s'avançaient deux à deux, dans l'ordre le plus parfait, vers l'autel ; en arrivant près du sanctuaire, ils se mettaient à genoux ; et, se penchant l'un vers l'autre, récitaient à voix basse le *confiteor*, puis se relevaient, se prosternaient

encore avant de s'agenouiller à la sainte Table. Là, je n'en doute pas, Dieu se rend visible et se montre à ses bien-aimés, à ceux qui ont tout quitté pour le suivre, pour s'attacher à lui..., Oui, j'en crois la céleste expression de toutes ces figures ; la sainte joie qui les anime ne peut venir que d'une vision divine : c'est un reflet de la gloire du Dieu que ces Saints viennent de voir qui brille sur leurs visages, si calmes, si heureux, si recueillis ; la terre n'a point de contentement pareil : c'est celui des anges et des élus.

Le Cimetière.

Quand nous visitons les cimetières des villes, une triste inquiétude pèse sur nos cœurs, Quel est le sort de ceux qui gisent dans les tombes qui nous entourent ? Ils sont morts au milieu des écueils ; peut-être leur mort a-t-elle été un naufrage ; peut-être n'ont-ils point trouvé le repos en perdant la vie ; la pierre que vous foulez est peut-être celle d'un réprouvé. Ces doutes, ces craintes oppressent l'âme..... Ah ! il n'en est pas ainsi dans le cimetière de la Trappe ! Nous l'avons visité sans émotion douloureuse ; il nous semblait bien un lieu de repos.

Déjà plusieurs Trappistes y dorment et reposent sans doute du sommeil des justes. Le premier qui y ait été enterré est un vieux Français, qui, après quarante ans de pénitence, et de longues années de bannissement et d'exil, est venu se

reposer dans cette terre de France qui l'avait vu naître. Il n'avait vécu que pour apprendre à bien mourir; la mort ne l'a point surpris : il l'attendait depuis long-temps; elle est venue, comme une amie, le délier de la vie au pied des autels : car c'est là que le religieux de la Trappe veut mourir.

Quand il voit le dernier jour de son pélerinage approcher, il se fait transporter à l'église; là, sur un peu de paille et de cendres, entouré des frères de la communauté, il enseigne à mourir.

Nous avions cru pendant long-temps que les frères de la Trappe creusaient chaque jour une partie de leur fosse : cet usage n'existe pas. Une seule tombe est toujours prête et attend le premier que frappera la mort. C'est un lit tout fait.

Sur chaque fosse du petit cimetière de Melleray, il y a des croix de bois avec les noms de religion de ceux qui y reposent; une grande quantité de lis s'est mis à croître naturellement autour de ces croix et de ces tombes de gazon. Ce symbole de pureté est là bien à sa place, et m'a plus touché que toutes les fleurs des cimetières à la mode.

Sur une des fosses, j'ai vu un religieux étendu prosterné; il priait en silence. Dans cette pieuse retraite, on ne peut faire un pas sans rencontrer un sujet d'édification : l'intérieur du monastère, les jardins, les champs qui l'entourent, offrent toujours aux regards des Saints qui aspi-

rent vers le ciel. Au milieu des travaux les plus pressés, les plus actifs, la cloche vient-elle à sonner, tout ce peuple d'ouvriers tombe à genoux ; il prie pendant quelques instans ; et tout-à-coup le bruit des pics et des pioches recommence avec une nouvelle activité, car ces hommes ont retrouvé dans la prière la force et le courage.

LETTRE XLVIII.

EUGÈNE A LÉON.

Savenay.

Vous devez avoir maintenant, mon bien cher Léon, le volume entier que je vous ai envoyé de la Trappe. En l'écrivant, je laissais courir ma plume sans remords ; je me disais : La vie d'un Trappiste intéressera un missionnaire, et je ne m'arrêtais pas.

Pour revenir à Nantes, je n'ai point pris la même route, je n'ai fait que traverser l'Erdre ; j'ai voulu voir les travaux du canal de Brest. Comme dans toutes nos entreprises, j'ai trouvé encore à celle-ci peu d'activité.

Un beau château dont je ne vous ai point parlé en me rendant à Melleray, parce que de la rivière, je n'avais fait qu'en apercevoir le toit, c'est *Casson*, appartenant à M. Urvoy de Saint-

Bedan. Des jardins, dont une partie est dessinée dans le genre français le plus correct, l'autre dans un genre plus pittoresque, de beaux bois, de belles avenues, donnent à cette habitation un grand charme et une noble apparence.

Toute cette magnificence de Casson n'avait pu retenir M. Urvoy; et, en 1815, il s'était fait volontaire royal, pour marcher contre Buonaparte.

Pour me rendre à Savenay, où je suis arrivé hier au soir, j'ai eu à traverser un bien triste pays : des landes, et puis des landes encore!

Quand S. A. R. Mgr le Duc d'Angoulême visita ces contrées, il fut frappé de leur misérable aspect, et ne put s'empêcher de dire à M. de Carcouët, Maire de la commune de Héric :

« M. le Maire, votre pays est bien pauvre et bien stérile. »

M. de Carcouët, fier de ses administrés, tous braves et dévoués, lui répondit avec la noble franchise d'un Breton et d'un officier de l'armée de Condé :

« Pauvre! oh non, Monseigneur; il n'a pour habitans que des sujets toujours fidèles. »

Je suis établi ici chez le Sous-préfet, M. du Feugueret (1), homme aussi aimable que bon, aussi modeste qu'instruit. Dans cette solitude de Savenay, il a su arranger son existence de ma-

---

(1) Maintenant Sous-préfet de Toulon.

nière à ce que l'ennui ne l'approche jamais : il s'y est fait un grand nombre d'amis. Jeté de loin dans ce pays plein de souvenirs, il les recueille tous, avec cet empressement que mettent les cœurs nobles à rechercher les nobles actions.

Les vieilles chroniques racontent peu de choses de Savenay, et dans la suite des âges, cette ville ne devra son nom qu'à un grand revers : sans la défaite des Vendéens, Savenay serait resté un de ces heureux points que l'histoire oublie, et qu'elle ne nomme pas dans ses annales de malheur et de gloire.

Dans sa retraite, mon hôte lit tout ce qu'il y a de bon ; il a dans sa bibliothèque un recueil complet du *Conservateur*. Il alla prendre le quatrième volume, et me dit : « En attendant que je puisse demain vous montrer le tombeau de la Vendée, lisons ces éloquentes pages que l'historien de toutes nos douleurs a écrites avec son cœur et son âme de feu, alors qu'il voulait prouver tout ce que la *Vendée* avait fait pour la Monarchie, et combien les Ministres avaient peu fait pour elle.

J'ai été tellement frappé de ce passage que je n'avais pas lu depuis quelques années, que je l'ai copié pour vous, mon cher Léon : vous n'étiez pas en France quand il a paru.

« La Vendée retournait comme un lion à son
» antre. Les républicains n'osaient plus lui bar-
» rer le chemin ; ils se contentaient de l'attendre

» derrière des remparts. Parvenus sous les murs » d'Angers, les royalistes, repoussés comme à » Grandville, ne peuvent passer la Loire. L'ar- » mée se rabat sur Beaugé, emporte la Flèche, » se retire au Mans, où elle doit trouver son » tombeau. Des réquisitionnaires, conduits par » des représentans du peuple, viennent troubler » ses derniers momens; elle se lève, les chasse, » et se repose.

» Arrive une armée régulière composée des » débris de toutes les armées vaincues par les » Vendéens. L'affaire s'engage, le géant de la » Vendée se débat écrasé sous le poids de la » France révolutionnaire. Il ébranle encore de » ses mains le monstrueux monument de l'a- » théïsme et du régicide..... Mais la victoire » échappait aux Machabées, et le moment du » sacrifice était venu. On s'était battu tout le » jour aux environs du Mans; malgré la nuit, » on continuait de se battre dans les rues, à la » lueur des amorces et du feu du canon.

« Il était neuf heures du soir, dit le bulletin » publié par les généraux républicains, là une » fusillade terrible s'engage de part et d'autre; » on se dispute le terrain pied à pied; le com- » bat a duré jusqu'à deux heures du matin, » des deux côtés on est resté en observation; » les brigands profitèrent de l'obscurité pour éva- » cuer la ville.... Les rues, les maisons, les » places publiques, sont jonchées de cadavres,

» et depuis quinze heures ce massacre dure en-
» core...., enfin voilà la plus belle journée que
» nous ayons eue depuis dix mois que nous com-
» battons les brigands.

» Les restes de l'armée vendéenne se rappro-
» chèrent encore de la Loire pour en tenter le
» passage. Ce n'étaient plus des soldats, mais
» des martyrs ; des prêtres portaient des mala-
» des sur leurs épaules, de jeunes filles, des
» femmes, des enfans, des vieillards, expiraient
» dans les fossés et sur les chemins. On se crut
» heureux lorsqu'on parvint à Ancenis et qu'on
» aperçut les champs de la patrie, de l'autre
» côté de la Loire.... Mais il n'y avait que deux
» bateaux sur la rive bretonne. Quatre grosses
» barques chargées de foin étaient attachées à
» la rive opposée.

» La Rochejaquelein, Stofflet et Baugé, es-
» cortés par une vingtaine de soldats, passent
» dans les deux bateaux pour s'emparer des bar-
» ques, et les envoyer à l'armée. A peine avaient-
» ils mis pied à terre, qu'ils sont attaqués par
» une grosse colonne de républicains. L'escorte
» royaliste est dispersée. Forcé de se retirer au
» fond d'un bois, La Rochejaquelein se retrouve
» seul dans cette Vendée, au milieu des champs
» de bataille déserts, où il ne rencontre plus
» que sa gloire !

» Les corps vendéens poursuivis sur la rive
» droite de la Loire, voulurent gagner le bourg

» de Nort. Ils étaient encore commandés par MM.
» Donnissan, de Marigni, Fleuriot, Dessessart,
» de Langrenière, d'Isigny, de Piron, et par
» le Prince de Talmont. Atteints dans Saveny,
» ces braves chefs firent des prodiges de valeur
» qui consolent le guerrier expirant, et qui sou-
» vent influent par de glorieux souvenirs sur la
» destinée des peuples. »

Ici mon hôte ferma le livre, et ajouta · « Oui, les glorieux souvenirs ont influé sur la conduite des habitans de nos contrées. Le sang des martyrs a coulé dans nos champs, et de nos champs se sont élancés, en 1815, des centaines de soldats! Un paysan disait à un de ses camarades : J'aimerais bien mieux rester tranquille, que de marcher; mais si je reste, je n'oserai plus aller à la messe : comment passerai-je près de la fosse de mon père, lui qui est mort pour le Roi?... et moi, je demeurerais chez nous, quand on lève le drapeau blanc? Non, ça ne se peut pas, marchons! »

Le lendemain matin, nous étions de bonne heure près de l'église. De là la vue est magnifique; le coteau sur lequel est bâti Savenay, s'étend et va se perdre dans de vastes et fraîches prairies entrecoupées de massifs de saules et de touffes d'osiers ; plus loin, la Loire se montre dans toute sa majesté.... Je voulais admirer ces belles campagnes.... mais je les voyais avec tous ces pauvres Vendéens qui étaient venus y mou-

rir.... et je ne regardais plus qu'avec tristesse.

La bataille de Savenay a eu quelque chose de plus triste et de plus terrible que tous les autres combats des Vendéens. Ceux qui y commandaient n'avaient point d'espérance; leurs soldats n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Ils se traînaient encore après le drapeau pour mourir à son ombre; mais leurs bras affaiblis ne pouvaient plus le défendre. Près de dix mille malheureux, en comptant les blessés, les vieillards, les femmes et les enfans, composaient l'armée du Général Fleuriot. Avec cette multitude abattue, exténuée, manquant de tout, après avoir marché toute la nuit par des chemins affreux et sous une pluie froide et continue, il arriva à Savenay : les soldats ne demandaient qu'une chose, c'était un peu de repos. Déjà ils se préparaient à s'y livrer, quand des coups de fusil se firent entendre. *Il faut donc mourir sans se reposer !* disaient les paysans en reprenant leurs armes; et ils marchaient à la voix de leurs chefs, de leurs chefs qui voyaient que tout était perdu, mais que l'honneur ne le serait pas; et qui, dès-lors, trouvaient encore des paroles pour encourager leurs soldats, et de l'énergie pour les conduire.

Westermann et Kléber poursuivant leur proie, ne tardèrent pas à venir attaquer les avant-postes. Lyrot s'élance à leur rencontre, un grand nombre de cavaliers le suivent, et pour quelques

instans les républicains sont encore repoussés... mais des renforts continuels vinrent grossir leur armée. Les chefs royalistes voient l'imminence du danger; Fleuriot, Bernard de Marigni, Piron, Desessarts, Donnissan, prennent position pour résister à l'ennemi. L'obscurité du soir commençait à s'étendre; la nuit allait venir; un combat nocturne offrait quelques chances de succès aux Vendéens; mais Westermann le savait, et suspendit l'attaque. Des fusillades et quelques coups de canon, tinrent les deux armées sous les armes pendant toute la nuit; le temps était affreux, le ciel sans étoiles, et des torrens de pluie ne cessaient de tomber.

Pendant cette obscurité, quelques officiers allaient dire aux femmes de se sauver avec leurs enfans. Ce fut ainsi que le vaillant et malheureux Marigni vint dire à madame de Lescure : « C'en est fait, nous sommes perdus, nous ne » pourrons résister à l'attaque de demain. Dans » douze heures l'armée sera anéantie.... Quant » à moi, j'espère mourir en défendant votre dra» peau; tâchez de fuir pendant la nuit... Adieu! » adieu! » Et puis, comme s'il avait été plein d'espérance, il criait aux Vendéens :

« Allons, amis, courage! vous le voyez, ces fiers républicains n'osent nous attaquer, ils attendent d'autres renforts; nous aussi, nous allons en recevoir, de fidèles Bretons sont en marche pour se joindre à nous.... et, si par hasard ils

n'arrivent pas à temps pour vaincre avec nous... n'avons-nous pas Dieu pour nous? n'est-ce pas en lui que nous avons mis notre espoir : qui donc pourrait nous faire trembler? »

Comme aux jours de victoire, les cris de *Vive le Roi!* accueillaient ces paroles; et cependant un grand nombre de femmes se sauvaient au milieu des ténèbres pour tâcher de trouver quelque asile.... Plus d'un vieillard, sorti de Savenay, y rentra pour mourir auprès de son fils. Il fait son devoir, pensait-il, je ferai le mien, je ne l'abondonnerai pas.

Bien des prêtres auraient pu se sauver; mais ils restaient au milieu des soldats pour les exhorter au combat, pour les bénir à la mort.

Alors un homme qui avait assisté à tous les conseils, à tous les dangers de la Vendée, et qui n'avait jamais demandé aucuns de ses honneurs, M. de Donnissan, supplié par sa femme et sa fille de se sauver avec elles, répond : « Ma fille, sauvez votre enfant et votre mère, moi je dois rester à l'armée tant qu'elle existera. Adieu, ayez soin de tout ce que j'aime. » Ce furent les dernières paroles que madame de Lescure recueillit de son père. Comme il l'avait dit, il resta *jusqu'à la fin* à l'armée, et mourut en criant *Vive le Roi!* Dans cette longue et terrible nuit, chacun sentait quelque chose de solennel sur son cœur; pour beaucoup, hélas! c'était le pressentiment de la mort du lendemain!

pour tous c'était un encouragement à faire son devoir. Les blessés quittaient les chariots pour aller se placer dans les rangs; plus d'un malade qui ne pouvait se tenir debout, se faisait placer et attacher à cheval. Des enfans de quatorze ans prenaient les armes et demandaient le combat...... Aussi ce faible débris de la puissante armée catholique et royale offrit encore quand le jour se leva, un aspect imposant... Bientôt les républicains sonnent la charge; Fleuriot crie aux siens : « En avant! en avant! Vive le Roi! » Et les Vendéens, en répétant ce cri, se précipitent à la rencontre de l'ennemi. Leur choc fut tel, que les soldats de Kléber et de Westermann reculèrent étonnés de tant d'intrépidité... Les chefs royalistes font des prodiges de valeur. Marigni, tenant le drapeau blanc (brodé par Madame de Lescure), se distingue au milieu de tant de vaillans officiers; trois fois il se jette comme un lion sur les rangs des républicains; le jeune Lavoirie qui n'a pas quinze ans, le suit; un autre enfant l'imite; Beauvollier gagne aussi noblement ses éperons..... Mais que peuvent tant de dévouement, tant de valeur, contre le nombre toujours croissant de l'armée révolutionnaire? Maintenant Westermann a assez de troupes pour tourner Savenay; il exécute cette manœuvre, et les chefs royalistes virent alors qu'il n'y avait plus d'espoir de salut. Fleuriot crie aux siens : *A moi et au drapeau blanc!* Et tenant d'une

main un drapeau tout percé de balles, et de l'autre son épée, il se fait jour à travers les rangs des révolutionnaires. Les Vendéens le suivent, passent sur leurs ennemis renversés, et parviennent à gagner un bois voisin. Marigni et Lyrot ont vu tomber près d'eux l'intrépide Piron; la rage et le désespoir dans le cœur, ils rentrent dans Savenay. Ce n'est point l'espoir de vaincre qui les y conduit, ils veulent sauver des femmes, des vieillards, des enfans, qui y sont en foule : en arrêtant les républicains seulement quelques heures, ils donneront à ces malheureux le temps de gagner les campagnes. C'est là toute leur espérance; ils crient à toutes les femmes qu'ils rencontrent : « Sauvez-vous! sauvez-vous! emportez vos enfans, nous allons protéger votre retraite. » Et ils placent deux canons sur la route de Guérande, qui est déjà toute couverte de fuyards, et réussissent à arrêter les bleus altérés de sang. Un brave canonnier, Chollet, se distingue auprès de Marigni, qui tient toujours le drapeau des fleurs de lis. Il a juré à madame de Lescure, qui l'a donné à l'armée, de mourir en le défendant. Hélas! pourquoi ce chef si entraînant, si brillant sur un champ de bataille, n'est-il pas mort de la mort des braves? pourquoi n'est-il pas tombé comme Lyrot, qui vient de périr à ses côtés? Si tel eût été son sort, la gloire de deux Vendéens serait plus pure et nos regrets moins amers!

Pendant plusieurs heures, Marigni résiste à des torrens d'ennemis. A l'entrée du bois de Blanche-Couronne, il les arrête encore, et ne pense à sa propre sûreté qu'après avoir donné le temps aux fuyards de gagner les chemins de traverse, et de s'éparpiller dans les campagnes où les républicains ne pénétraient qu'avec une grande prudence.

Malgré tous ses efforts, et ceux des autres chefs, le carnage fut horrible, les chemins étaient jonchés de cadavres, depuis Savenay jusqu'à Montoire. Un grand nombre de Vendéennes s'étaient réfugiées dans le bois de Blanche-Couronne; quelques jours après la bataille, on voyait leurs corps affreusement mutilés, accrochés aux arbres qui bordaient la route..... Dans les fossés tout remplis d'eau, d'autres objets d'horreur faisaient détourner les regards. Jamais les républicains n'avaient été aussi cruels. Une troupe de cinq cents Vendéens est entourée par eux, on leur crie de se rendre; il n'y avait pas moyen de résister, les royalistes jettent leurs armes et demandent quartier; une décharge de mousqueterie est la seule réponse des soldats de la révolution.

« Que ceux qui ne sont pas blessés se lèvent, s'écria l'officier qui avait commandé le feu, la république grande et généreuse leur pardonne. »

Alors ceux qui n'avaient pas été atteints, alors ceux qui avaient été blessés, mais qui respiraient encore, se lèvent...... Une seconde décharge

part, les abat : voilà le pardon de la république!

Près d'une croix, qui existe encore sur le bord du chemin, à quelque distance avant d'arriver à Montoire, de pauvres fugitifs blessés, harassés de fatigue, ne pouvant aller plus loin, s'écrièrent :

« Arrêtons-nous ici, nous ne pouvons échapper à la mort, mourons au pied de la croix. »

Parmi ces malheureux il y avait un vieux prêtre, dont le sang avait arrosé la route, car il avait été blessé à Savenay, en portant des secours aux mourans. Comme à ses compagnons de fuite, il lui était impossible de faire un pas de plus, il leur dit : « Reposez-vous; dormez, je veillerai pendant votre sommeil.

Les femmes avec leurs petits enfans se rapprochèrent et se couchèrent près de la croix ; et les hommes ne tardèrent pas à s'endormir..... Le prêtre, tout en priant, regardait sur le chemin..... Pendant quelques heures il n'aperçut point d'ennemis; mais des fuyards en passant près de lui, lui crièrent : « Sauvez-vous, sauvez-vous, voilà les bleus! » Il n'hésita pas, il éveilla ceux qui dormaient sous sa garde, en répétant : « Voilà les bleus! faites un dernier effort, tâchez de fuir encore! »

A sa voix, quelques mères se levèrent avec leurs enfans; des hommes, malgré leurs blessures et la fatigue, voulurent les suivre...... Mais tout-à-coup un parti de républicains dé-

busque d'un champ et leur barre la route. La charité rend de la force au vieux prêtre, il s'élance au-devant des bleus, et d'une voix haute et assurée, il crie au chefs de la troupe ennemie : « Ces hommes blessés et sans armes, ces femmes et ces petits enfans, sont indignes de vos coups ; mais moi, je mérite d'attirer votre vengeance : c'est sur moi que doit retomber votre colère : les brébis n'ont fait que suivre leur pasteur. Je suis prêtre, c'est moi qui ai commandé à ces hommes de prendre les armes ; c'est moi qui leur ai fait un devoir de combattre pour Dieu et pour le Roi. Au nom de votre gloire, épargnez-les, et faites-moi mourir seul ; seul je mérite la mort..... »

Tu mourras le premier, répondit froidement le chef des bleus, et ton troupeau te suivra de près..... » Et deux décharges abattirent au pied de la croix le prêtre et les chrétiens fidèles.

Un monument va s'élever à Savenay, il sera placé sur la hauteur près de l'église, il sera consacré à la mémoire des Vendéens morts pour Dieu et pour le Roi à la bataille de Savenay, le 22 décembre 1793.

Ce monument consistera dans un gros bloc de pierre, surmonté d'une croix de marbre blanc ; sur une des faces, on lira :

DEO, REGI, VITA MORTE FIDELES,

ARMORICA, VENDEA.

Au-dessous de cette inscription qui en peu de paroles en dit tant, on verra une couronne royale, supportée par une épée, et une bêche de laboureur. Les palmes du martyre seront jointes à ce trophée.

Quatre députés de la Loire-Inférieure, MM. de Juigné, Revellière, Sesmaisons et de Frenilly, rendent cet hommage au courage malheureux. M. de Vérigny, Préfet du département, a obtenu l'honneur de joindre son nom à celui de nos députés; il en est digne par ses sentimens *bretons* et *vendéens*. Une chose assez remarquable, c'est que ce monument sera l'ouvrage d'un statuaire, ancien soldat de l'armée de Condé.

Pour se consoler des cruautés commises par l'armée républicaine, après la bataille de Savenay, il faut porter ses regards sur les campagnes qui entourent cette petite ville. Chaque ferme y était devenue un lieu de refuge pour quelque infortuné fugitif. Avec une adresse merveilleuse, les bons paysans bretons réussissaient à dérober les victimes aux bourreaux. Dans les villages, les femmes, les enfans mêmes, trompaient sans cesse les *soldats bleus;* les chiens de ferme aboyaient quand ils les voyaient venir; les guides les égaraient dans les campagnes; en un mot, tout conspirait dans ces nobles contrées contre le crime puissant, en faveur de la vertu proscrite et malheureuse. En agissant ainsi, ces braves gens savaient bien qu'ils s'exposaient à la mort; mais

la religion et l'humanité parlaient plus haut que l'amour de la vie, et la porte de la cabane s'ouvrait à la voix de la *pauvre brigande* qui venait y frapper; le pain du ménage était partagé avec elle, et le vieillard et le petit orphelin étaient également secourus.

Je n'ai pas besoin, mon cher Léon, de chercher à vous peindre cette généreuse et franche hospitalité bretonne; vous vous rappelez ce qu'en dit Madame de La Rochejaquelein: Comme elle en parle! c'est avec la *mémoire du cœur* qu'elle nous fait connaître tous ces bons habitans du village *de Prinquiaux*, et ce *Riallo*, qui, au moment de se séparer d'elle, pleure en lui donnant comme souvenir une bague d'argent; et ce *Renaud*, garçon meûnier, qui devient amoureux d'elle, et qui le lui déclare avec toute la courtoisie du village; et ce bon ménage *Ferret*, si heureux de recevoir des Vendéens! et *Laurent Cochard*, si actif, si intelligent, quand il s'agit de sauver quelque *prêtre*, quelque *noble*, quelque *proscrit*..... Ah! tous les noms de ces hommes généreux vivront dans l'avenir, la veuve de Lescure les cite dans ses Mémoires : un livre comme le sien vaut un monument pour passer à la postérité.

Je vais, mon cher Léon, visiter un peu les environs de Savenay. Je viens de voir Guérande qui réclame la sous-préfecture : bien des choses plaident en sa faveur : d'abord son antiquité,

ses vieux souvenirs, ses belles murailles et sa bonne compagnie. Je connais peu de villes de France où elle abonde plus qu'à Guérande. Ses salons ont fort bon air; je pourrais vous parler de sa belle population, des paludiers et des paludières, des marais salans et de leurs produits. Je vous envoie une petite notice faite par M. de Frenilly, sur le pays qu'il a été appelé à représenter. Ce qu'il dit est mieux que ce que je pourrais dire, et puis la plume d'un député a quelque chose d'officiel.

Cette brochure prouve que M. de Frenilly a pris connaissance du pays qui l'a adopté : il sait ses besoins et les fait valoir......

Adieu, je reste encore ici un ou deux jours, et vous écrirai demain, si cette lettre ne part qu'après-demain.

LETTRE XLIX.

EUGÈNE A LÉON.

Savenay.

La poste ne part que trois fois par semaine; je joins encore quelques pages au gros paquet que je fais passer à Nantes, pour qu'il vous soit envoyé par occasion. Comme moi, mon cher Léon, vous aimez beaucoup les Mémoires de Madame

de la Rochejaquelein, et vous les avez lus plusieurs fois. Vous n'avez pas oublié sans doute ce *vieillard aimable* réfugié dans le même lieu que Madame Donnissan et sa fille, ce M. de La Bréjolière, qui au milieu des dangers, faisait des odes royalistes; et qui disait à ses compagnes d'exil, quand on criait : *Voilà les bleus!* « Encore » un moment, Mesdames, vous avez le temps » d'entendre cette strophe : c'est la plus belle. »

M. de La Bréjolière n'existe plus, mais sa veuve et sa fille habitent Nantes (1). Sachant que je partais pour Savenay, elles m'ont confié une liasse de lettres datées de nos jours de proscription et de terreur. En voici une :

» Ma chère enfant, j'ai vu M. de P....., il m'a donné de vos nouvelles, et je t'assure qu'il m'a bien fait pleurer, en me racontant comme toi et ta mère priiez pour moi, pendant la terrible bataille de Savenay. Vos frayeurs étaient vaines, j'étais alors à Redon, où l'armée royaliste était attendue; des rassemblemens formés pour la sécourir s'apprêtaient à aller au-devant d'elle et à renforcer ses rangs, quand nous apprîmes en même temps, et le changement de détermination de ses chefs, et sa complète destruction.

« Jamais les révolutionnaires n'ont été aussi

(1) M. de La Bréjolière était beau-père de l'auteur de ces Lettres.

cruels : le bonheur ne les rend pas généreux. La recherche des victimes a redoublé d'activité ; on nous chasse dans les bois comme des bêtes féroces, et les chiens sont dressés contre nous. Malgré tout cela, ne craignez point pour moi, mes chères amies ; vos prières m'ont mis sous l'aile de la Providence, vos prières me conserveront cette bonne garde.

« Me voilà parvenu à un de ces heureux endroits où les républicains ne pénètrent qu'avec une extrême prudence. La paroisse de Fegréac, dans toute son étendue, ne compte pas un *pataud ;* par un bonheur inconcevable, le curé n'a point été obligé de fuir, il est resté fidèle à la religion, et ses paroissiens lui sont demeurés fidèles. Je me suis présenté chez lui sous mes habits de paysan ; il a tout de suite reconnu un proscrit, et sa charité et son royalisme lui ont fait me prodiguer tous ses soins.

« Je ne sais pourquoi l'on s'aperçoit toujours que je ne suis pas ce que je veux paraître ; mon costume est cependant celui du pays : grand chapeau à larges bords, veste, gilet, culotte de gros drap, bas de laine, souliers ferrés, etc. Sous tout cet accoutrement, tu aurais bien de la peine, ma chère enfant, à reconnaître ton vieux père.... Eh bien, quand je dis à un riche habitant de Fegréac que je venais lui demander de l'ouvrage, quand je me présentai au château du Dresneuf pour le même objet, je fus accueilli par des demi-

sourires qui me prouvèrent que j'étais deviné. Madame Dumoustier, dont j'ai connu le mari, et qui est aujourd'hui fermière de la terre du Dresneuf, me demanda comment je m'appelais, et quel était mon état. Je répondis que je m'appelais maître Pierre, et que j'étais jardinier.

« Alors elle me dit : Maître Pierre, dans quelque temps je pourrai peut-être vous prendre pour la taille de mes arbres; mais je vous préviens, ajouta-t-elle avec un air significatif, que vous ne gagnerez pas assez chez moi pour acheter du linge comme celui que vous portez aujourd'hui.

Ces mots me firent voir toute mon étourderie. J'avais bien pris mon habit de jardinier, mais j'avais gardé une chemise dont la finesse et la blancheur me trahissaient.

« Je n'hésitai plus, je me nommai à madame Dumoustier. Elle se rappela parfaitement mes anciennes relations avec son mari, et me dit : « Ce n'est pas à ce titre seulement que je suis heureuse, Monsieur, de vous recevoir au Dresneuf; mais vous êtes royaliste et proscrit, et tout ici est à vos ordres. Pour les autres, soyez encore pendant quelque temps maître Pierre : vous allez voir des *ouvriers* et des *ouvrières* comme vous. » Parlant ainsi, elle me fit entrer dans une grande chambre. Près d'une fenêtre, j'aperçus deux femmes mises en paysannes : l'une travaillait, et l'autre dormait la tête appuyée sur les genoux de celle qui me semblait sa mère.

« Not' fille est souffrante, dit la plus âgée à madame Dumoustier; la pauvre enfant, elle a tant fatigué! elle a eu tant de misère!.....— Ah! répliqua l'aimable fermière du Dresneuf, qui n'a souffert aujourd'hui! Voilà maître Pierre qui a eu aussi sa part de malheurs. ».

« A ces mots, je saluai la paysanne à laquelle j'étais présenté. Elle remarqua mon salut, et je vis comme un sourire sur ses lèvres; je crus même surprendre un signe d'intelligence fait à madame Dumoustier. Allons, pensai-je, me voilà encore deviné.

« La jeune femme s'éveilla sans nous voir; elle embrassa sa mère, et je l'entendis qui disait : Je suis redevenue enfant, c'est toujours sur tes genoux que je repose. Où serais-tu mieux? répondit la femme âgée. Et elle me montra à sa fille, qui me fit une révérence tout-à-fait à la manière du pays.

« Le moment du dîner approchait; madame Dumoustier me dit : Maître Pierre, voulez-vous manger la soupe avec nous, avec Jeanne et Marie Jagu que voilà, et avec mes trois fils et ma fille qui vont bientôt rentrer?

« J'acceptai avec grand plaisir. Nous ne tardâmes pas à entendre du bruit dans les cours : c'étaient les jeunes chasseurs qui revenaient au logis.

« Après avoir renfermé leurs chiens et déposé leur gibier à la cuisine, ils entrèrent dans la pièce où nous étions, embrassèrent leur mère,

saluèrent Jeanne et Marie Jagu et moi, puis se mirent à parler de leur chasse.

« Si vous avez été heureux ce matin, mes enfans, je n'ai pas été malheureuse, ajouta madame Dumoustier; j'ai trouvé un excellent jardinier, que voici.

« Les jeunes gens me regardèrent de nouveau, et déjà ils avaient deviné leur mère.

« Au moment du dîner, une jeune personne, belle comme un ange, parut dans le salon : c'était Marie-Louise, fille de la maîtresse de maison. Jeanne et Marie Jagu l'embrassèrent avec affection. Un vieillard entra après elle. On se mit à table. Le vieillard se tenait debout, et personne ne s'asseyait. Madame Dumoustier lui dit : Il n'y a personne de trop ici, M. le recteur; maître Pierre, notre nouvel hôte, est bon chrétien : bénissez le repas que nous allons prendre.

« Le prêtre récita le *Benedicite*. Nous y répondîmes, et le dîner commença. Je ne pouvais m'empêcher de remarquer le contraste frappant qu'il y avait entre la mise et les manières de celles que l'on appelait encore devant moi Jeanne et Marie Jagu. Malgré tous leurs efforts, on reconnaissait des femmes d'un rang élevé.

« Madame Dumoustier s'aperçut de ma préoccupation; elle parla bas à la plus âgée de ces femmes, et dit ensuite tout haut : A quoi bon se contraindre plus long-temps? on a vu et deviné à travers tous les déguisemens.

« Alors elle me nomma à ces Dames, en m'apprenant que j'étais avec madame de Donnissan et madame de Lescure.

« Le nom de madame de Donnissan m'était connu; celui de Lescure me fit venir les larmes aux yeux. J'étais près de la veuve de ce héros chrétien, de cette femme qui avait tant souffert! mon émotion était visible. Madame Dumoustier craignit que de tristes souvenirs ne revinssent, et voulut détourner nos idées.

« Elle raconta la manière dont je m'étais présenté à elle, le matin, pour lui demander de l'ouvrage; qu'elle avait promis de me prendre comme jardinier, mais qu'elle ne s'engageait pas à me fournir du linge pareil à celui que je portais.

« Un des jeunes Dumoustier me demanda si, la veille, je n'avais pas été dérangé dans un moment de composition par deux prétendus *bleus*. Ce qui me le ferait croire, monsieur, ajouta M. Dumoustier, c'est qu'un homme de votre âge, de votre tournure, était, hier matin, appuyé sur la barrière d'un champ; son chapeau lui servait de pupitre, et il écrivait avec feu : quand mon frère et moi nous approchâmes, il se hâta de fuir dans la châtaigneraie voisine.

Effectivement, la veille, ils m'avaient troublé lorsque j'étais occupé à faire une ode sur la révolution, que je t'enverrai.

« Quand vint le soir, madame Dumoustier m'of-

frit un gîte dans son château. Je ne voulus point accepter. J'en avais pris un sans sa permission dans ses bois, et je l'habite encore. Ma cabane a été faite par quelque malheureux qui l'a occupée avant moi. Je rends grâce à son adresse et à sa patience. Ne crains pas pour moi, ma chère enfant, l'isolement des bois ; la république m'a donné des voisins. Les bois de Fegréac sont peuplés de réfugiés. Dans ma retraite, le temps coule. Les jours me sont comptés comme si je les passais avec toi et ta mère ; les heures même ne se traînent pas trop ; le malheur les remplit comme la joie. Ce soin continuel de sa propre conservation est une triste occupation, sans doute ; mais c'en est une. Toute personne qui passe intéresse l'homme qui se cache. Est-ce un ami ? est-ce un ennemi qui s'approche ou s'éloigne ?

« Depuis quelques jours, j'étais souffrant ; je n'avais pu aller voir les habitans de Dresneuf. Ce matin, j'ai eu la visite de deux des fils de la maison. Ils venaient savoir de mes nouvelles, et me prièrent avec tant d'instance, que j'acceptai l'offre qu'ils me firent d'un matelas dans leur chambre, jusqu'à ce que je sois parfaitement rétabli. Vous aurez, me dirent-ils, deux excellentes garde-malades : notre mère et notre sœur ; nous, nous sommes chargés de découvrir ceux qui se cachent et qui souffrent. Quand nous en avons découverts, nous les *dénonçons* tout de suite à la fermière du Dresneuf, et ils sont aussitôt secourus et guéris.

« Je ne pouvais résister à une invitation si aimable et si franche, et je t'écris du château du Dresneuf. Demain, je reprendrai ma lettre. Bon soir. Je vous embrasse toutes deux.

« Je n'ai pu t'écrire hier. Je reprends, pour en finir : car une personne qui nous était annoncée est arrivée ; elle repart demain, et se charge de vous porter cette espèce de journal. Elle te le remettra à ta pension, et je te vois courant à la prison pour le lire avec ta mère. Ah ! quand pourrais-je vous *raconter* au coin de notre feu, au lieu de vous écrire ? Quand Dieu le voudra.

« Hier, vers les cinq heures du soir, nous entendîmes, dans une des avenues qui conduit au chemin de Savenay, les claquemens d'un fouet. J'étais avec madame Dumoustier et ses fils, nous nous promenions dans le bois. Nous nous dirigeâmes de ce côté, et nous vîmes un jeune *gars* à pied. Il était en blouse bleue pareille à celles des charretiers du pays. Nous allions lui demander la cause de tant de bruit. Tout-à-coup un des messieurs Dumoustier s'écria : C'est Rosette ! Madame Dumoustier, avançant, la reconnut aussi, et lui dit : Ah ! c'est vous, mon enfant ; soyez la bien venue. Votre déguisement annonce que vous avez couru des dangers. Avez-vous fait quelques nouvelles imprudences ? — Non, non, ma bonne dame, répondit la jeune

fille dont la physionomie était spirituelle et jolie; je n'ai fait que ce que je devais faire. J'ai su que celui auquel je dois tout, revenait de Nantes; j'ai voulu aller au-devant de lui pour le prévenir que le plus mauvais des jacobins de Savenay se trouverait sur la route ce jour-là, et qu'il pourrait le reconnaître.

— « Rien que de bien, ma chère Rosette. Venez au château, Marie-Louise vous donnera d'autres vêtemens; vous vous reposerez, et vous nous raconterez votre aventure. Jeanne et Marie Jagu seront bien aises de vous voir et de vous entendre.

MM. Dumoustier m'apprirent que cette jeune personne était la fille de madame de R...., que sa mère était morte à l'armée, après l'expédition d'outre Loire, et que M. de Marigni avait pris sous sa protection cette pauvre orpheline. Soldat jusqu'au fond de l'âme, le chef vendéen n'avait pu donner à l'enfant de son adoption que des soins de soldat. Les nuits, pour la défendre du froid, il l'enveloppait dans son manteau, et la couchait ainsi sur l'affût d'un canon. Il aimait à la voir jouer avec des armes, et bientôt il fut fier du courage de son élève. Rosette ne craignait rien pour rendre un service, pour sauver un royaliste; mais surtout pour empêcher le danger d'approcher de M. de Marigni, elle serait morte mille fois. Ce récit me donna grande envie d'aller entendre ce qu'elle avait à raconter. Nous

nous rendîmes tous au grand salon, et la veillée fut en partie remplie par ce que je vais te redire. Mademoiselle de R...., après avoir changé d'habit, après avoir été bien soignée, bien caressée par ces dames, nous dit :

« Je savais que l'adjoint de Savenay avait connaissance du projet de mon bienfaiteur; il s'était vanté de le faire arrêter avant peu, et de porter lui-même, à Nantes, la tête d'un des plus terribles ennemis de la république. Depuis plusieurs jours, je guettais toutes les démarches du jacobin : j'épiais tous ses pas. En me levant hier matin, je sus qu'il était parti avant le jour; je partis aussi de Savenay, où j'étais cachée chez de braves gens; j'étais réduite à aller à pied, et à donner ainsi au dénonciateur beaucoup d'avance sur moi; cela me désolait; mais comme je passais devant l'auberge du Moire, j'aperçus attachée à l'arbre qui est au coin de la cour la monture de l'adjoint. Le citoyen avait eu peur, et sachant que deux militaires se rendaient à Nantes, il avait préféré faire route avec eux.

« Je regardai autour de moi; personne ne me voyait, je ne voyais personne je détachais le cheval, et m'en emparai.

« Comme vous pouvez le penser, je ne ménageai pas le cheval; je fus bientôt près du Temple; là, je remarquai un homme d'une haute taille, qui s'avançait sur la route. Malgré son déguisement de marchand de volaille, je le recon-

nus; c'était lui, et je me précipitai dans ses bras.

« Comment, c'est toi? s'écria-t-il, et par quel hasard ?

« Ce n'est point un hasard, c'est par devoir que j'accours au-devant de vous. Ah! mon bienfaiteur, il faut que vous quittiez le grand chemin, vos ennemis savent que vous devez passer à Savenay, ils vous attendent sur la route. Prenez la traverse, ne paraissez pas dans les environs de Savenay pendant quelques jours; venez, soit à Prinquiaux, soit au Dresneuf, vous y trouverez des amis et un peu de repos....

« Comme je le suppliais de céder à ma prière, nous vîmes dans l'éloignement une petite troupe de six à huit hommes qui venaient de notre côté. Aussitôt nous nous élançames à travers champs, en laissant dans la poussière du grand chemin quelques poules dont je cassai les pattes, et qui, ne pouvant manquer d'être vues par les soldats, les arrêteraient dans leurs recherches. Cette idée fit sourire mon protecteur. Chère enfant, me dit-il, quelle intelligence, quel zèle, quel dévouement tu me découvres à chaque instant! comme tu te ris du danger, brave petite fille!.....

« Vous savez que lorsqu'il ordonne, il faut obéir, qu'il n'y a pas à répliquer; c'est comme lorsqu'il commande dans une affaire; quand il dit : *En avant!* qui ne le suivrait?

« Arrivé près du château de la cour de Boucé, il m'a dit : J'ai quelqu'un à voir ici; j'y res-

terai un jour peut-être : toi, va-t-en tout de suite au Dresneuf où tu m'attendras. J'ai obéi, Mesdames, et me voilà.

« Il sera donc ici demain ! dirent les jeunes gens ; ah, tant mieux ! c'est signe que tout est prêt, et ils regardèrent leurs armes.

« Madame Dumoustier ajouta : Demain redoublons de surveillance, mes enfans ; que mesdemoiselles des Ressources soient prévenues, que toutes nos sentinelles avancées soient sur leurs gardes.

« Avant la nuit tout-à-fait close, les hommes firent une ronde à l'entour du château ; quand les portes furent fermées, nous rentrâmes, et la prière du soir fut dite en commun. C'était le vieil ecclésiastique dont je vous ai parlé, qui la faisait. Nous priâmes pour le Roi, pour nos Princes, pour nos amis morts, pour nos parens emprisonnés. J'ai pensé à ta mère, à toi, mon enfant, et j'ai prié avec ferveur, avec foi, avec espérance.

« La nuit a été courte pour mes jeunes compagnons de chambrée ; ils sont allés de bonne heure veiller à la sûreté du Dresneuf et de ses environs : aucun étranger n'entrera dans la commune de Fegréac sans qu'ils en soient prévenus. Toutes leurs mesures prises, tous leurs ordres donnés, ils sont revenus au château.

Vers les deux heures de l'après-midi, nous avons entendu le cri du marchand de volaille.

Le voilà! s'écria Rosette; et comme un trait, elle avait traversé la cour, et se trouvait déjà à la porte du château. Les jeunes gens et moi, nous y fûmes bientôt. Madame Dumoustier y vint aussi. Elle dit au marchand de volaille que l'on ne voulait rien acheter, que la basse-cour était au complet, et de passer son chemin.

« Un signe d'intelligence avait été fait; il s'éloigna dans une allée du bois. Un des fils de la maison prit son cheval et ses cages, et conduisit le tout à une ferme. M. de M... entra par la la petite porte du jardin, et fut introduit dans la salle. Tout le monde l'entoura, l'embrassa, on pleurait : sa vue rappelait tant de souvenirs! tant de malheurs! Après quelques instans de repos, il nous fit le récit de tous les dangers qu'il avait courus dans ses fréquens voyages à Nantes.

« Rosette était assise près de lui et tenait sa main, qu'elle mouillait souvent de ses larmes. Il nous fit frémir en nous racontant les horreurs commises à Nantes. « J'y retourne cependant demain, nous dit-il; ce soir, MM. Dumoustier et moi nous travaillerons ensemble. J'ai laissé des ordres dans le pays; je ne passerai la Loire qu'après un dernier effort. »

« J'ai peu dormi cette nuit; il y a eu beaucoup d'allées et de venues dans le château. L'aîné de MM. Dumoustier est resté avec le Général.

« Vers une heure après minuit, j'ai vu une

lueur dans le jardin. Je me suis mis à la fenêtre, et j'ai distingué trois personnes qui se rendaient du côté du bois; le vieux prêtre était du nombre. A peine sortis de l'enclos, ils ont allumé un tas de broussailles et d'ajoncs. La flamme n'a brillé que quelques instans. Avant qu'elle s'éteignit, j'ai vu deux étrangers arriver et se jeter dans les bras de M. de M... Les cinq personnages sont restés tout au plus une demi-heure ensemble, et puis se sont séparés. Les uns sont rentrés dans le bois, les autres dans le jardin.

« Il est près de trois heures. Je t'écris, car le Général m'a demandé mes commissions. Il emporte ma lettre. »

LETTRE L.

EUGÈNE A LÉON.

Savenay.

Après vous avoir envoyé la lettre de M. de La B..., je suis allé visiter les environs. J'ai vu le château de Besnet, appartenant à M. Duguiny, volontaire royal. C'est à quelques portées de fusil de chez lui que l'on voit la chaumière de Lagrée, où mesdames de Donnissan et de Lescure furent cachées. La foudre tomba, il y a peu d'an-

nées, sur cette masure. M. de Frenilly, député de l'arrondissement de Savenay, se mit à la tête d'une souscription pour faire rebâtir la chaumière de la famille hospitalière. La souscription fut promptement remplie, et l'honnête paysan voit que, quelquefois, les bonnes actions sont récompensées ici-bas.

J'ai été voir aussi, à *Kerdavid* et au *Quénet*, chez MM. de Chomard et de Couëssin, ce que le travail et la persévérance peuvent faire. Dans un pays de landes et de bruyères, dans ces contrées que l'on aurait cru vouées à jamais à la stérilité, aujourd'hui des bois immenses d'arbres verts, d'une magnifique venue, s'élèvent là où, il y a cinquante ans, le néant seul régnait. Les châteaux qu'entourent ces bois sont relégués, bien loin de Paris, dans un petit coin de notre sauvage Bretagne : eh bien, que le Parisien y entre, il y retrouvera l'élégance de son pays et *de plus*, la franche hospitalité du nôtre. L'Esnerac, près de Guérande, se fait aussi remarquer de la grande route. Comme j'y arrivais, je trouvai l'avenue remplie de paludiers et d'habitans de la côte ; ils venaient remercier M. Donatien de Sesmaisons, qui avait obtenu du Roi une ordonnance qui rendait l'existence à plus de deux mille familles, qu'un règlement des douanes avait privées de pain.

Jamais je n'ai vu de reconnaissance plus vive et mieux exprimée que celle de ces braves gens ;

jamais je n'ai été aussi fier de mon ami, que lorsque le curé du Croisic lui dit :

« Monsieur, voyez cette multitude d'hommes, de femmes et d'enfans ; ils vous doivent tous l'existence; c'est vous qui avez appris au Roi leur misère ; c'est vous qui avez supplié le Roi de la faire finir : aussi c'est nous tous qui prierons pour vous. »

Dans une de mes précédentes lettres, je vous ai parlé, mon cher ami, de la croix et du *dolmen* de Saint-Nazaire, dont l'église est une des plus vieilles de France. Il ne me reste plus rien à vous dire de ce pays-ci, si ce n'est que je l'aime un peu davantage, et que j'ai encore une plus haute idée de son hospitalité, depuis que j'ai passé deux jours au château de Quehillac.

Me voici de retour à Savenay. J'y suis revenu prendre mon gîte chez le bon Sous-préfet. Demain, je partirai de bonne heure, j'irai gagner les rives de la Loire, je m'embarquerai sur le bateau à vapeur, et j'irai visiter Paimbœuf, les eaux minérales de la Plaine et les bains de mer de Pornic, où je resterai quelques jours.

LETTRE LI.

EUGÈNE A LÉON.

Pornic.

En quittant Savenay, j'ai traversé les beaux champs qui bordent la Loire, jusqu'au village de Lavaux; c'est là que croissent ces magnifiques blés si connus dans le commerce et qui se vendaient à Saint-Domingue, dans le temps de sa prospérité. Le bateau à vapeur se faisait remarquer sur le fleuve au nuage de fumée noire qui fuyait devant lui, au pavillon blanc qu'il portait en poupe. Il fait escale à Lavaux, le canot vint me chercher et je montai à bord du *Courrier*, c'est le nom du bateau à vapeur : peu de temps après j'étais à Paimbœuf.

Cette petite ville, très-florissante dans le temps où Saint-Domingue nous fournissait ses trésors, a beaucoup perdu à la révolution. Quand elle éclata, Paimbœuf prenait un accroissement rapide, on y comptait déjà plus de six mille habitans, et un siècle avant, on ne voyait sur l'emplacement que la ville couvre aujourd'hui, que deux métairies et les ruines d'un ancien château, nommé *Pennochen*, que l'on croit avoir été habité par Hoël, comte de Nantes. Le grand autel de l'église de Saint-Louis est remarquable par la richesse et la beauté de ses marbres.

L'hôpital est tenu avec un soin et une propreté dignes d'éloges; mais que font nos éloges?... La charité n'en veut point.

En général, l'aspect de cette ville est triste, et cependant le mouvement y est ordinaire, mais la plupart de ceux que vous voyez dans les rues, sont des partans ou des arrivans, qui se rencontrent un instant, pour ne plus se retrouver. Tous ont l'air de ne s'arrêter qu'à regret. Les uns sont impatiens de commencer, les autres de terminer leurs longs voyages.

Pour faire prendre patience aux voyageurs, ici les auberges sont très-bonnes. C'est en vain que l'on en chercherait à Nantes et dans beaucoup d'autres grandes villes, d'aussi-bien tenues, d'aussi propres que celles de Paimbœuf. L'hôtel Jacometty surtout, placé sur le quai, à l'endroit où s'arrête le bateau à vapeur, est digne d'être cité.

Paimbœuf relevait du beau château de La Vairie, situé dans une prairie qui le sépare de la ville. C'était là qu'autrefois le Marquis et la Marquise de Bruc exerçaient la plus noble hospitalité. Ils ont disparu de ce monde : des amis et les pauvres du pays ont conservé leur souvenir.

En 1793, le 8 mars, les paysans ameutés des paroisses de Chauvé, de Vue, du Pellerin, de Sainte-Pazanne, Trossay, Bouguenais, Brains et Saint-Hilaire, ayant M. d'Anguy de Vue à leur tête, vinrent surprendre Paimbœuf. On s'y bat-

tit, les royalistes furent repoussés, leur chef malade et aveugle chercha vainement et par ses paroles et sa bonne contenance à retenir les paysans qui n'étaient point encore aguerris ; il fut blessé, fait prisonnier, conduit à Nantes, où son sang coula bientôt sur l'échafaud. M. d'Anguy de Vue a été la première victime immolée dans cette ville, qui devait en sacrifier tant d'autres. Honneur à ce premier martyr royaliste.

Le Sous-prefet ayant su que j'étais à Paimbœuf, est venu m'engager à passer quelques instans chez lui. J'ai retrouvé chez M. de La Tocquenay, cette bonté qui touche ; ce savoir qu'on envie, cette simplicité qui plaît ; je l'ai quitté avec reconnaissance et regret.

Je pars tout de suite pour Pornic ; je vous écrirai de là, je compte y passer du temps. Adieu.

. . . .

Une petite voiture qui se rend chaque jour de Paimbœuf à Pornic, et qui est presque toujours remplie de personnes qui viennent prendre les bains de mer, m'a conduit ici. Pendant l'espace d'une lieue, la grande route côtoie la Loire : cette vue rend le paysage intéressant ; sans elle, il serait monotone. Sur la droite du chemin, on aperçoit le village de Saint-Viau. Le Saint dont il porte le nom était d'origine anglaise : en 740, il quitta l'île d'Iler (1), *parce qu'il n'y trouvait*

(1) Aujourd'hui l'île de Noirmoutiers.

pas assez de solitude, et vint vivre en ermite sur le mont *Scobril*. C'est dans cet endroit que, peu de temps après sa mort, on commença à bâtir le bourg que l'on a continué d'appeler Saint-Viau. Une grotte creusée dans un rocher était la demeure du Saint; une croix s'y élève aujourd'hui sur un piédestal ouvert, et qui ressemble à une porte très-basse : les gens de campagne qui souffrent des maux de reins, passent et repassent par cette ouverture, en priant saint Viau de les guérir.

Notre petite carriole s'arrêta une heure à Saint-Père-en-Retz : quelques maisons à tourelles, surmontées de toits pointus, quelques fenêtres coupées par des croix en granit, quelques portails en ogive, annoncent que ce bourg a eu jadis une certaine importance. Il avait un château fort, qui fut donné, en 1345, par Philippe VI, Roi de France, à Jehan de Laval, Chevalier, Seigneur de Pacy. En 1448, le Duc François II de Bretagne, ordonna de mettre en possession de la seigneurie de Saint-Père-en-Retz Gilles de la Rivière, son Vice-chancelier, et les enfans de Jacques de la Villéon.

Voilà tout ce que nos vieilles annales disent de Saint-Père-en-Retz. En vérité, je suis tenté d'en féliciter le pays; car la célébrité s'achète toujours si cher!

Dans nos temps de danger et d'épreuve, le pays de Retz a fourni son contingent en hommes fidèles.

Après M. d'Anguy de Vue, le Chevalier de la Cathelinière prit le commandement des paroisses qui s'étaient levées contre la république. Le brave Guérin, noble ami de Charette, le suivit. M. Lucas de la Championière, que quinze cents hommes étaient allés chercher à Brains, pour le mettre à leur tête, prouva bientôt son dévouement et son habileté. Sa première marche fut un succès : il s'empara du Pellerin, enleva deux canons d'un navire mouillé en face de ce bourg, et alla battre les républicains au port Saint-Père.

Le feu de l'enthousiasme royaliste s'étendait alors dans tout le pays. Les partisans de la révolution, effrayés du tocsin qui retentissait à la fois dans toutes les paroisses, se réfugiaient à Nantes et dans les petites villes. Les frères Hériault et Léger, Bertrand et Boursault de Sainte-Lumine de Grandlieu, Paigné, Berthelot, Fougaret et le Marquis de la Roche-Saint-André, déployaient ou suivaient le drapeau blanc.

Ce fut le Marquis de la Roche-Saint-André qui, avec quatre mille hommes et le rassemblement de Cathelinière, vint attaquer Pornic, dont la position pouvait être d'un grand avantage au parti royaliste.

Cet officier, plein de courage et d'expérience, partagea sa petite armée en deux colonnes; et, après trois quarts d'heure d'une vive fusillade, entra dans la ville en criant *Vive le Roi!* Ses soldats y joignirent le cri de *Vive le Marquis*

de la Roche! Vive notre brave commandant! et reconnaissans de l'avantage que Dieu venait d'accorder à leurs armes, ces hommes, aussi religieux que vaillans, s'empressèrent d'aller planter leur drapeau victorieux, non sur les rochers du port, non sur les hautes tours du château, mais au pied de la croix de mission.

Malheureusement ces paysans sans discipline, dans l'exaltation de la joie, se livrèrent à leur goût pour le vin et l'eau-de-vie. Dans la double ivresse de l'intempérance et d'un premier succès, ils négligèrent complétement les moyens de défense.

Les républicains ne tardèrent pas à profiter de leur désordre et de leur inexpérience. Conduits par le prêtre apostat Abline, les bleus attendirent que la mer fût basse : un grand nombre de marins s'étaient joints à eux. Au commencement de la nuit, ils traversèrent le port, et tombèrent à l'improviste sur les royalistes désarmés, gorgés de vin, remplissant en tumulte les rues et les cabarets.

La Roche-Saint-André et le jeune Flaming, qui n'avaient point eu assez d'empire pour retenir leurs soldats sous les armes et hors des cabarets, en retrouvent avec peine dans ce moment d'attaque : ils crient aux armes, parcourent la ville : le massacre y était horrible. Le Marquis de La Roche, entouré par trois gendarmes, en tue deux; en tirant sur le troisième, son pis-

tolet crève; son épée le délivre de ce républicain qui étendait déjà la main sur lui, et qui lui criait : *Rends-toi.* Le jeune Flaming court à la croix de mission, en enlève le drapeau blanc, et crie aux paysans : *Ralliez-vous! ralliez-vous autour de ce drapeau! déjà il vous a donné la victoire; il est béni de Dieu, il vous la donnera encore....* Mais c'est en vain, le désordre est au comble; La Roche-Saint-André lui-même est entraîné, renversé, blessé, foulée aux pieds par les fuyards..... M. Baudouin d'une taille athlétique et d'un grand courage, voit son chef au moment de périr, s'élance à terre, le relève, le met en croupe, et gagne avec lui la grande route de Machecoul.

Mais le brave Flaming n'avait pas su échapper; il était tombé aux mains des républicains, qui massacrèrent sous ses yeux les royalistes, comme lui faits prisonniers. Ils avaient vu que son courage n'était point un courage ordinaire, et ils voulurent proportionner ses tourmens à sa valeur. On l'enterra tout vif, jusqu'au cou, et on le lapida avec une horrible et cruelle lenteur.

A d'autres prisonniers on promit de les épargner, s'ils creusaient une fosse assez profonde pour recevoir tous les morts.... Leur ouvrage n'était qu'à moitié terminé, on les força d'y porter leurs amis, leurs frères.... C'était acheter cruellement la vie, et cependant elle leur fut

ôtée; on les fusilla tous sur les cadavres de leurs compagnons d'armes!!...

C'était sur la grève, sous les murs du château, au bout du jardin de Retz, que les victimes étaient entassées... Les flots et les vents ont depuis porté le sable de l'abîme sur leurs cadavres, et, en les recouvrant ainsi, leur ont donné une sépulture que les révolutionnaires ne leur avaient accordée qu'à demi.

Le peuple de Pornic montre encore avec horreur l'endroit où les *pauvres brigands* ont été massacrés; il se souvient du nom de Flaming, et le répète avec éloge.

Voilà, mon bien cher ami, les tristes souvenirs des temps modernes que je trouve ici. J'en ai cherché des anciens jours, en visitant le château, et je n'ai rien recueilli d'intéressant dans cette vieille demeure : je sais seulement qu'elle a été habitée par nos Ducs de Bretagne, qui y tenaient toujours garnison. Au-dessous de ses murailles, sur un énorme bloc de rocher, on voit *la croix des Huguenots*. Personne n'a pu m'expliquer l'origine de ce nom. En général, ceux que l'on appelait Huguenots, n'élevaient pas de croix.

Pourquoi celle-là, qui est du même granit que le rocher qui la porte, est-elle ainsi nommée? pourquoi est-elle penchée du côté de la mer, car elle paraît avoir toujours été inclinée ainsi sur les flots?... Je ne sais, mais si elle

était placée autrement, certes, elle produirait un moins bon effet.

Je voudrais qu'elle perdît ce nom de *croix des Huguenots*, et que dorénavant on l'appelât la *croix des Vendéens*. Ceux dont je viens de vous redire la fin glorieuse, gisent à quelques pas d'elle.

Assis sur le rocher qui la porte, M. Fougaret, Chevalier de St.-Louis, et que j'ai déjà nommé parmi les officiers distingués du pays de Retz, me raconta l'histoire que je vous envoie.

« Il y a ici un capitaine de l'armée de Cha-
» rette. Dans les temps qui ont suivi nos désas-
» tres, il finit par inspirer un sentiment de pré-
» férence à une jeune femme dont les opinions
» politiques n'étaient pas celles pour lesquelles
» il avait tant combattu.

» Le Roi venait de rentrer; tout était calme;
» les passions semblaient amorties : aussi cette
» femme oublia ses opinions; des sentimens plus
» tendres, plus doux remplirent son cœur; et,
» grâce à ces mêmes sentimens, elle trouva très-
» simple, qu'en 1815, son mari saisît de nou-
» veau ses armes pour la cause du Roi.

» Peu à peu, et les discours, et peut-être
» aussi l'amour du Vendéen pour sa femme, celui
» qu'elle avait pour lui, car il entre souvent un
» peu d'humanité dans nos sentimens les plus
» purs, la ramenaient à de plus saines idées;
» enfin, quelle que pût être la nature de ses

» affections, il n'en est pas moins vrai qu'elle » revenait à des principes religieux, et que le » soldat de Charette était bien heureux de ce » retour.

« Les ouvrages libéraux reparurent, entr'au- » tres *la Minerve*; ils lui furent prêtés à l'insçu » de son époux. Les inspirations de ces ouvrages » périodiques reportèrent le trouble dans l'âme » de cette infortunée; ils sapèrent de nouveau » l'édifice qui se construisait; et, par le plus » pénible contraste, les opinions libérales l'em- » portèrent tout-à-fait dans le cœur de cette » femme d'un Vendéen qui redevint athée! Le » mari souffrait en silence. Cette femme tomba » brusquement malade : bientôt, frappeé à mort, » la religion voulut s'approcher de son lit de dou- » leur. Elle repoussa le prêtre avec fureur. En » vain son mari la priait à genoux d'avoir soin de » son âme : ses efforts, ses discours furent vains. » La patience inépuisable du pasteur ne fut point » rébutée ni par l'insulte, ni par le refus. Le vété- » ran de la Vendée pleurait, priait pour que Dieu » touchât le cœur de sa femme; il la suppliait » d'avoir pitié d'elle : rien ne pouvait vaincre » son opiniâtreté coupable. Enfin la mort arri- » vait.... elle arrivait avec toutes ses angoisses... » Les horreurs d'une lente agonie ne purent » l'ébranler. Son mari, au désespoir, était près » d'elle; il lui présenta un crucifix; il implo- » rait sa femme; il espérait un regard. Ses yeux

» étaient fermés, son cœur endurci; les der-
» niers instans approchaient; le vieux soldat,
» désespéré, hors de lui, inspiré sans doute,
» se lève avec énergie : Femme d'un Vendéen,
» adore ton Dieu, lui dit-il en posant le cru-
» cifix sur les lèvres de la mourante, qui ex-
» pire en le repoussant. Concevez-vous un tel
» malheur? ajouta M. F...., la femme d'un de
» nos compagnons mourir ainsi! et dans la Ven-
» dée! »

Le cœur du chef vendéen était bouleversé, et son récit nous fit partager son trouble. Adieu.

LETTRE LII.

EUGÈNE A LÉON.

Pornic.

Je resterai ici quelque temps, le pays me plaît beaucoup et j'y prendrai quelques bains; la mode en est venue jusqu'à notre Bretagne. Les petites villes des Sables, du Croisic, de Saint-Nazaire, de Pornic; les hameaux de Pornichet et de la Plaine se remplissent chaque été de baigneurs : parmi eux il y a sans doute des malades qui viennent à la mer, chercher la santé; mais il y a aussi beaucoup d'*ennuyés* qui espèrent trouver une trève à leur ennui dans un dé-

placement; et, quoique les bains que je vous nomme ne ressemblent en rien à ceux de Dieppe, ni aux bains si fréquentés de l'Angleterre, on y vient cependant d'assez loin, de l'intérieur de la France. Nous avons ici des baigneurs qui arrivent d'Angers, du Mans et même de Chartres.

Je vous ai dit que le château avait jadis appartenu aux Ducs de Bretagne; depuis il était passé dans la famille de Villeroi. Comme cette propriété ne consistait plus qu'en de vieilles murailles sur un stérile rocher, elle fut négligée, personne n'y venait, le temps seul pesait sur ses tours, qui, d'année en année, se dégradaient davantage. Un malheureux, un manant qui n'avait pas d'asile s'empara de la demeure de nos anciens Souverains; et qui aurait pu lui en défendre l'entrée? depuis des siècles la sentinelle ne faisait plus sa ronde sur le mur d'enceinte, le pont-levis ne se levait plus, la herse de fer avait été arrachée de la voûte et le porche antique n'avait plus de battans. Aussi, le pauvre serrurier que la voix publique avait surnommé *Misère*, s'établit en maître dans la demeure abandonnée des Princes. Il y vivait depuis plus de quinze ans; les hiboux, les orfraies, possesseurs de ces ruines avant lui, ne fuyaient plus à son approche. Quelquefois, quand il avait de l'ouvrage, on entendait pendant le jour le bruit de sa forge et les coups de son marteau. C'était là tout ce qui animait ces lieux jadis retentissans

du tumulte des armes. D'autres fois, quand il avait gagné quelque peu d'argent et qu'il revenait du cabaret, *Misère* s'asseyait sur le haut des murs, et là, au milieu de la nuit, les yeux stupidement fixés sur la mer brillante, il chantait... et le même écho qui répétait sa chanson d'ivrogne avait redit jadis le lai d'un ménestrel.... M. Le Breton qui passait souvent par Pornic pour aller visiter des propriétés qu'il a dans les environs et pour se rendre à Noirmoutiers, son pays natal, vit avec peine les dégradations rapides que le temps faisait au château; il eut la bonne pensée de les arrêter, et en achetant cette vieille et noble demeure, de la sauver d'une entière destruction.

Avant de pouvoir traiter avec les vrais propriétaires de ces ruines, il fallait en renvoyer le misérable serrurier, qu'une tranquille possession de près de quinze années en avait presque rendu maître; pour trois cents francs, il consentit à les abandonner. M. Le Breton fit aussitôt fermer la cour du château, pour prouver qu'il n'était plus sans maître, partit pour Paris où il acquit tous les droits des héritiers du Duc de Villeroi. Depuis ce temps, les dégradations sont non-seulement arrêtées, mais de nouvelles constructions dominent les antiques murailles; des logemens fort agréables ont été arrangés dans l'intérieur des tours. Quand quelques années auront effacé la blancheur des bâtimens modernes,

quand une teinte grisâtre les liera davantage avec le reste du vieil édifice, l'effet en sera très-pittoresque, surtout si les arbres verts plantés dans les cours viennent à pousser de longs rameaux, pour couronner les murailles privées en grande partie de leurs créneaux et de leurs machicoulis.

M. Le Breton a fait à Pornic, ce que M. Lemot a fait à Clisson; tous les deux nous conservent des monumens de notre histoire.

Je reviens à *Misère*. Les trois cents francs qu'il avait reçus passèrent vîte, il n'en employa pas la moindre partie pour s'assurer un gîte; chassé de *son château*, il est allé prendre possession d'un corps-de-garde abandonné. Là, seul sur la côte, parmi les rochers et dans l'endroit le plus désert et le plus exposé aux vents, cet homme vit, travaille et chante sans jamais mendier; quand on lui donne de l'argent, il se repose et passe ses journées au cabaret; l'argent est-il dépensé, sans se plaindre, il retourne à sa misérable et solitaire demeure et reprend ses outils; il n'a point de lit, point de paille pour dormir, pas un lambeau de couverture pour se défendre du froid. Dans l'extrême rigueur des hivers, pour se réchauffer, il presse son fils contre lui. Ce fils lui ressemble : il s'est endurci comme son père, contre le froid et la misère.

Des âmes charitables viennent de faire une quête pour ces deux malheureux; avec le pro-

duit de cette collecte, on compte leur faire bâtir une petite chaumière; mais il est plus que probable que l'instinct des ruines leur fera quitter le toit qui leur est offert, pour aller de nouveau s'emparer de quelques débris dans une solitude bien sauvage.

Ce n'est pas loin du corps-de-garde habité par *Misère*, que se trouve la source d'eau minérale. Elle jaillit d'un des rochers de la côte; un escalier taillé dans le roc y conduit; on la dit fort salutaire pour les estomacs faibles. Elle est moins abondante et moins chargée de fer que celle de la Plaine. Cette dernière source est très en vogue dans le pays. Tous les ans un grand nombre de *buveurs* s'y rassemblent. Des chaumières un peu plus propres que celles des paysans leur servent de logemens, et le voyageur qui traverse la contrée sans la connaître, doit être tout étonné de voir aux fenêtres ou sur le seuil rustique de ces pauvres cabanes, des femmes élégamment vêtues.

Je ne connais pas de pays aussi nu, aussi dégarni d'arbres, que *la Plaine*. Les champs n'y sont point séparés par des haies, mais par de petits murs de pierres noirâtres tachetées de lichens jaunes. Les environs de Pornic sont loin d'être aussi arides : de beaux arbres entourent la jolie maison de M. Desplantes, située à un quart de lieue de la ville, maison si bien connue par les pauvres et les malades, par les roya-

listes, qui de tout temps y sont allés réclamer des secours, des soins, un abri. La charité, le royalisme, le savoir, sont héréditaires dans cette famille, et les habitans de Nantes le savent aussi bien que ceux de Pornic et de la Plaine.

D'autres points du pays ont encore de beaux ombrages. L'Oisellière, charmante habitation appartenant à M. Tayau; la petite vallée de Saint-Martin; les coteaux qui mènent au Clion, offrent de la fraîcheur et de la verdure au promeneur que la vue de l'immensité fatigue.

Quant à moi, je l'avoue, rien ne m'attire et ne me retient comme l'aspect de la mer : on le dit monotone, il me semble toujours nouveau. Assis sur la grève, je passe des heures entières à voir se dérouler les flots. Le mouvement continuel que j'ai sous les yeux en donne à mon esprit; la pensée suit la pensée, comme la vague suit la vague, et l'imagination s'étend encore plus loin que l'espace azuré.

C'est surtout le soir que j'aime à me promener sur la côte. Du haut des rochers, je vois au-dessous de moi briller une vaste nappe d'argent. Quelquefois l'étendue des eaux est noire et obscure comme le ciel, seulement une longue trace comme une voie lumineuse se dessine sur la mer, en réflétant les rayons de la lune.

Hier au soir, le ciel et la mer étaient sombres; la chaleur avait été accablante pendant toute la journée, et des éclairs muets déchi-

raient de temps en temps l'horizon chargé de nuages. Je me promenais seul ; une lueur incertaine régnait encore ; rien ne troublait le silence, hors le bruit de quelques lames qui venait se briser sur la grève.

Tout-à-coup j'entendis une voix, j'écoutai ; deux personnes venaient de mon côté. A travers l'obscurité, j'aperçus un vieillard qui conduisait au milieu des rochers un enfant que j'avais vu s'éloigner de l'*anse des baigneurs*, quand il y venait du monde.

C'étaient le père et le fils.

Je demeurai immobile, ils ne me virent pas, le fils disait :

« Mon père, encore plus loin, on pourrait venir ici.

— « A cette heure et dans ce lieu tu n'as rien à craindre. Tu vois comme il fait noir...... tu es fatigué, crois-moi, restons ici, la plage est unie, les rochers ne déchireront pas tes pieds.

— « Oh ! ce ne sont pas les rochers que je crains, ce sont les regards... Mon père, allons plus loin..... des promeneurs pourraient me voir.

— « Puisque tu le veux, répondit le père, allons plus loin. » Et tous les deux continuèrent leur route. L'homme âgé vint à glisser ; à son tour le fils s'écria :

« Mon père, restons ici...... vous vous êtes fait mal ! » En effet, le père du jeune ma-

lade s'était blessé à la jambe. Il s'assit, son fils était à ses pieds, et je l'entendis qui lui disait :

« Mon père ! pourquoi ne suis-je pas mort quand j'étais tout petit ?... alors, je me le rappelle, je ne faisais horreur à personne... Les enfans de nos voisins jouaient avec moi..... Alors on ne leur disait pas : Ne jouez pas avec Anselme.... Mon père, que de peines je vous donne !...... Vous croyez que je guérirai... Oh ! non, jamais ! jamais ! Mais, vous le voulez ; je ferai ce qu'ordonnent les médecins. Je le ferai, mais je ne guérirai pas.

— « Oui, oui, mon enfant, fais ce que les médecins te prescrivent ; guéris-toi, pense à ta mère..... Comme elle sera heureuse de t'embrasser à ton retour à la maison !.....

— « Oh ! pour m'embrasser elle n'a point attendu que je fusse guéri... elle !... Quand je suis parti, elle m'embrassait comme avant ma maladie... elle pleurait sur moi... là, sur mes joues, j'ai senti ses larmes..... Ah ! c'était un baume pour moi...... Tout le monde me repousse ; mais ma mère, elle ne me repoussait pas ; elle me pressait sur son cœur....

— « Et moi, s'écria le père, crois-tu donc que tu me sois moins cher parce que tu souffres ? Viens, mon Anselme. »

Et je les vis qui se tenaient embrassés. L'enfant se détacha des bras de son père. D'une voix encore tout émue, le vieillard lui dit :

« Anselme, déshabille-toi, je vais t'aider. » Et avec un soin qu'un étranger ne pourrait avoir, il ôta les vêtemens du malade, lui jeta sur les épaules une longue pièce d'étoffe blanche pour envelopper son corps, et le prenant dans ses bras, s'avança dans la mer et le présenta à la lame.

« Souffres-tu ? » demandait-il souvent.

— « Oh ! pas dans vos bras, mon père ! » répondait l'enfant. Et cette réponse redonnait sans doute de la force au vieillard, car je le voyais long-temps soutenir son enfant de dix à douze ans, et l'opposer au choc bienfaisant de la vague.

Quand ils revinrent s'asseoir sur un rocher, le père en essuyant son fils, lui disait :

« Mon pauvre Anselme, tu t'es fait bien de la peine ce matin, parce que le baigneur public a refusé de prendre soin de toi..... de te porter dans ses bras comme les autres enfans; tu vois bien que tu avais tort.... Qui te soignerait comme moi ?

— « Oh ! personne...... Mais je vous fatigue, mon père, je finirai par vous lasser.

— « Quand tu auras des fils, tu verras, Anselme, si leurs souffrances pourront fatiguer ton amour. Il y a quelque chose de plus fort que tout, c'est l'amour d'un père et d'une mère pour leur fils.

— « Quoi ! si ce fils est comme moi, s'il vient au monde frappé de malédiction ?...

— « Tu l'aimeras davantage, tu le béniras deux fois plus, pour lui faire oublier ses maux. Ah, Anselme! Anselme! tu ne connais pas le cœur d'un père....

— « Dans vos bras j'apprends à le connaître! s'écria l'enfant.... » Et je le vis se jeter sur le sein du vieillard.... ils pleuraient tous les deux, et moi je pleurais aussi.

Le lendemain de très-bonne heure, je rencontrai Anselme et son père, ils sortaient de l'église. J'osai regarder le malheureux enfant, c'est une espèce de lèpre dont il est affigé; ils allaient porter une lettre à la poste : c'était sûrement pour la pauvre mère, je n'en doute pas, ils lui disaient d'espérer....

Une de mes promenades favorites, c'est, en longeant la côte, d'aller à Sainte-Marie, petit village à une demi-lieue de Pornic; son église, surtout dans la partie de la tour qui porte le clocher, annonce une haute antiquité. Dans son cimetière on trouve une pierre tombale, qui indique la sépulture d'un *Croisé.*

Le noble chevalier repose là, au milieu des humbles villageois.

Qu'importe, au moment du naufrage,
Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs?
Ou, sur une barque légère,
D'avoir, passager solitaire,
Rasé timidement le rivage des mers?

(La Martine.)

Quand une embarcation vient à passer devant l'église de Sainte-Marie, les matelots ôtent leurs chapeaux et disent l'*Ave, Maria.* J'ai encore remarqué d'autres pieuses habitudes ; pas un paysan de la côte n'entre dans la mer, pour s'y baigner, sans tremper sa main dans les vagues et faire ensuite le signe de la croix. Devant l'immensité, l'homme se trouve si peu de chose, qu'il sent le besoin de se placer sous la protection du ciel.

Entre Pornic et Sainte-Marie, sur le point le plus élevé, j'ai admiré de superbes pierres druidiques ; aujourd'hui elles gisent dans un grand désordre ; est-ce la main des hommes ? est-ce une commotion du globe, qui les a renversées ?... Du côté opposé, sur les hauteurs de Gourmalon, on en rencontre d'autres ; je les ai vues toutes couvertes d'enfans qui jouaient et folâtraient sur elles : on voit ainsi des fleurs croître près d'un tombeau, ou parer un autel.

Ces pierres sont-elles des autels ou des tombeaux? Peut-être l'un et l'autre ; là où l'on avait élevé une pierre à Dieu, il est naturel que l'on ait voulu dormir ; une terre sainte a toujours paru plus légère que celle qui n'était pas consacrée.

On peut donc penser que *les dolmens* ou *les pierres levées* étaient des autels, et que les autres pierres que nous voyons à l'entour étaient des tombes de quelques grands, ou de quelques chefs.

Dans nos éplises, ne voyons nous pas, les hauts et puissans seigneurs enterrés près de nos sanctuaires ?

Entre Pornic et Bourgneuf, au village de Prigny, on remarquait une éminence de forme arrondie, qui dominait la baie; elle ressemblait à un *tumulus*, et passait pour être un ouvrage romain; M. Le Breton y a fait faire des fouilles et a découvert que c'était la base d'une tour assise sur un rocher que la mer a dû baigner autrefois.

Je vous cite toutes ces choses, mon cher Léon, pour vous prouver que l'on peut très-bien employer son temps à Pornic. Le pays est curieux à visiter, et pour celui qui cherche des souvenirs, et pour celui qui aime les antiquités. En faisant quelques lieues, l'agriculteur y trouvera aussi une *terre promise* à explorer, une conquête faite sur la mer. Il y a environ soixante ans que *la Cronière* formait une île, aujourd'hui elle est unie à la terre ferme, et fait partie de la paroisse de Beauvoir. Ce bel ouvrage est dû à M. Jacobsen, père de celui qui vient à son tour de forcer la mer à délaisser une plage, qu'il a su rendre productive pour son pays (l'île de Noirmoutiers).

La Cronière, à cause de sa fertilité et de ses doubles moissons, a été surnommée *le Delta du Poitou.* Une digue entretenue à grands frais par les propriétaires, la défend des flots; son

sol se compose des dépôts et des sédimens apportés par les courans de la baie de Bourgneuf, et particulièrement de la Loire.

Un autre point de la contrée, bien digne d'être visité, c'est le Marais (1), vaste plaine d'alluvion, encadrée d'un côté par un amphithéâtre de collines formant l'ancien rivage de la mer, de l'autre par une chaîne onduleuse de hautes dunes de sables qui la défendent de l'Océan, et dont le reflet doré contraste agréablement avec la verdure des immenses prairies qui tapissent le fond du bassin.

Toute cette plaine verdoyante est coupée par mille et mille canaux, que le *Maréchin* (c'est ainsi que l'on nomme l'habitant du Marais) franchit légèrement à l'aide d'une grande gaule, ou parcourt rapidement dans sa *yole*, sorte de nef longue et effilée qu'il pousse avec la gaule dont il est toujours armé.

La crainte des inondations a fait placer toutes les maisons sur les petites élévations qui se trouvent çà et là; des saules et des peupliers croissent à l'entour et forment dans les prairies des massifs habités.

Les *Maréchins* sont d'une stature élevée, d'un maintien un peu roide, mais non embarrassé; la douceur et la fierté se peignent

---

(1) Je dois cette description du Marais à mon jeune ami, Charles Mourain de Sourdeval.

dans leurs regards ; naturellement silencieux ; ils s'épanchent, sans quitter le ton noble, avec ceux qui partagent leurs sentimens ; rien n'égale leur désintéressement, si ce n'est leur loyauté ; ils sont à l'épreuve de la séduction comme de la crainte.

Des hommes de cette trempe ne devaient pas rester oisifs pendant la guerre. Ils prirent les armes sous la conduite du brave Pajot, qui, de simple marchand de poisson, devint un des officiers les plus distingués de l'armée de Charette, et qui fut honoré à sa mort des larmes de son Général, qui perdait en lui un de ses plus fidèles et alors un de ses derniers serviteurs.

Le Marais étant de difficile abord à cause de ses canaux, la guerre y fut presque toujours défensive. Les *Maréchins*, couchés dans leurs *yoles*, et garantis par les revers des fossés, s'avançaient sans être aperçus jusqu'au milieu des *bleus*, les harcelaient, les chargeaient à l'improviste, et les culbutaient dans les fossés pleins d'eau, où la poudre se mouillait dans les gibernes, et où les fusils réduits à la baïonnette, devenaient des armes insuffisantes contre le feu des Vendéens, et même contre la longueur des *ningles* ou des gaules dont ceux-ci se servaient également et pour franchir les canaux, et pour combattre. Si au contraire les Vendéens étaient obligés de fuir, deux ou trois larges fossés qu'ils

sautaient en un clin d'œil, les dérobaient à la poursuite de l'ennemi, sans cesse embarrassé par ces nombreuses coupures du terrain.

Pajot, en suivant ce système, sauva le Marais pendant plus de deux ans. Il ne fut vaincu que par la sécheresse d'un été qui enleva au pays sa défense naturelle.

Lorsque les Généraux républicains, Dutruy et Haxo, eurent réuni toutes leurs forces et juré d'exterminer l'armée du Bas-Poitou, c'est dans l'île de Bouin que Charette se renferma. Il y vint comme un lion qui frémit de rage quand le nombre le force à reculer! Plus les difficultés devenaient grandes, plus Charette grandissait avec elles; c'était là le beau de son caractère. Savin et Joly craignant la retraite à Noirmoutiers, ne voulant pas s'acculer à la mer, venaient de le quitter en emmenant leurs troupes. Trois mille hommes au plus restaient avec lui; d'un côté la mer, de l'autre l'ennemi le cernaient de près... Eh bien! dans cette position critique, le chef royaliste ne perdait rien de son sang-froid; on l'aurait cru à la veille d'une victoire. Il répétait au peu de soldats qu'il comptait encore : *Mes amis, avec vous je ne désespèrerai jamais, je ne cèderai jamais; Vendéens, ayons bon courage; Couëtus et Guérin sont encore avec nous; ceux-là ne nous quitteront point.* En effet, ils ne quittèrent pas, et, par des prodiges de valeur, sau-

vèrent deux mille hommes qui semblaient condamnés à périr dans l'île de Bouin, attaquée par plus de sept mille républicains.

Un de ces jours, je ferai, avec un officier vendéen, une tournée sur la côte; je compte pousser jusqu'aux sables d'Olonnes; je veux voir ce qui reste du château de la Proutière. Vous vous souvenez que ce fut là qu'eut lieu le premier rassemblement royaliste : des gentilshommes poitevins, qui y étaient réunis, eurent un moment l'idée de s'y défendre. Le Baron de Lezardière, officier distingué, d'un caractère ferme et résolu, aurait pu résister avec avantage, et repousser loin de la demeure de ses pères les hordes révolutionnaires qui menaçaient de l'attaquer. Mais beaucoup de femmes, beaucoup d'enfans étaient venus y chercher un refuge, et le royaliste aima mieux abandonner son château à la fureur des *patriotes*, que d'exposer tant de familles aux *vengeances nationales*.... Arrivés à la Proutière, les bleus, irrités de n'y trouver ni *nobles*, ni *prêtres*, ces *éternels ennemis du peuple*, comme on les appelait alors, se vengèrent de leur désappointement par le feu. C'est à la Proutière que s'alluma ce long incendie de châteaux, qui, de là, s'étendit si loin, et consuma tant de nobles demeures, et tant de pauvres chaumières! Dans l'excursion que je vais faire, je veux voir aussi cette église de St.-Cyr, où les républicains, qui donnèrent la mort

à l'intrépide Guérin, s'étaient retranchés. Je veux voir au *bourg la Roche* la tombe où repose ce simple paysan, devenu grand capitaine; ce chef tant regretté de Charette, cet ami du soldat vendéen, que deux orateurs sacrés se disputaient l'honneur de louer le jour de ses funérailles, tandis que le canon ennemi grondait encore, et que l'on priait pour le mort, l'épée nue à la main.

A chaque pas, dans cette contrée, il y a un souvenir vendéen.

A *St.-Gervais*, c'est là que fut tué ce Gaston, que l'on vit un des premiers à la tête des rassemblemens de paysans. S'il a laissé de l'incertitude sur ce qu'il était, il n'en a point laissé sur son courage.

A *St.-Jean-de-Mont*, je ne serai qu'à trois lieues de l'*île-Dieu*; je verrai ce rocher où la valeur chevaleresque fut enchaînée par la froide et envieuse politique.

A la *Tranche*, je me rappellerai le sabre qui fut remis par le Chevalier de Crillon au Général Charette, avec cette devise qui lui allait si bien : *Je ne cède jamais.*

A *Salligné*, je chercherai l'endroit où Prudent de la Roberie fut enterré tout armé, comme un de ces anciens preux dont il avait la loyauté et la valeur.

Aux *champs des Mathes*, je verrai la croix qui indique le lieu où le sang d'un autre preux

a coulé pendant quelques mois. Le corps de Louis de la Rochejaquelein a reposé à l'ombre de cette croix. Il en a été exhumé avec respect, pour aller partager la tombe de son frère Henri, comme il en partage la gloire.

Adieu. Vous le voyez, mon cher ami, tous nos souvenirs sont des regrets.

LETTRE LIII.

EUGÈNE A LÉON.

Noirmoutiers.

Au lieu de faire la tournée que je vous annonçais il y a peu de jours, me voilà venu à Noirmoutiers, que je n'avais pas l'intention de visiter si tôt. C'est ainsi que nous allons dans la vie : bien rarement nos projets se réalisent; heureux quand ils ne sont changés que par une partie de plaisir!

C'en est une bien improvisée qui m'a amené ici. Avant-hier, dans notre promenade du soir, en voyant cinq ou six *chasse-marées* sortir du port de Pornic, nous disions : « Comme il serait agréable d'être tous réunis, assis sur le pont d'un de ces vaisseaux, et racontant des histoires ou chantant en parties de vieilles ballades, de glisser au milieu de la fraîcheur sur cette mer si brillante et si calme!

« Eh bien! dit M. P...., qu'en rentrant chez soi, chacun de nous fasse ce soir ses apprêts de départ. Demain, si le vent est bon, si la journée est belle, si la mer est calme, nous irons déjeûner chez le maire de Noirmoutiers.

— « Appuyé! appuyé! » s'écria à l'unanimité notre petite société; et tout le monde rentra de bonne heure pour se préparer au voyage du lendemain.

Je suis encore assez jeune pour qu'un projet agréable m'empêche de dormir. Je croyais que je serais levé le premier; mais quelqu'un m'avait devancé. Le jour ne faisait que de naître, quand j'entendis chanter sous ma fenêtre :

Il faut partir, voici naître l'aurore, etc.

Personne ne se fit attendre. Avant le lever du soleil, nous étions assis sur le pont de notre légère embarcation, nous félicitant de la beauté du jour et de la douceur de l'air.

Le ciel et la mer étaient tout d'azur; seulement la sommité des vagues les plus élevées semblait d'or, en reflétant les feux du soleil, qui se levait au-dessus des terres de Beauvoir et de Bourgneuf. Les toits en amphithéâtre de Pornic, son clocher, son vieux château avec ses constructions nouvelles, se dessinaient sur un fond bleu-pâle, que la lumière, en s'étendant, dorait peu à peu. L'église de Sainte-Marie se colorait aussi, et l'on apercevait sur les rochers

de la côte des paysans qui allaient à leurs travaux ou qui se rendaient à la première messe que nous entendions sonner, quoique nous fussions déjà à une certaine distance.

Notre vaisseau n'avait que de légères ondulations, tant la mer était calme. Beaucoup de papillons blancs voltigeaient autour de nous : en nous suivant ainsi, ils nous rappelaient que notre voyage ne serait pas de long cours; car la Providence a donné à toute créature la mesure de ses forces, et le papillon ne quitte les champs fleuris pour se risquer sur les vagues, que parce qu'il sait où il pourra reposer ses ailes.

Le vent, arrondissant nos voiles, nous poussait rapidement; mais bien plus rapidement encore nous voyions cingler devant nous le canot du vieux capitaine Qu.....d. Ce respectable et intrépide marin semble à peine appartenir à la terre : le matin, le midi, le soir, l'œil le voit toujours parcourant, animant la baie de Bourgneuf. Tous ses souvenirs, tous ses plaisirs se rattachent à la mer. Dans son joli canot, il en fait les honneurs à tous les étrangers qui viennent à Pornic : le balancement des flots, le souffle de la brise, la pêche, voilà ses délices, et il les fait partager avec une obligeance qui ne se lasse jamais : on dirait un propriétaire qui fait voir avec complaisance son parc et ses jardins. Walter Scott s'emparerait de ce caractère tranchant et honorable, pour en embellir une de ses

productions. Les deux frères Qu.....d sont les vrais types du parfait marin.

Partis de Pornic à cinq heures du matin, nous sommes arrivés à sept à Noirmoutiers. Nous mîmes pied à terre sur la chaussée Jacobsen, grand et bel ouvrage qui sépare et défend de la mer un espace que recouvraient les flots il y a six ans, et qui donne aujourd'hui quinze mille livres de rente de plus à M. Jacobsen, et emploie pour sa culture les bras de quarante pères de famille.

En suivant cette chaussée que commencent à border des touffes de tamarisques, nous parvînmes bientôt à la ville. Elle a un aspect d'aisance et de propreté qui plaît; son petit port a du mouvement et de la vie; un quai large et spacieux vient d'être terminé, et ajoute beaucoup à sa commodité et à son agrément.

Entre le port et le château, une place plantée d'arbres sert de promenade; de jolies maisons se voient à droite et à gauche de ce *cours*. Ces maisons annoncent par leur extérieur orné, que Noirmoutiers comptait jadis et compte encore de riches familles; dans plusieurs quartiers j'ai remarqué de ces petits hôtels, comme on en voit dans nos villes de l'intérieur, et qui semblent dater du règne de Louis XIII.

Je logeais chez M. Jacobsen; à l'élégance, au bon goût de mon appartement, à la galerie de tableaux qui touchait à ma chambre, j'aurais pu me croire dans une maison très-opulente de Paris;

mais aux soins, aux prévenances de mes hôtes, je voyais bien que j'étais dans un de ces bons pays primitifs, où l'hospitalité est mieux que la politesse, où elle est encore une vertu.

Les arts plaisent partout, mais ils ont un charme de plus quand on les trouve loin des grandes cités : des tableaux de prix, parmi lesquels il y a un superbe Raphaël, de rares gravures, de bons livres, des manuscrits précieux, voilà ce qu'on rencontre à cent cinquante lieues de Paris, dans une petite île de notre ancienne Bretagne, et je me hâte d'ajouter que ces objets y sont dignement appréciés.

Des hommes de lettres, des savans, des gens aimables y donnent de l'attrait à la société; nous fûmes présentés M. P.... et moi, à un cercle politique et littéraire, par un vénérable vieillard, qui est comme l'*histoire vivante* de son pays. A quatre-vingt-quatre ans, il se souvient de tous les noms; les dates sont restées dans sa mémoire. La belle vieillesse de M. V.... prouve plus en faveur du climat et de la salubrité de Noirmoutiers que tout ce que je pourrais en dire.

L'île compte aujourd'hui sept mille habitans; ses produits consistent en froment, fèves, orge et sel; son commerce se borne à leur exportation. Les femmes fortes et robustes labourent presque toutes les terres à la main, tandis que les hommes s'occupent de l'exploitation des marais salans, de l'entretien des canaux et de la

pêche qui est pour eux une grande et précieuse ressource.

J'ai vu aussi des embarcations chargées de bois arriver de Pornic et remporter de la terre de l'île, mêlée avec des cendres des goëmon et de varech; cet engrais est très-recherché et se vend fort cher.

J'ai lu dans la vie de saint Viau, que dès l'année 740, l'île d'Her (aujourd'hui Noirmoutiers), n'offrait plus assez de solitude au saint ermite, et qu'il en partit pour fuir la dissipation qui gagnait sa retraite.

Ce simple trait peut donner une idée de ce qu'était l'île à une époque si reculée; mais voici bien une autre illustration pour Noirmoutiers : si l'on en croit un de ses enfans, un de ceux qui lui font le plus d'honneur, M. Ed. Richer, la fameuse île de *Saine* ou de *Sein*, séjour sacré des druidesses, sanctuaire des vierges compagnes de Velléda, retraite des filles inspirées de l'avenir, cette île visitée avec tant de respect, par les eubages et les druides, cette île d'où partaient les oracles qui décidaient des empires, ce lieu redoutable et vénéré... n'aurait pas été autre que Noirmoutiers; mais un de nos antiquaires distingués, qui n'est pas né dans cette île, (M. Athenas) croit que M. Richer a été entraîné par l'amour de son pays. Il veut que l'on ne cherche l'île de Sein, que parmi celles désignées dans l'Océan Britanique, par Pomponius-Mela.

Un plus hardi que moi n'oserait décider entre deux autorités pareilles; aussi, mon cher Léon, je vous laisserai dans toute votre incertitude; je vous dirai seulement, qu'avant d'arriver à Noirmoutiers, du pont de notre embarcation, je regardais cette île longue et plate; un peu de verdure se montrait à une de ses extrémités, tout le reste me semblait nu et dépouillé, et je penchais alors vers l'avis de M. Athenas; je me disais: Les vierges n'auraient eu ici ni inspiration, ni ombrage; à celles qui prédisaient l'avenir, comme à ceux qui venaient chercher et demander ces secrets, il fallait des abords, des aspects qui pussent imprimer l'exaltation ou la crainte, et là, je ne vois rien de pareil; ces vagues qui portent notre vaisseau ne se retirent-elles pas chaque jour? et Noirmoutiers ne cesse-t-il pas d'être une île, quand le passage du *Goi* est à sec? Non, les vierges prophétesses dont la religion des druides était si fière et si jalouse, ont dû habiter un séjour presque inabordable; vues de si près, elles auraient perdu de la puissance du mystère.

Mais quand le soir je me promenai seul au *bois de la Chaise*, quand je vis les rochers de la pointe de l'île avec leurs chênes verts renaissans, je me figurai ce qu'avait dû être cette solitude, avant qu'un fer sacrilége ne l'eût profanée.... Oh! oui, sur cette grève battue des flots, abritée par de si beaux ombrages, dans

ces grottes mystérieuses que la vague a creusées et qu'elle abandonne pour que la mousse la revête de sa molle verdure, l'inspiration a dû naître et parler.

Ici, peut-être, armé du rameau prophétique,
Un druide assembla les fils de l'Armorique;
Là, quelque Velléda, portant le gui sacré,
Prêcha de Teutatès le culte révéré.
Que j'aime de ces lieux le changeant paysage.
. . . .
. . . .
Devant moi l'Océan, dont la vaste étendue
Avec l'azur du ciel se confond à ma vue;
De la Bretagne au loin je distingue les ports,
Les masses de granit qui hérissent ses bords;
Son fleuve abandonnant les rives qu'il féconde,
Et portant à la mer le tribut de son onde (1).

Et j'ajoutai avec M. Richer :

« C'était ici qu'accouraient de toutes parts les » eubages et les druides; ils y venaient dans » des bateaux de cuir, demander à leurs pro» phétesses la connaissanee d'un avenir mysté» rieux.

» Quand les grands intérêts des peuples étaient » réglés, les prêtresses sacrées restaient seules » dans l'île : tantôt elles allaient méditer en si» lence sur la rive bruyante des mers; tantôt » elles demandaient de nouveaux oracles à leurs

(1) M. Jules Piet de Noirmoutiers, lycée Armoricain.

» dieux. Elles cherchaient des voix prophétiques » dans les vents, des formes dans les nuages; » quelquefois elles paraissaient seules, la nuit, » sur les écueils déserts, ou conduisaient leurs » esquifs à travers des flots orageux, en pro- » férant des paroles magiques..... » Puis tout-à-coup, ma pensée redescendit les âges...., je ne songeai plus aux victimes immolées à Teutatès dans les siècles loin de nous...., je pensai à d'autres victimes.... le nom de d'Elbée revint dans mon souvenir!....

Dès les premiers jours de l'insurrection royaliste, Noirmoutiers avait été érigé en gouvernement militaire au nom de Louis XVII, par René de Tinguy. Mais Beysser renversa ce gouvernement et y fit triompher le système et les autorités de la révolution.

Charette s'en indigna, et, malgré toutes les difficultés, résolut de s'emparer de cette île, qui pouvait lui ouvrir des communications avec l'Angleterre.

On ne saurait y pénétrer à pied, qu'en traversant un banc de sable d'une lieue d'étendue, appelé le *Goi*, et qui, à chaque marée, se couvre de plusieurs brasses d'eau. La côte était gardée avec soin; l'intrépidité des Vendéens pourrait enlever les batteries de Noirmoutiers, comme elle en avait enlevé tant d'autres! Mais si la lutte se prolongeait, la mer viendrait au secours des soldats de la révolution, et les assaillans seraient

tous submergés. A ces dangers il fallait ajouter les inconvéniens et les difficultés d'une attaque de nuit. L'ardeur de Charette n'était pas de nature à s'éteindre devant la grandeur du péril.

A deux heures du matin, le 11 octobre, il descendit avec trois mille fantassins dans le passage du *Goi*. Jamais ses soldats ne l'avaient vu plus gai. Il leur répétait en souriant : *Mes amis, aujourd'hui il faut que nous allions plus vite que la mer ; il faut emporter les batteries des bleus au pas de course.... Ce ne sont pas les républicains que je crains pour vous, vous les avez battus si souvent ; mais la mer monte..... Point de retraite ni pour eux ni pour nous, marchons !*

Et pleins d'espoir dans leur intrépide chef, les Vendéens marchaient ayant déjà de l'eau jusqu'aux genoux.....

Enfin le *Goi* est traversé ; les royalistes sont arrivés au rebord de l'île..... Charette s'élance un des premiers, escalade le banc de sable derrière lequel une partie de la garnison se retranche, et, du haut de cette dune qu'il a atteint avec le porte-drapeau, il crie aux canonniers républicains : *Rendez-vous !* Un d'eux hésitait et avait prononcé le mot de capitulation ; le commandant Richer l'entend, et l'abat mort à ses pieds : *Ainsi en ferai-je à tout soldat qui parlera de se rendre !....* s'écriait-il, quand lui-même est frappé et tombe sur la pièce de canon.

séparèrent ; tous les deux ne devaient plus se revoir sur la terre ; tous les deux devaient mourir de la même mort, et se retrouver là-haut où la fidélité reçoit sa récompense.

La garnison de Noirmoutiers vit arriver le Général d'Elbée avec plaisir, et se porta au-devant de lui avec respect. Parmi les chefs vendéens, il y en avait peu qui fussent aussi aimés, aussi vénérés que lui. Sa douceur était inaltérable ; sa piété sincère et vive ; et, dans l'état de malheur où il se trouvait, avec les quatorze blessures dont il était couvert, il ne se laissait point abattre, et soutenait le courage de ceux qui l'approchaient.

Son repos ne fut pas de longue durée. Le Général Haxo avait juré de reprendre Noirmoutiers. Dans l'absence de la grande armée vendéenne, il voulait employer toutes ses forces pour s'emparer de l'île, qui pouvait être si avantageuse aux royalistes par ses communications avec l'Angleterre. Enfin, le 27 décembre 1794, l'armée républicaine attaqua l'île à la pointe de la fosse. L'adjudant-général Jordy se jeta dans la mer jusqu'à la ceinture, et par son intrépidité entraîna ses soldats et emporta les batteries vendéennes.... Trois cents royalistes qui s'étaient portés à l'endroit du débarquement, sont repoussés. Bientôt la marée baisse, et la principale colonne ennemie traverse le *Goi* et aborde dans l'île ; alors on parle de capitulation. Le

capitaine Dubois s'en irrite ; toutes les forces vendéennes se replient vers la ville. On consulte d'Elbée, qui répond avec sang-froid : *Il faut savoir mourir!* Le Mercier d'Apremont se fait tuer en criant Vive le Roi! Dubois, blessé, renversé à terre, au moment d'être fait prisonnier, s'écrie qu'il ne veut pas mourir par les mains des bourreaux de son Roi, et se fait sauter la cervelle. Bien d'autres Vendéens moururent dignement, mais quelques-uns aussi demandèrent à capituler..... La honte n'a point racheté leur vie ; la mort leur a été donnée par les vainqueurs, qui souillèrent leur victoire par des massacres comparables à ceux du Mans et de Savenay.

Soldats, prêtres, vieillards, femmes, enfans, sont entassés dans l'église. Des listes de proscription se dressent dans la ville. L'habitant qui donne asile à un malheureux vendéen, est puni de mort. Un lâche dénonce un jeune émigré qui s'est caché. Il espère que le sang qu'il va faire couler, empêchera qu'on ne répande le sien, mais non. Dans cette journée d'horreur, il y eut un acte de justice : le dénonciateur fut tué avec son crime, comme les autres avec leur vertu.

Gisant sur son lit, entouré de sa femme, de ses amis, de Duhoux, d'Hauterive, de Boissy et du curé de Bourgneuf, d'Elbée sait qu'il n'échappera point à la mort, et l'attend en soldat chrétien. Dans ce moment suprême, il pense

à la femme forte, à la royaliste dévouée qui lui a donné asile ; il répète souvent à Madame Mourain de l'Herbaudière chez laquelle il loge : « Sauvez-vous, Madame, il en est temps encore; sauvez-vous avec ma femme, laissez-nous mourir seuls, c'est notre devoir, à nous.... » Pendant qu'il insiste auprès de son hôte et de Madame d'Elbée, les portes de la chambre s'ouvrent, et l'on annonce les commissaires de la convention; à ces mots, d'Elbée se relève sur son lit, et les regarde sans peur, comme il a tant de fois regardé l'ennemi.

— « Voilà donc d'Elbée ! dit l'un des commissaires. — Oui, répond le chef vendéen, oui, voici votre plus grand ennemi.

— « Tu es notre prisonnier...

— « Je le sais, mais je ne le serais pas, si j'avais pu me battre ; sans mes blessures, sans ma faiblesse, vous n'auriez pas pris l'île....

— « Et que ferais-tu si nous t'accordions la vie ? demanda Bourbotte.

— « La guerre ! » répartit le Généralissime des armées catholiques et royales.

Tant de fermeté, tant d'énergie dans un homme débile et mourant, frappèrent d'admiration les hommes même de la convention.

Thureau insiste pour tirer de lui quelques aveux sur la situation et les projets des royalistes.

D'Elbée lui dit : « Vous ne croyez pas, Gé-

néral, que je réponde à vos questions; épargnez-vous la peine de m'en faire; je saurai me taire, mourir, et non me déshonorer.... »

Enfin pendant cinq jours les bourreaux ne tuent pas leur victime, mais l'accablent d'outrages.... La patience du chrétien est enfin épuisée, et il s'écrie : *Il est temps, messieurs, que cette tragédie finisse, faites-moi mourir.* Le jour où cette grâce devait lui être accordée était venu.... Sur la place de Noirmoutiers, au pied de cet arbre de la liberté que la révolution arrosait de sang pour le faire croître, d'Elbée, Généralissime des armées catholiques et royales, fut apporté dans un fauteuil; car il avait reçu tant de blessures sur les champs de batailles, qu'il ne pouvait plus se rendre à son dernier combat. Il ne lui restait presque plus de sang à répandre pour son Dieu, pour son Roi.... Boissy, Duhoux, d'Hauterive, qui ont tant de fois vaincu avec lui, vont mourir avec lui. Un monstre, en voyant ces trois victimes, s'écrie : *Quel dommage que ce ne soit pas une partie carrée!* Et l'horrible vœu du sanguinaire conventionnel est écouté! et une quatrième victime est amenée!... C'est Wieland.... On l'entraîne, on le dépouille, il est attaché au quatrième poteau que l'on vient de planter...

Un officier nomme au peuple ceux qui vont être fusillés; arrivé à Wieland, il s'écrie : *Voici Wieland, ce traître qui a vendu et livré Noirmoutiers aux rebelles.*

à la femme forte, à la royaliste dévouée qui lui a donné asile; il répète souvent à Madame Mourain de l'Herbaudière chez laquelle il loge : « Sauvez-vous, Madame, il en est temps encore; sauvez-vous avec ma femme, laissez-nous mourir seuls, c'est notre devoir, à nous.... » Pendant qu'il insiste auprès de son hôte et de Madame d'Elbée, les portes de la chambre s'ouvrent, et l'on annonce les commissaires de la convention; à ces mots, d'Elbée se relève sur son lit, et les regarde sans peur, comme il a tant de fois regardé l'ennemi.

— « Voilà donc d'Elbée! dit l'un des commissaires. — Oui, répond le chef vendéen, oui, voici votre plus grand ennemi.

— « Tu es notre prisonnier...

— « Je le sais, mais je ne le serais pas, si j'avais pu me battre; sans mes blessures, sans ma faiblesse, vous n'auriez pas pris l'île....

— « Et que ferais-tu si nous t'accordions la vie? demanda Bourbotte.

— « La guerre! » répartit le Généralissime des armées catholiques et royales.

Tant de fermeté, tant d'énergie dans un homme débile et mourant, frappèrent d'admiration les hommes même de la convention.

Thureau insiste pour tirer de lui quelques aveux sur la situation et les projets des royalistes.

D'Elbée lui dit : « Vous ne croyez pas, Gé-

néral, que je réponde à vos questions; épargnez-vous la peine de m'en faire; je saurai me taire, mourir, et non me déshonorer.... »

Enfin pendant cinq jours les bourreaux ne tuent pas leur victime, mais l'accablent d'outrages.... La patience du chrétien est enfin épuisée, et il s'écrie : *Il est temps, messieurs, que cette tragédie finisse, faites-moi mourir.* Le jour où cette grâce devait lui être accordée était venu.... Sur la place de Noirmoutiers, au pied de cet arbre de la liberté que la révolution arrosait de sang pour le faire croître, d'Elbée, Généralissime des armées catholiques et royales, fut apporté dans un fauteuil; car il avait reçu tant de blessures sur les champs de batailles, qu'il ne pouvait plus se rendre à son dernier combat. Il ne lui restait presque plus de sang à répandre pour son Dieu, pour son Roi.... Boissy, Duhoux, d'Hauterive, qui ont tant de fois vaincu avec lui, vont mourir avec lui. Un monstre, en voyant ces trois victimes, s'écrie : *Quel dommage que ce ne soit pas une partie carrée!* Et l'horrible vœu du sanguinaire conventionnel est écouté! et une quatrième victime est amenée!.... C'est Wieland.... On l'entraîne, on le dépouille, il est attaché au quatrième poteau que l'on vient de planter...

Un officier nomme au peuple ceux qui vont être fusillés; arrivé à Wieland, il s'écrie : *Voici Wieland, ce traître qui a vendu et livré Noirmoutiers aux rebelles.*

D'Elbée, dont les pensées s'élevaient vers le ciel, a entendu cette fausse accusation. L'amour de la justice lui rend un instant de force, il se lève de son fauteuil, et dit à haute voix et avec fermeté : *Non, messieurs, non, Wieland n'est pas un traître, il n'a jamais servi notre parti, et vous faites mourir un innocent.*

C'est pendant que sa bouche est encore ouverte pour rendre ce témoignage à la vérité, que les balles le frappent.... . . . .

Cette mort n'est pas seulement celle d'un Vendéen sans peur et sans reproche, mais c'est encore celle d'un prédestiné.

Madame d'Elbée, en voyant le Général porté au supplice, s'était évanouie. Revenue à elle, elle demanda qu'on lui accordât la faveur de ne pas survivre à celui qui avait été son soutien, et qui était devenu sa gloire. Dans ces jours de sang, les exécutions laissaient peu d'intervalle. Le lendemain, la veuve de d'Elbée se montra digne de celui dont elle portait le nom, et marcha à la mort sans faiblesse. Son hôte, son amie, Madame Mourain de l'Herbaudière, coupable de son propre royalisme et de l'hospitalité qu'elle avait noblement exercée envers les Vendéens et leur chef, fut aussi condamnée. Ces deux femmes courageuses supplièrent leurs bourreaux, non d'épargner leur vie, elles n'en voulaient plus, mais d'empêcher que leurs corps, après l'exécution, ne fussent insultés par les soldats.

En allant à la mort, Madame Mourain dit à une pauvre femme qui avait été jetée en prison avec elle : « Comme vous n'êtes pas riche, on vous laissera vivre, peut-être; prenez cet étui; il est rempli d'or : c'est tout ce qui me reste. Si mon fils, qui est bien jeune à se battre pour le Roi, rentre jamais dans son pays; si ma fille échappe aux assassins, ils ne trouveront que des ruines; tout a été brûlé : cet or est pour vous et pour eux.

En effet, la fermière ne fut point comprise dans le nombre des victimes. Au bout de quelque temps, elle sortit de prison; mais, dans des campagnes brûlées et dévastées, elle ne trouva que la misère. Elle cacha l'or que lui avait remis sa maîtresse, et, pendant bien de longues années, elle lutta contre la pauvreté. Les temps devinrent meilleurs; le jeune Mourain rentra en France, revint dans la Vendée, où il avait combattu, où le sang de son père, de sa mère avait coulé, où il ne retrouvait que des ruines. La pauvre fermière alla le voir, et, lui remettant l'étui rempli d'or, elle lui dit : « *Mon jeune Monsieur, Madame notre maîtresse a pensé à vous dans ses derniers momens; elle m'a donné cet étui pour vous.* » La pauvre Vendéenne n'en avait pas ôté une seule pièce d'or, et cependant la misère avait pesé sur elle pendant bien long-temps; mais, dans le pays que je cherche à vous peindre, la délicatesse, la probité ne sont pas plus rares que le courage.

Le maire actuel de Noirmoutiers, M. Jacobsen, dans des temps encore difficiles, fit exhumer d'une terre profane les restes de Madame d'Elbée et de Madame Mourain, et les prières de l'Église et la sépulture chrétienne leur furent données; mais d'Elbée, mais le Généralissime des armées catholiques et royales attend encore un tombeau. Adieu.

LETTRE LIV.

EUGÈNE A LÉON.

Nantes.

Me voici de retour à Nantes. A mon arrivée, j'ai trouvé une lettre de René. Je vous l'envoie. Je sais que vous lisez avec plaisir les lettres de notre ami.

René à Eugène et à Léon.

Séville.

Nous approchons du dénoûment; aussi l'on se presse. A peine nous donnera-t-on le temps de voir la *merveille* de l'Espagne. Arrivés hier, on assure que nous partirons demain. Je n'ai pas perdu un instant : j'ai tout visité; mais si rapidement, que je n'ai qu'une idée confuse de

tout ce que j'ai admiré. En vous écrivant, je me repose : mais j'ai vu tant de colonnes, tant de marbre, tant d'argent, d'or et de pierreries, tant de magnificences, que je suis encore ébloui.

La cathédrale serait digne du Dieu auquel elle est élevée, si ce Dieu n'était celui du ciel. Sur la terre, où il daigne habiter, il n'a pas de plus splendide demeure.

J'en atteste ce magnifique autel de cèdre du Liban, incrusté d'or, d'argent et de pierres précieuses, ce tabernacle plus riche encore, ces châsses, ces reliquaires, ces chandeliers en vermeil, ces tables offertes par le Roi Alphonse-le-Sage, où le rubis, l'émeraude et le diamant brillent dans l'argent doré, et ces lampes sans nombre suspendues aux voûtes et sans cesse allumées, et ces colonnes de jaspe et de vert antique, et ces vitraux magnifiques des quatre-vingt-dix fenêtres de ce vaste édifice, et ces tableaux des plus grands maîtres, qui ornent les autels.

Le peuple qui consacre ainsi à son Dieu ce que la terre a de plus pur et de plus précieux, ce que les arts ont de plus beau, prouve la vivacité de sa foi.

J'ai vu devant la châsse d'argent de saint Ferdinand, deux *prie-dieu* et deux fauteuils de velours cramoisi : c'est là que Ferdinand captif et la Reine des Espagnes sont venus prier, en arrivant à Séville. Leurs geoliers, transformés

D'Elbée, dont les pensées s'élevaient vers le ciel, a entendu cette fausse accusation. L'amour de la justice lui rend un instant de force, il se lève de son fauteuil, et dit à haute voix et avec fermeté : *Non, messieurs, non, Wieland n'est pas un traître, il n'a jamais servi notre parti, et vous faites mourir un innocent.*

C'est pendant que sa bouche est encore ouverte pour rendre ce témoignage à la vérité, que les balles le frappent.... . . . .

Cette mort n'est pas seulement celle d'un Vendéen sans peur et sans reproche, mais c'est encore celle d'un prédestiné.

Madame d'Elbée, en voyant le Général porté au supplice, s'était évanouie. Revenue à elle, elle demanda qu'on lui accordât la faveur de ne pas survivre à celui qui avait été son soutien, et qui était devenu sa gloire. Dans ces jours de sang, les exécutions laissaient peu d'intervalle. Le lendemain, la veuve de d'Elbée se montra digne de celui dont elle portait le nom, et marcha à la mort sans faiblesse. Son hôte, son amie, Madame Mourain de l'Herbaudière, coupable de son propre royalisme et de l'hospitalité qu'elle avait noblement exercée envers les Vendéens et leur chef, fut aussi condamnée. Ces deux femmes courageuses supplièrent leurs bourreaux, non d'épargner leur vie, elles n'en voulaient plus, mais d'empêcher que leurs corps, après l'exécution, ne fussent insultés par les soldats.

En allant à la mort, Madame Mourain dit à une pauvre femme qui avait été jetée en prison avec elle : « Comme vous n'êtes pas riche, on vous laissera vivre, peut-être ; prenez cet étui ; il est rempli d'or : c'est tout ce qui me reste. Si mon fils, qui est bien jeune à se battre pour le Roi, rentre jamais dans son pays ; si ma fille échappe aux assassins, ils ne trouveront que des ruines ; tout a été brûlé : cet or est pour vous et pour eux.

En effet, la fermière ne fut point comprise dans le nombre des victimes. Au bout de quelque temps, elle sortit de prison ; mais, dans des campagnes brûlées et dévastées, elle ne trouva que la misère. Elle cacha l'or que lui avait remis sa maîtresse, et, pendant bien de longues années, elle lutta contre la pauvreté. Les temps devinrent meilleurs ; le jeune Mourain rentra en France, revint dans la Vendée, où il avait combattu, où le sang de son père, de sa mère avait coulé, où il ne retrouvait que des ruines. La pauvre fermière alla le voir, et, lui remettant l'étui rempli d'or, elle lui dit : « *Mon jeune Monsieur, Madame notre maîtresse a pensé à vous dans ses derniers momens ; elle m'a donné cet étui pour vous.* » La pauvre Vendéenne n'en avait pas ôté une seule pièce d'or, et cependant la misère avait pesé sur elle pendant bien long-temps ; mais, dans le pays que je cherche à vous peindre, la délicatesse, la probité ne sont pas plus rares que le courage.

veilles. Un Arabe commença cette tour, et l'on s'en aperçoit à la grâce et à la délicatesse de ses ornemens. La partie supérieure est d'une date plus récente, et contient la sonnerie, qui est très-admirée; l'escalier est aussi remarqué : sa pente est si douce, que deux hommes à cheval peuvent y monter. Une statue de la Foi couronne ce bizarre et élégant édifice.

La manufacture royale de tabacs est un bâtiment vaste et noble; on prendrait cet *entrepôt* pour un *palais*.

Les vieilles murailles, qui entourent la ville et les tours dont elles sont flanquées, m'ont plus intéressé que l'élégance et la beauté de la *Lonja* (la Bourse). J'étais las des colonnes et des portiques; mais cette vieille enceinte, formée par les Romains avec une terre que les siècles ont durcie comme la pierre; mais cette tour d'or où le nom de Jules César se rattache : tout cela m'a fort occupé. J'en ai fait un dessin que je vous porterai. Les rues de Séville sont étroites et tortueuses; mais les maisons sont très-agréables, avec leurs cours entourées de galeries, leurs fontaines et leurs massifs d'orangers et de citronniers. Le peuple se ressent du climat. Il est vif et plein d'imagination. Comment n'y aurait-il pas de poésie sous un si beau ciel! Aussi Séville compte plusieurs poëtes, parmi lesquels je ne vous citerai que les femmes Jafia (la Maure), Marie Alphaïsali et Félicienne de Gusman. Toutes

trois ont tenu la lyre avec gloire, et l'on répète encore leurs chants consacrés à l'honneur et à l'amour.

Adieu. Nous partons demain dans la nuit. Nous approchons de Cadix; nos soldats sont pleins d'espoir. Avec le Prince Généralissime, ils répètent qu'ils iraient *au diable* avant d'aller avez lui chez *le bon Dieu*. Ils ont raison; on n'a qu'à le suivre, on marchera à la gloire et au ciel. Adieu, Adieu.

LETTRE LV.

EUGÈNE À LÉON.

Legé.

Me voilà à Legé, mon cher Léon. Depuis long-temps je désirais voir un lieu si célèbre et si souvent cité dans l'histoire des guerres vendéennes. Cette petite ville qui a éprouvé tant de malheurs, qui a vu tant de succès et tant de revers, va bientôt s'enorgueillir du monument qu'on élève à la gloire de Charette; déjà l'on y travaille, et je suis venu de Nantes avec quatre membres de la commission chargée de l'érection de ce monument. Un de ces messieurs, M. R. de B..., qui a commencé à se battre pour le Roi, dès l'âge de dix-sept ans, nous a reçus

chez lui. Nous y sommes arrivés le soir. On savait dans la ville le but de notre voyage; les bons royalistes, dans la joie de leur âme, ne tardèrent pas à venir nous trouver.

« Vous venez donc pour le monument du *Général?* Ah! soyez les bienvenus, messieurs. On a bien tardé; mais vaut mieux tard que jamais, disaient tous ces braves gens. »

Les femmes ajoutaient : « Ah çà, M. B..., avez-vous tout ce qu'il faut pour recevoir ce bon monde? Nous voulons que les royalistes se trouvent bien chez nous. »

Et puis elles apportaient du beurre frais, du laitage, de la *crême chauffée*, des légumes et des fruits.

Notre hôte fut bientôt obligé de refuser toutes ces offrandes, en assurant que la *place avait des vivres pour huit jours*. En effet, elle avait été approvisionnée, dès avant notre arrivée, par les soins prévoyans de madame B...

A huit heures, la prière sonna. Tous les habitans de Legé s'y rendirent; nous les suivîmes, et fûmes édifiés de leur piété. Nous trouvâmes à l'église un des adjoints de la mairie, le brave Guillou, ancien cavalier de Charette; il revint souper avec nous, et ses récits prolongèrent notre veillée. Il n'avait jamais quitté le *Général*; il en savait mille traits héroïques ou touchans. Charuau et Malidin, vétérans des armées catholiques et royales, et soldats de 1815, vinrent aussi

s'asseoir avec nous. Tout en écoutant, tout en racontant, on faisait circuler la bouteille du vin du pays, qui accompagne toujours bien des récits de guerre, surtout dans la Vendée. Je me rappellerai long-temps l'expression d'un de ces paysans, en me parlant d'un ancien compagnon d'armes, de Le Couvreur, dont j'avais vu la tombe près de l'église, avec ce vers pour épitaphe :

Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux.

Le Couvreur, disait-il, *était un homme rapide et rude pour la république.*

Un jour Louis Le Couvreur, qui n'avait pas alors plus de seize ans, dit au Général :

« Général, vous me faites toujours rester a garder vos chevaux, et vous ne me menez jamais au feu. Si vous ne voulez pas me permettre de me battre un peu, je serai obligé de vous demander mon congé et de m'en aller d'avec vous; ce qui me fera bien de la peine, mais....

— « Mais tu est trop enfant, répondit Charette.

— « Trop enfant!... J'ai l'âge de M. Lili de La Roche Boulogne, de M. Le Maignan et de M. Beauregard, et de bien d'autres jeunes Messieurs qui courent toujours au feu avec vous. Vous les laissez faire, eux.

— « Ta marraine, qui t'a confié à moi, me gronderait. Elle ne veut pas que tu te battes.

— « Alors pourquoi m'a-t-elle appris à être royaliste ? Ne faut-il pas que tous les royalistes, jeunes et vieux, se battent au jour d'aujourd'hui ?

— « Puisque tu veux être soldat, répartit Charette, apprends à obéir. Aujourd'hui encore, soigne mes chevaux ; un autre jour, nous verrons. »

Ce jour-là même il y eut un engagement assez vif entre les Vendéens et les Bleus. Le Couvreur vit partir le Général, tous ces messieurs, tous ses camarades, aux cris de Vive le Roi ! et il se mit à pleurer de ne pouvoir les suivre. Vers le soir, on vit arriver des fuyards vendéens : « Tout est perdu ! criaient-ils ; le Général est en danger ! peut-être même est-il déjà fait prisonnier ! — Fait prisonnier ! répéta Le Couvreur : non, non, il ne le sera pas ! » Et, s'élançant sur le meilleur des chevaux dont il avait la garde, à peine armé d'un mauvais sabre et d'un pistolet, il galoppe ventre à terre du côté du combat.

C'était une fausse alarme ; Charette n'avait point été au moment d'être pris. Bientôt il revint à son quartier, ayant à regretter la perte de quelques-uns des siens, mais après avoir eu l'avantage.

Il ne trouva point Le Couvreur auprès de ses chevaux. L'homme qui le remplaçait à l'écurie apprit au Général que Louis était monté à cheval au moment de l'alarme, et que depuis on ne l'avait pas revu.

— « C'est bon, dit Charette avec son air sévère ; je lui apprendrai à me désobéir. »

Un jour entier se passa. Le petit palefrenier ne revenait pas ; le *Général* en prenait de l'humeur ; enfin, à la nuit tombante, on vit Le Couvreur arriver : il était à cheval, et en tenait un autre en laisse avec un équipement complet. Le Couvreur, tout chargé d'armes, ayant ses vêtemens ensanglantés, portait un guidon de la république : en entrant dans la cour, il avait aperçu son maître, et avait lu dans ses yeux tout son mécontentement. Il se hâta de descendre de cheval, s'avança vers le Général, et jetant à ses pieds et l'étendard tricolore, et les armes prises à l'ennemi, il lui dit :

« Voilà pour effacer ma désobéissance... Malgré toute mon envie de me battre, je crois que j'aurais obéi à vos ordres, Général..... mais on a crié dans le bourg : Tout est perdu ! M. de Charette va être pris, et alors.....

— Tu es un brave garçon ! » s'écria Charette ; et il lui tendit la main. Il aurait voulu gronder qu'il ne le pouvait plus : car son cœur était touché de tant de dévouement et de courage. « Puisque tu as pris un cheval à l'ennemi, ajouta-t-il, te voilà un de mes cavaliers, et nous ne nous battrons plus sans toi. Tu as fait tes preuves. »

Le Couvreur était arrivé au moment de la déroute des bleus ; il s'était acharné, ainsi que

quelques autres Vendéens, à leur poursuite. Un officier, suivi de près par le *jeune gars* vendéen, impatienté, se retourne, et tire sur lui presque à bout portant, en criant : *Enfant que tu es! retourne garder tes moutons! — Et toi*, répliqua Le Couvreur, qui n'avait point été atteint, *va-t-en chez le diable, puisque tu ne sers plus le bon Dieu*. Et, d'une main assurée, il fit sauter le crâne à l'officier de la république. Alors il s'empara de son cheval, de ses armes brillantes et du guidon tricolore.

D'autres histoires suivirent celle-ci; on parla de Delaunay, de Joly, de Vrigneaux. Ceux qui les racontaient ne connaissaient ni les réticences, ni les ménagemens de l'historien; ils disaient tout.

Il était tard; on se sépara. Le lendemain était un dimanche, et l'on devait se retrouver pour aller fixer positivement le lieu où la statue de Charette serait placée.

C'était le dimanche : nous assistâmes à la grand'messe. Le curé, qui est un ancien soldat vendéen blessé, nous reçut à merveille; nous fûmes placés dans le sanctuaire. L'église de Legé est vraiment très-remarquable, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur : elle est toute bâtie en granit; sa forme est celle d'une croix. Le service divin y est célébré avec une dignité bien rare dans nos campagnes. Les autels sont ornés avec goût; on y voit deux bons tableaux d'un jeune peintre du

pays, élève de David, M. Dupavillon. L'un représente une apparition de la Sainte-Vierge avec l'enfant Jésus, au-dessus du paysage des campagnes et de la ville de Legé ; l'autre, un saint Sébastien. Ce tableau est très-supérieur, sous le rapport du talent, à tout ce que l'on rencontre dans nos églises de province ; mais on y reconnaît bien les défauts d'un temps qui heureusement s'éloigne. David excellait à peindre des Romains : mais il ne concevait pas un Saint aspirant au ciel. M. Dupavillon a fait de son saint Sébastien un beau jeune homme. Sa pose est naturelle. On voit qu'il est épuisé par la perte du sang qui coule de ses nombreuses blessures ; qu'il n'a plus que quelques instans à vivre. Pourquoi donc a-t-il les yeux fixés vers la terre ? Pourquoi ne regarde-t-il pas le ciel ? L'homme qui ne croit pas, peut, à ses derniers momens, regarder la poussière, et se dire : Je vais me confondre avec elle, et tout sera fini. Mais le chrétien, mais le martyr qui meurt, élève ses yeux vers le ciel ; il veut voir sa patrie et la couronne qui lui est promise.

Après la grand'messe, nous restâmes long-temps avec le curé, qui nous montra en détail toutes les magnificences de son église : croix, dais, bannière, vases sacrés, etc., etc. En nous faisant voir tous ces objets, le nom d'une bienfaitrice (de Mademoiselle de Charbonneau) fut plus d'une fois répété par la reconnaissance.

Dans le cimetière, je demandai au curé de m'indiquer les tombes des deux frères Joly. « Je n'étais point ici, me répondit-il, lors de leur mort, et je ne sais dans quelle partie du cimetière ils reposent.

« C'est là, dit un ancien Vendéen qui était avec nous, c'est là près du mur, à l'autre bout de l'église. Ah! Monsieur, si vous aviez vu Joly ce jour-là, jamais il n'avait été aussi terrible sur le champ de bataille qu'il l'était dans sa douleur. Il voulait se tuer; il repoussait tous ceux qui cherchaient à le consoler et à lui ôter les moyens de se détruire (1). « Je veux mourir! criait-il (et on l'entendait de partout); je veux mourir, puisque mon fils, celui qui était toute ma joie, est mort. Oh, malheureux républicains! ne pourrai-je le venger? ne pourrai-je faire tomber sur vous ma vengeance? Vous avez tué l'enfant qui me faisait honneur, et vous avez parmi vous le fils qui fait ma honte. Malédiction sur lui! Le fourbe, il m'a demandé de le recevoir dans nos rangs.... Non, non, qu'il meure dans les vôtres! qu'il périsse loin de moi!

« Pendant qu'il parlait ainsi, un des nôtres vint lui dire: Joly, tu pleures et tu cries comme une femme.

« Joly ne répondit que ces mots : J'ai perdu

(1) Vie de Charette, par Bouvier des Mortiers.

mon fils, je ne le verrai plus!... c'était tout ce que j'aimais.

« Le soldat ajouta alors : Tu n'aimais donc pas celui qui servait dans les bleus ?

— « Pouvais-je aimer un traître? Je l'ai maudit! s'écria le malheureux père.

— « Eh bien, répartit le Vendéen, il est mort aussi. On vient de trouver son corps sur le chemin; il n'était pas loin de celui de son frère. Veux-tu qu'ils soient enterrés ensemble? »

« C'en était trop; cet homme si fort, si robuste, n'en put entendre davantage : il tomba sans connaissance. Pendant qu'il était évanoui, nous mîmes les deux frères dans la même fosse, et nous priâmes pour tous les deux.

« Quand Joly eut repris ses sens, il pleurait encore; mais il ne maudissait plus. On lui amena deux petits tambours prisonniers, pour savoir s'il fallait les tuer.

« Non, non! se hâta-t-il de dire, gardez-vous-en bien. Leur mort me rendrait-elle mes fils! J'ai trop souffert pour vouloir qu'un autre père souffre autant que moi. Prenez soin de ces petits malheureux. On avait voulu en faire des républicains, nous en ferons des royalistes.

« On lui obéit, et les petits tambours sont restés et ont grandi parmi nous. »

Pendant que le Vendéen me racontait ceci, nous étions restés dans le cimetière. En marchant, je trouvais à chaque pas quelques dé-

bris d'ossemens; les sentiers en étaient couverts; j'en fis la remarque au curé. Il me dit qu'il n'y avait presque pas de terre autour de l'église; qu'elle était bâtie sur le roc, et que l'on ne pouvait donner aux fosses assez de profondeur. « Ah! lui répondis-je, j'approuve sans doute la magnificence de vos ornemens; cette croix de fer doré que vous placez dans le cimetière, et votre clocher que vous allez exhausser; mais, avant toutes ces dépenses de *luxe*, j'en ferais une de première *nécessité*. Faites bâtir, adossé à l'église, un *ossuaire*; que toute la surabondance des tombes y soit pieusement déposée, et qu'en se rendant à la messe, le fils ne marche plus sur les os de son père. »

« Ces ossuaires manquent à la plupart de nos cimetières. Ils produisaient cependant un grand effet moral auprès de nos vieilles églises. Ces réceptacles de la mort n'étaient jamais entièrement fermés, l'œil pouvait toujours y pénétrer, et la génération existante voyait ainsi combien il reste peu des générations passées. Mais *ce peu*, mais cette poussière recueillie avec respect par la religion, prouvait à l'homme que les restes de la tombe sont sacrés.

Aujourd'hui, qu'est-ce qui le prouve? rien: on les vend avec la terre du cimetière, et la poussière sacrée va se mêler avec la poussière des champs, comme *un engrais* pour les fertiliser. »

Le curé écouta avec bonté mes réflexions, et me promit qu'un de ses premiers soins serait de faire bâtir un ossuaire.

En le quittant, j'allai chez la veuve de Louis Le Couvreur; la porte de sa maison est directement en face de la tombe de son mari. Cette brave femme tient un débit de tabac; elle a de plus une petite pension sur la cassette du Roi. Les manières de cette paysanne sont si bonnes, les expressions dont elle se sert si justes, qu'en causant avec elle, on la croirait une grande dame qui se cache.

Pendant les cent jours, le Général Est... mit un factionnaire à sa porte. « Il faut, lui disait-il, rendre les honneurs à qui ils sont dus. Votre mari n'est-il pas colonel?

— « Oui, Monsieur, colonel au service du Roi.

— « Comment se fait-il donc que vous ne soyez pas plus riche? demanda avec dérision le Général de Bonaparte.

— « Parce que nous n'avons délogé ni volé personne, répartit avec feu la veuve de Le Couvreur; parce que les Vendéens ne servent pas *pour de l'argent*; parce qu'ils se croient riches quand ils ont conservé les Bourbons, l'honneur et du pain pour leurs enfans. »

De toutes les petites villes du pays royaliste, Legé est celle qui a le plus souffert; elle a été prise et reprise continuellement par les deux partis qui se disputaient sa position militaire, et

chaque parti y laissait après lui les traces de ses vengeances. Pendant long-temps Legé ne fut qu'un amas de ruines désert et abandonné : aucun habitant n'osait y revenir. Une fois les républicains y entrèrent et ne trouvèrent qu'une vieille femme atteinte de folie, qui chantait et riait aux éclats, assise toute seule à la porte d'une chaumière incendiée.

De la route de Bourbon et de celle de Nantes, Legé se présente bien aux yeux du voyageur : au milieu d'un pays assez plat, cette butte recouverte d'habitations, cette église qui les domine toutes, produisent un bon effet. Le monument de Charette, placé à l'entrée de la ville, du côté de la route de Nantes, et porté sur un rocher de granit, va achever d'ennoblir le paysage.

Près de la statue du Général, on relèvera la chapelle de Notre-Dame de Pitié. Les soldats vendéens disaient aux membres de la commission : « Ah! Messieurs, il nous faut une chapelle quand nous viendrons saluer l'image de notre Général; nous voulons pouvoir prier pour lui et pour les nôtres qui sont morts en combattant sous ses ordres. »

Vous le voyez, mon cher Léon, on retrouve dans tous les sentimens, dans toutes les paroles du Vendéen, la devise de ses drapeaux : *Dieu et le Roi.*

J'ai laissé messieurs les membres de la com-

mission, occupés de leurs travaux, et je suis allé à Bourbon; je n'y ai passé qu'un jour, c'est trop pour le peu qu'il y a à voir en fait de monumens. Une partie de cette ville d'hier tombe aujourd'hui, et l'autre partie qui s'élève, s'élève bien lentement. Dans toute sa puissance, Napoléon avait dit : « Je veux qu'une ville sorte à mon ordre du sol vendéen; je veux qu'elle porte mon nom; je veux faire oublier le nom des Bourbons, aux lieux où on le répétait le plus. » Sa parole n'a point été créatrice, sa pensée est restée inachevée, comme une fausse pensée. De longues lignes, de larges coupures ont été tracées dans les champs, pour désigner les rues et les places publiques. Au milieu de tous les vastes projets indiqués, il ne s'est élevé que quelques édifices : la préfecture, qui a l'air d'un joli château; les casernes, le tribunal, les prisons, quelques maisons de fonctionnaires et une église; mais cette église, il a fallu la bâtir dans le style grec, et l'architecte a tellement rapproché les colonnes du péristyle, qu'il sera impossible de faire sortir un dais aux jours de la Fête-Dieu; à peine si deux prêtres en chape pourraient y passer de front.

La société de Bourbon, quand le préfet n'y est pas, ne se compose que des fonctionnaires qui sont obligés à résidence. Les propriétaires des environs, qui vivent beaucoup entre eux, qui chassent et qui *voisinent*, comme au bon

vieux temps, viennent rarement à cette ville, qui n'en est pas une; mais lorsque la préfecture est habitée, comme elle l'est aujourd'hui, ils y sont attirés autant par goût et par plaisir que pour leurs affaires. Ce sont des Vendéens qui viennent chez un Vendéen : c'est presque encore la vie de château. Les gentilshommes poitevins n'aiment que celle-là, et s'accommodent fort mal de la gêne d'une ennuyeuse étiquette. Pour leur plaire et bien prendre avec eux, il faut leur ressembler, il faut être *franc, loyal, royaliste.* Le préfet actuel, M. de Curzay, est à merveille avec eux.

Adieu, mon cher Léon, ou plutôt, à demain; je reprendrai ma lettre, et je vous raconterai une terrible histoire : ce soir, je ne puis pas vous l'écrire, j'aurais peur. Adieu encore.

LETTRE LVI.

EUGÈNE A LÉON.

Nantes, 4 septembre.

Nous ne nous sommes arrêtés que quelques heures à Saint-Étienne de Corcoué; je n'ai pu vous écrire de ce joli village. Je l'aurais voulu cependant : car c'est là que j'ai appris l'histoire que je vais vous raconter. Vous le savez, mon

cher Léon, on n'écrit jamais si bien que sous l'impression du moment.

De Nantes à Saint-Étienne, le pays est monotone et plat; il s'y rencontre peu de chose à remarquer. Le seul point qui nous ait arrêtés, c'est l'ancienne abbaye de Villeneuve, fondée par la Duchesse Constance. Elle y fut enterrée le même jour que Guy de Thouars, son époux, et que la Princesse Alix sa fille. Toutes les pompes de l'église consacrèrent leur tombeau. Douze abbés de Citeaux assistaient aux funérailles. Aujourd'hui ce couvent a pris un air moderne, et de toutes les grandeurs que le temps lui avait confiées, il ne reste rien.

En approchant de Saint-Étienne de Corcoué; le paysage change, les deux coteaux se resserrent et forment un vallon très-étroit; à mi-hauteur du coteau, à droite de la petite rivière qui coule au fond de la vallée, est bâti le village de Saint-Étienne; à gauche précisément en face, et seulement à quelques portées de fusil, sur une colline revêtue d'une herbe fine et rase que percent çà et là des pointes de rochers, s'élève l'église de Saint-Jean de Corcoué; près de cette église, à un angle du cimetière, il existe encore une petite chapelle, c'est là.... Mais je n'y suis pas encore. Avant d'arriver à Saint-Etienne, on m'avait fait remarquer l'habitation d'une sœur des braves de La R.... Une odieuse inculpation a pesé sur un membre de cette fa-

mille dévouée ; mais le temps qui use les haines et les calomnies, le venge dans l'opinion. L'homme auquel on pourrait reprocher une trahison, n'a point le noble langage de M. de La R.... Dans une pétition, voilà comme il demande justice.

Je demande la croix de Saint-Louis ou la mort.

La croix, si je prouve que j'ai été fidèle.

La mort, si l'on prouve que j'ai été traître.

Le curé de Saint-Étienne nous avait invités à dîner. Son presbytère touche à sa modeste église. Nous allâmes la visiter, et fûmes très-surpris de voir au maître-autel une fort bonne copie du tableau d'Abel Pujol, représentant le martyre de saint Étienne.

Tout près du temple rustique, comme un vieux défenseur de la foi, repose le Comte de Goulaine. La simple inscription qu'on lit sur sa tombe redit sa vie. On l'écrirait avec ces mots : religion, dévouement, honneur et loyauté.

Quand la guerre entre la fidélité et la révolte commença, le nom de M. de Goulaine, le respect que tout le monde portait à ses vertus, cette loyauté qui souvent obtient plus que les efforts de l'ambition, portèrent chacun à lui déférer le commandement de la partie de la province qu'il habitait.

« Je n'ai point fait la guerre, » répondit M. de Goulaine à ceux qui venaient le nommer

pour les commander; « mon inexpérience pourrait compromettre les troupes que je guiderais. » Je servirai comme volontaire; et, si je doute » que je fusse bon chef, je suis sûr que je serai » bon soldat. » En effet son ardeur à la guerre formait le plus étonnant contraste avec la douceur de son caractère. L'habitude de la chasse lui avait donné une grande adresse et une connaissance parfaite du pays. Aussi il était très-redouté des bleus et adoré des Vendéens. Un des premiers à prendre les armes, M. de Goulaine fut un des derniers à les déposer. Pendant les premières guerres, son château de la Grange avait été brûlé. Quand les temps devinrent meilleurs, il le rebâtit. En 1815, il l'abandonna encore, souleva les paysans de ses environs; et, pour les engager à quitter leurs chaumières, il leur répétait : « On a brûlé mon château une fois; on le brûlera peut-être encore : eh bien, mes amis, je crierai avec vous, *Vive le Roi, quand même!* On ne peut faire trop de sacrifices à la cause de Dieu et du Roi. »

Chez le curé de Saint-Etienne, nous avions à dîner avec nous un habitant de Belleville, ancien chef de paroisse et compagnon d'armes de Charette. Quand il sut que la commission chargée d'élever un monument à la mémoire de son Général, avait définitivement arrêté que ce serait à Legé, et qu'elle s'y rendait pour en fixer l'emplacement, il témoigna quelques regrets et

quelque mécontentement. « N'est-ce pas à Belleville, dit-il, que le monument de Charette doit s'élever? c'était son quartier-général, le lieu de sa prédilection et de sa gloire.

« C'est à Belleville qu'il fut nommé Lieutenant-Général. Ah! je me rappelle encore ce beau jour; nous passâmes une grande revue; tous nos drapeaux blancs étaient déployés. Nous étions plus de quinze mille sous les armes. Jamais notre enthousiasme n'avait éclaté avec plus de transports. Nous savions que le Marquis de Rivière n'était point un envoyé ordinaire; nous savions combien il était aimé du Prince que nous appelions de tous nos vœux. Ce qui ajoutait à la joie de ce jour, c'est que nous croyions que, le lendemain, nous marcherions au-devant du frère de notre Roi. Le Marquis de Rivière voyait notre enthousiasme, et le partageait. « Ah! mes amis, répétait-il à nos braves paysans, que je serai heureux, que je serai fier de me battre avec vous! Je vous quitte pour aller dire au Prince qui m'a envoyé, qu'il peut arriver parmi vous; que vos cœurs, que vos bras sont à lui.

— « Oui, oui, répondait la multitude armée; qu'il vienne! Nous sommes quinze mille aujourd'hui; quand il y sera, nous serons quatre fois ce nombre. »

« Nos paysans, en général, ne voyaient pas avec plaisir les émissaires qui venaient à bord des bâtimens anglais; mais la noble franchise du

Marquis de Rivière leur avait plu. Ils lui savaient gré des paroles qu'il avait dites pour retablir l'union entre Stofflet et Charette; ils ne doutaient pas d'une réconciliation parfaite. Dans leur simplicité, pouvaient-ils concevoir qu'on n'obéit pas de cœur à un ordre du Roi, transmis par l'honneur et la loyauté !

« Avant de nous faire rompre les rangs, l'envoyé de S. A. R. M[gr] le Comte d'Artois remit au Général Charette le grand cordon de l'ordre de Saint-Louis. En le lui donnant, le Marquis de Rivière lui dit : « C'est une juste récompense de vos services.

— « Je l'accepte avec reconnaissance, répondit notre Général; mais je ne porterai ce cordon que lorsque mes officiers auront été récompensés. »

Messieurs, ajouta l'habitant de Belleville, en s'adressant aux membres de la commission, n'est-ce pas à l'endroit même où de si nobles paroles ont été prononcées, qu'il faut que le monument s'élève? Pour toute inscription, nous les graverons sur la base. Et que pourrait-on trouver de mieux ? »

Nous convînmes de la noblesse d'une telle réponse; mais nous répétâmes à l'habitant de Belleville qu'on avait pesé tous les avantages, tous les inconvéniens, et que c'était après un sérieux examen qu'on s'était fixé, que *la décision était prise irrévocablement, que le monument se-*

rait placé à Legé. Après le dîner, je sortis du salon avec le Vendéen, qui, en me montrant la petite chapelle du cimetière de Saint-Jean de Corcoué, m'avait promis de me raconter une horrible histoire. La voici :

« Pendant la guerre, les villages de Saint-Jean et de Saint-Etienne de Corcoué furent souvent pris et repris par les royalistes et les bleus. Un homme de Saint-Etienne, Dieu me garde de vous dire seulement la première lettre de son nom, se joignit aux républicains, pendant qu'ils occupaient le pays. Il connaissait les paysans les plus riches, les fermes où il y avait le plus à piller; il y conduisait des soldats de la république, massacrait avec eux les habitans qu'il y trouvait, et savait toujours s'approprier une bonne partie du butin. Chaque jour il recommençait ses expéditions, et sa soif de sang et de rapine était telle, qu'elle fatiguait les soldats. Lui était loin de se lasser : il se voyait riche à force de vols, et se mettait à sourire d'une affreuse joie quand, seul, et au milieu de la nuit, à la lueur d'une *chandelle de résine*, il comptait et recomptait tous les objets volés. Il les entassait dans une arrière-chaumière, et cherchait à les dérober à tous les yeux.

« Un jour il était allé à une de ses sanglantes expéditions : pendant qu'il était absent, de pauvres Vendéennes, leurs filles et leurs petits enfans, furent amenées prisonnières, et renfermées

dans la chapelle de Saint-Jean de Corcoué. Parmi ces malheureuses il y avait plusieurs parentes de celui que nous ne voulons pas désigner. Il revenait de chez elles; il y avait mené les soldats les plus féroces, et avait frémi de rage, en voyant que les sœurs de sa mère lui avaient échappé; qu'elles n'étaient plus dans leurs chaumières, et que des soldats républicains les avaient emmenées sans les massacrer.

« Ah! s'écria-t-il d'une voix terrible, je les « retrouverai, je les mettrai hors d'état de re- « dire comment je me suis fait riche.... Il faut « qu'elles aillent retrouver leurs voisines.... il « n'y a que les morts qui ne parlent pas.

« Roulant dans sa tête ses horribles projets, il parut vers le soir devant le commandant de la petite troupe qui occupait Saint-Étienne.

« Eh bien, citoyen commandant, lui dit-il, tu as été heureux aujourd'hui, tu as fait une bonne prise, tu as des oiseaux en cage là-haut (montrant la chapelle de Saint-Jean de Corcoué); tout çà est bien tranquille à présent; si tu veux me laisser faire.....

— « Fi donc! répliqua avec horreur l'officier, tu ne penses jamais qu'à tuer des femmes!

— « Leurs maris, leurs frères, sont sur les champs de bataille.... je n'y vais pas, ce n'est pas mon métier.... c'est le tien. Le mien c'est de parcourir nos campagnes, de veiller à leur sûreté, et d'écraser les vipères et leurs petits.

— « Et crois-tu y trouver de la gloire ?

— « De la gloire !.... C'est bien de la gloire que je veux..... Je veux faire mon devoir de bon républicain, et partout où je trouverai un ennemi de la patrie, femme ou prêtre, vieillard ou enfant, mon sabre en fera raison.

— « Les prisonnières de la chapelle sont sous ma garde.... et tu ne toucheras pas à un cheveu de leurs têtes.

— « Je te dénoncerai, tu n'es pas patriote.

— « Je suis soldat et non pas assassin.

— « Quand on tue un royaliste, sa femme ou son enfant, on n'assassine pas, c'est purger la France de ses ennemis. »

« L'officier indigné se leva du banc où il était assis, tourna le dos à l'homme de sang, rentra chez lui, et lui ferma la porte. Ce nouvel affront augmenta encore son irritation ; il attendit que la nuit fût tout-à-fait obscure ; alors sortant de chez lui, il descendit le coteau, traversa la petite rivière, et monta à grands pas la colline. Arrivé près de la chapelle, il s'assit : Ecoutons, dit-il, nous les entendrons se plaindre.... Mais non, elles dorment ! demain le commandant veut les mettre en liberté. Je l'en empêcherai : je vais à Villeneuve, où est le Général ; je lui dénoncerai le commandant, je lui dirai que parmi les prisonnières il y a des femmes qui font la correspondance des royalistes ; qu'elles ont sur elles des papiers précieux qu'il faut saisir.

« Se levant tout à coup, il s'approche de la chapelle. Je vais les effrayer, se dit-il, je vais leur crier : Brigandes, priez votre bon Dieu, vous allez mourir! et cela les empêchera de dormir le reste de la nuit. Cette idée le fait sourire : pour arriver à la porte, il entre dans le cimetière; tout à coup le cri de *qui vive?* l'arrête et lui fait rebrousser chemin. Le commandant avait placé deux factionnaires près de la chapelle, moins pour empêcher la fuite des Vendéennes, que pour les défendre de la fureur de leur ennemi.

« Le misérable ne rentra pas chez lui; il monta à cheval et se rendit en toute hâte à Villeneuve. Là il parvient à voir le Général; il lui révèle que des femmes de brigands, qui font dans le pays le plus grand mal, en colportant des lettres et des proclamations royalistes, ont été arrêtées, qu'elles sont prisonnières dans la chapelle de Saint-Jean de Corcoué, qu'il est très-probable que le commandant de Saint-Etienne va les mettre en liberté; il ajoute que cet officier a reçu chez lui des officiers Vendéens, et il finit par le dénoncer comme un ennemi de la république.

« Le Général l'écouta et répondit : Quant aux femmes, il faut avoir leurs papiers; si elles résistent.... tu m'entends (et il lui fit un signe de massacre). Pour le commandant de Saint-Etienne, j'ai de la peine à croire ce que tu me dis : je le connais depuis long-temps. Il écrivit

cris des femmes et des petits enfans ne me font rien ; j'en ai tant entendu, j'y suis habitué.

— « Sois donc l'exécuteur.....

— « Je serai le vengeur de la république.....

— « Adieu ; on me donne avis que les royalistes s'approchent de Saint-Etienne, je vais à leur rencontre avec mes hommes, et si nous les trouvons nous ferons notre devoir.

— « Va, je ferai le mien.

— « Oui, le métier de bourreau ! » Et ne pouvant plus contenir son indignation, l'officier commanda à sa troupe de monter à cheval, et s'éloigna du village, comme s'il était à la recherche de l'ennemi. Ah ! si ce brave homme avait été pressé de s'éloigner de Saint-Etienne, pour ne pas être témoin du massacre des Vendéennes, l'assassin n'avait pas mis moins d'empressement à se rendre à la chapelle : on l'avait vu armé de pistolets, de poignards, et traînant un grand sabre, traverser la rivière et escalader le coteau : comme l'homme qu'une soif brûlante dévore, se hâte d'arriver à une source d'eau vive, ainsi il avait couru vers la chapelle où le sang devait le désaltérer.

« Du seuil de leur porte, plusieurs habitans le regardaient dans le silence de l'horreur ; ils le virent ôter sa veste, la jeter sur un buisson, relever les manches de sa chemise, et s'élancer dans le cimetière par lequel il faut passer pour arriver à la chapelle.... Bientôt des coups de

pistolets, des gémissemens, des cris se firent entendre.... Ils durèrent long-temps; et quand ils eurent cessé, on put dire : Tout est fini, tout est massacré !

« Pendant que le bourreau faisait son œuvre, un enfant courut vers la chapelle; il voulait y entrer, sa mère y était. Il regarde par une fente de la porte, et recule épouvanté en voyant le monstre achevant ses victimes.... ses pieds nageaient dans le sang.... A cette horrible vue, l'enfant se mit à fuir, et échappa ainsi au bourreau de sa famille.

« Sans honte, et presque fier de son exploit, le paysan redescendit le coteau; il lava ses mains dans la rivière, essuya ses armes, rentra chez lui, et s'assit tranquillement au repas que sa femme lui avait préparé. Oh, honte! cet homme a été marié trois fois!...

« Les temps de terreur passèrent, ont ne massacra plus, la mort s'était lassée; on respirait enfin et dans les villes et dans les campagnes! Celui dont je vous redis l'histoire s'indignait de ce repos, mais il fallut s'y faire. Ses vols l'avaient rendu riche; il fit plusieurs acquisitions dans le pays; il s'apercevait bien que l'on se détournait de son passage, que l'on frémissait à son approche, mais il s'était fait un front qui ne rougissait plus : au milieu des enfans des victimes immolées par lui, il vivait sans être inquiété : on le fuyait; mais on ne le menaçait pas.

« Dans ces contrées religieuses, il affectait un grand mépris pour les nobles et pour les prêtres; il choisissait toujours l'heure de la grand'messe, le dimanche, pour faire aller son moulin, et haussait les épaules quand il voyait ses voisins se rendre à l'église. A la première rentrée du Roi, il eut peur, il ne se montra pas pendant quelque temps, mais bientôt il reprit de l'assurance, et redevint insolent. Son insolence durait encore, quand la crise de 1815 éclata : un jour il fut surpris dans la campagne par une petite troupe vendéenne que commandait le Marquis de Goulaine. « Voilà le meurtrier de nos » mères et de nos sœurs! tombons dessus, s'é- » crièrent plusieurs paysans armés.

— « Ne le tuez pas! dit le chef : seulement » quelques coups de plat de sabre! et que le » pataud apprenne que les royalistes ne tuent » pas celui qui est sans défense.

— « C'est dommage, répliquèrent quelques » soldats, c'était une belle occasion d'en déli- » vrer le pays : va pour les coups de plat de » sabre. »

« Et en effet, ils retentirent bientôt sur ses épaules : on les entendait malgré les hurlemens du monstre, qui criait comme une bête féroce.

« Quand la guerre fut finie, quand tout fut rentré dans l'ordre, cet homme, qui avait fait tant *souffrir*, tomba dans un état affreux de *souffrance*; dans ses cruelles douleurs, il ne se

plaignait pas, il mugissait. C'était le tigre rassasié de sang, qui va mourir, et qui se débat encore. L'épouvante venait se joindre aux douleurs de son corps; il revoyait, il comptait, il nommait ses victimes; quelquefois il s'écriait : Ayez pitié de moi! d'autres fois il disait : Eh bien, que faites-vous là, avec vos visages pâles? Tuez-moi donc comme je vous tuais! achevez-moi, achevez-moi!

« La malheureuse qui n'avait pas eu honte de devenir sa femme, vint chercher un prêtre, et lui dit : Vous seul pourrez le tranquilliser; et, en rougissant, elle ajouta : Monsieur, apportez avec vous un crucifix, car nous n'en avons pas chez nous.

« Le prêtre suivit la paysanne. Long-temps avant d'arriver à la maison du malade, il entendait ses cris; ils étaient horribles.

— « Que venez-vous faire ici? s'écria le moribond.

— « Vous soulager, vous tranquilliser, répartit le prêtre.

— « Il n'y a point de tranquillité, point de soulagement pour moi.

— « Il en est pour tous ceux qui souffrent. Dieu vient au secours de tous ceux qui l'appellent.

— « Je ne l'ai point appelé, ni vous non plus; c'est ma femme qui est allée vous chercher. Et alors le révolutionnaire s'emporta contre elle, la menaça et l'accabla d'injures.

« La malheureuse femme ne faisait que répéter à toutes ces violences :

« Il fallait bien aller chercher un prêtre ; ne cries-tu pas sans cesse : Les voilà, les voilà ! ils viennent me chercher pour m'entraîner dans l'enfer !.... Comment éloigner ces démons qui te tourmentent nuit et jour ? Avons-nous seulement ici une image de la bonne Vierge, un rameau béni, un crucifix ? Avons-nous des voisins pour venir prier avec nous ? Tu le sais bien, ils nous fuient. J'ai cru qu'un Monsieur prêtre te ferait du bien, et je suis allée le quérir.

— « Lui, me faire du bien !.... C'en est un de plus qui me maudira.

— « Ah ! s'écria le prêtre, vous vous trompez : mon devoir me défend de maudire.

— « C'est égal, il n'y a point de devoir.... vous me maudirez....

— « Au nom du Dieu que je sers, je vous jure....

— « Ne jurez pas. Où est votre mère ?

— « Au ciel, parmi les martyrs.

— « Elle a été tuée avec des Vendéennes ?

— « Oui, cruellement massacrée.

— « Etait-elle là-haut.... dans la chapelle de Saint-Jean de Corcoué ?

— « Non, elle a été prise et assassinée dans la forêt de Roche-Servière !....

— « La forêt de Roche-Servière !.... c'était encore moi ! A présent, que me direz-vous ?

« A ces paroles, le serviteur de Dieu, accablé d'horreur, tomba à genoux. Pendant quelques instans, il pria tout bas; et, se relevant, il dit au moribond :

« Je viens de dire à Dieu : Pardonnez-moi comme je pardonne. Ainsi, à vous qui êtes mon frère en Jésus-Christ, je répète : Je vous pardonne.

— « Les autres ne me pardonneront pas, et votre Dieu lui-même n'a point de pardon pour moi. Je n'ai plus que l'enfer, et déjà j'en ressens les tourmens. Ah! si tous les assassins souffrent ce que j'endure, les victimes sont vengées.

— « Vos tourmens peuvent vous être profitables; ils amèneront peut-être le repentir.

— « Le repentir ne me servira qu'aux yeux de Dieu; les hommes n'y croient pas.

— « Que vous importe l'opinion des hommes? vous allez les quitter. C'est dans les mains du Dieu vivant que vous allez tomber.

— « Ah! je le sais, je le sais, s'écria l'homme qui avait versé tant de sang; je me vois déjà devant lui; je ne puis soutenir ses regards. Pourquoi me parlez-vous de lui? Ne voyez-vous pas autour de son trône toutes les femmes et tous les petits enfans que j'ai massacrés?.... ils me montrent au doigt, et ils disent au juge : C'est lui! c'est lui! punissez-le..... Et le feu des enfers vient m'entourer, et les démons me saisissent. » Alors, dans un horrible délire, le ré-

volutionnaire mourant se souleva à moitié de son lit, il étendit les bras pour repousser la vision qui lui revenait encore, ses cheveux gris se hérissaient sur son front pâle et ridé; la sueur découlait sur son visage, et la frayeur contractait tous ses traits. Ah! se dit le prêtre, si la miséricorde de Dieu n'était pas infinie, je croirais voir un réprouvé; c'est ainsi qu'ils doivent être.

« Pendant qu'il se débattait, sa femme le regardait avec une pitié mêlée d'horreur, et répétait : Cela lui prend ainsi vingt fois le jour.

« Tout-à-coup le malade saisit avec force la main du prêtre, et lui dit : Restez, restez près de moi; ils ont vu la croix que vous avez placée près de mon lit, ils ont vu un ministre de Dieu, et ils n'ont osé avancer. Ils ne sont point venus me déchirer le cœur; je les entendais, ils se disaient entre eux : Il a appelé Dieu; la croix le défend. Le prêtre resta plusieurs heures près du pécheur. Sa vue le rendait plus tranquille. A force d'exhortations, il avait décidé le révolutionnaire à commencer l'aveu de ses crimes et de ses péchés. Pendant plus de huit jours, il y eut constamment près du lit du moribond un ministre du Dieu des miséricordes. Aussi les voisins n'étaient plus effrayés par les cris de désespoir; la religion avait ramené un peu de paix dans la maison de celui qui avait été la terreur du pays.

« La maladie avait arrêté ses progrès, comme

pour donner à l'ancien révolutionnaire le temps de se repentir. Plus de trois semaines s'étaient écoulées depuis que le prêtre avait été appelé. L'homme qui avait si long-temps renié Dieu, maintenant invoquait Dieu de toute la force de ses désirs ; il répétait souvent à son confesseur : Les hommes me pardonneront peut-être, quand ils verront que Dieu m'a pardonné. Ah! je n'aurais pas cet espoir de pardon ! Mais vous m'avez dit que la bonté divine était *plus grande que tous mes crimes* : c'est vous qui m'avez détourné du désespoir.

« Le prêtre hésitait encore ; il craignait de faire descendre dans un cœur qui avait tant aimé le sang, un Dieu de douceur et de paix. Pour vous éprouver, disait-il souvent au convalescent, il faut du temps ou un grand acte d'humilité.

— « Un acte d'humilité? Dites-moi, que faut-il faire ?

— « Votre cœur vous le dira. Vous vous êtes confessé à moi, je n'ai plus le droit de rien exiger. Le temps des pénitences publiques n'existe plus.

— « Il doit exister pour un criminel comme moi. Ecoutez, pour vous convaincre de ma contrition, de mon repentir, je veux rassembler les enfans, les parens de mes victimes ; je me jetterai à leurs pieds ; je leur crierai : Pardonnez-moi !.... et cependant je suis l'assassin de vos mères, de vos sœurs, de vos enfans !.... Ah ! pardonnez-moi, pour que Dieu me pardonne.

— « Une telle résolution vous vient de Dieu même ; je ne puis que vous y encourager.

— « Dès demain, je veux faire ce que Dieu m'a inspiré. Et vous, monsieur, qui m'avez appris à croire à la miséricorde, chargez-vous de faire prévenir ceux devant lesquels je dois m'humilier... Hélas! ils sont trop nombreux ceux auxquels j'ai fait du mal ; ils ne peuvent pas tous venir... Mais écoutez-moi, voici les noms des habitans du pays qui doivent m'en vouloir le plus.

« Alors le pénitent redit un grand nombre de noms, et le ministre de paix et de réconciliation convoqua chez lui pour le lendemain, les parens des victimes.

« Le lendemain, ils étaient tous au rendez-vous ; aucun d'eux ne savait le motif de la réunion. Le prêtre leur dit : Mes amis, je vais dire la messe ; venez y assister, et demandez à Jésus-Christ, qui a pardonné à ses bourreaux, de vous donner une charité sans bornes, une charité qui ne reculera point devant d'horribles souvenirs : vous en aurez besoin.

« Les paysans, sans le comprendre, le suivirent à l'église, et prièrent avec ferveur.

« Après la messe, le curé les conduisit à la maison du révolutionnaire repentant.

« Quoi ! s'écrièrent quelques jeunes gens, voulez-vous nous faire entrer chez cet homme? C'est lui qui a tué nos mères !

— « La mienne aussi a été massacrée ! Que

ceux qui sont de vrais chrétiens me suivent. Et le prêtre entra chez le pécheur.

« Aucun ne resta dehors; ils marchèrent tous sur ses pas. Il n'y avait personne dans la chambre. Le maître du logis n'y était pas. Tous se regardaient en silence; une grande émotion agitait les cœurs. Le ministre de Dieu s'en aperçut, et parla ainsi :

« Vous êtes tous chrétiens, vous dites tous, le matin et le soir : Mon Dieu, pardonnez-nous comme nous pardonnons. Eh bien! vous allez avoir à pardonner un grand coupable, un criminel. Un meurtrier va se jeter à vos pieds; mais cet homme qui a été coupable, criminel, meurtrier, s'est repenti. Ne le repoussez pas, ne soyez pas plus difficiles que Dieu. Celui qui va embrasser vos genoux, est votre frère : au nom de Jésus-Christ, pardonnez-lui.

Un mouvement de surprise et d'hésitation se manifestait parmi les assistans. Une porte s'ouvre, et celui qui fut si long-temps la terreur de la contrée apparaît tout-à-coup. Un effroi involontaire fait que toutes les femmes se portent à l'autre bout de la chambre.

« Le malade vit la frayeur qu'il inspirait, et dit d'une voix altérée : Ah! je ferai donc toujours peur? Et, du revers de sa main, il essuya la sueur qui ruisselait de son front, ses genoux tremblaient; il cherchait à parler, et ne pouvait trouver de paroles. Le bon curé alla au-devant

de lui, et le fit asseoir. Là encore, il passa plusieurs fois la main sur son front, comme un homme qui cherche une pensée; enfin, il s'écria avec force : « Ce n'est point ainsi que je dois être, c'est à genoux que je dois demander pardon. Pardon à vous tous, ô fils dont j'ai tué les mères! pardon à vous, frères, dont j'ai massacré les sœurs! à vous, parens, dont j'ai assassiné les enfans! Et, parlant ainsi, le malheureux se traînait sur les genoux, allait de l'un à l'autre en demandant pardon! pardon. Tous lui répondaient : « Que Dieu te pardonne comme nous te pardonnons. » Un homme seul, en voyant le suppliant l'approcher, lui ordonna de ne pas avancer. « Retire-toi, lui cria-t-il; n'élève pas vers moi tes mains : j'y vois le sang de ma mère et de mon enfant. Jamais, jamais je ne pourrai te pardonner! » Et il s'élança pour sortir; mais l'exaltation du malade lui avait rendu des forces. Il saisit le vêtement de celui qui veut le fuir, le retient, et lui adresse cette prière : « C'est au nom de Jésus-Christ que je vous supplie de me pardonner. Oh! je sais tout le mal que je vous ai fait; je sais que je mérite votre haine et vos malédictions. Mais imitez vos frères : eux aussi ont à me maudire, et ils m'ont pardonné. Le ministre de Dieu que vous voyez ici, celui qui m'a enseigné à croire à la divine bonté, lui aussi avait droit de me dire : Malédiction! malédiction sur toi! Au lieu de cela, il n'a fait que

me bénir, au nom du Dieu qui pardonne; mais vous, vous ne voulez pas me pardonner. Eh bien! vengez-vous, foulez aux pieds l'assassin de votre famille. Je mérite de souffrir, me voilà. » Et le pécheur, en disant ces dernières paroles, se laissa tomber sur la terre, et répéta : « Foulez-moi aux pieds! vengez-vous! »

« Le prêtre fit quelques remontrances à celui qui ne voulait pas pardonner. La vue du vieillard étendu devant lui, pâle et suffoquant comme s'il allait mourir, acheva de le vaincre. Il se pencha vers l'homme qui lui avait inspiré tant d'horreur, et lui dit : « Relevez-vous; vous vous repentez, je vous pardonne et prie Dieu de vous pardonner. » A ces mots, le Vendéen s'éloigne, traverse le village, entre à l'église, et là reste en prière pendant quelques instans.

« Le prêtre demeura auprès du malade, qui avait besoin de ses secours. Une scène si déchirante avait redoublé la fièvre. De pieuses femmes restèrent aussi avec le prêtre, et l'aidèrent dans les soins qu'il donnait au nouveau converti. Comme dans le ciel, il y a toujours beaucoup de joie parmi les femmes, quand un pécheur revient à Dieu.

« Depuis ce grand jour d'épreuve et d'humiliation, le vieux paysan recouvra peu à peu la santé. Son âme étant moins tourmentée, son corps trouva du repos. Il parut à l'église, il donna aux pauvres; enfin, il n'était plus en guerre

ni avec Dieu, ni avec les hommes. Il vécut encore plusieurs années; mais le temps ayant attiédi le zèle de sa conversion, l'amour de l'argent le fit retourner à d'anciennes habitudes, à travailler le dimanche. Souvent, pendant la grand'messe et les offices, il faisait aller son moulin. Il y a peu de semaines, qu'au lieu d'être à l'église, il était à travailler encore à midi. Il ne revint pas. Sa femme l'attendit bien long-temps; enfin, vers le soir, elle alla le chercher. Elle le trouva mort, étendu par terre, et tout un côté du corps enfoncé par les ailes du moulin. En sortant de chez lui, le matin, il s'était plaint de ce qu'il ne faisait pas de vent, et avait ajouté : Je m'en vais toujours mettre notre moulin en état de tourner et de profiter de la première brise. Il attendit là plusieurs heures; il vit les paysans se rendre à l'église, et se cacha; car il savait qu'il faisait mal. Quand ils furent tous passés, il descendit. Debout, près de la butte, il regardait les nuages : tout-à-coup le vent s'éleva; il ne servit qu'à faire tourner *une fois* les ailes du moulin, dont les extrémités vinrent frapper le meûnier, et le souffle subit s'arrêta aussitôt que le transgresseur de la loi eut été jeté expirant à vingt pas dans l'enceinte. »

Cette mort a produit un grand effet dans le pays, et est bien regardée comme une punition du ciel. Chose étrange! cet homme avait pris à ferme une maison directement en face de la cha-

pelle de Saint-Jean de Corcoué. Sa première vue, le matin; sa dernière vue, le soir, c'était le lieu du massacre. Où avait-il trouvé assez de force pour endurer un tel aspect? Etait-ce dans la religion? Etait-ce dans l'insensibilité?... Je ne sais; mais sa fin me fait trembler. Adieu, adieu.

LETTRE LVII ET DERNIÈRE.

EUGÈNE A LÉON.

Nantes, 9 septembre.

Je crains de vous avoir souvent attristé, mon bien cher Léon, par de sombres récits; mais ce que j'avais à redire des contrées que je viens de parcourir, ne pouvait être gai. On ne va pas s'asseoir au milieu des ruines, pour apprendre et répéter de joyeux refrains; et voyager dans la Vendée pour écrire des *folies*, me semblerait une cruelle discordance.

Cette fois-ci cependant, c'est un cri de joie de la Vendée que je reporte jusqu'à vous; cher ami, réjouissez-vous avec le pays qui a tant souffert! aujourd'hui il est payé de tous ses sacrifices. La fille de Louis XVI vient voir les Vendéens; ils ne pensent plus à leurs maux, et répètent : *Notre sang a été bien employé.*

On ne peut se faire une idée des transports

d'allégresse que cette nouvelle a fait éclater à la ville, à la campagne; c'est un vrai délire, on ne parle plus que de MADAME.

De toute la famille royale, c'est elle que le peuple connaît davantage; c'est elle qu'il voulait voir avant tout. Il n'y a pas une chaumière dans ce pays fidèle, où l'histoire de l'orpheline du Temple n'ait été racontée.

Nos paysans entouraient, il y a quelques années, S. A. R. Monseigneur le Duc d'Angoulême, visitant leur pays; au milieu de leur joie ils demandaient souvent : « Quand verrons-nous « notre bonne Duchesse? pourquoi ne l'avez-vous « pas amenée avec vous? nous l'aimons tant! » Le Prince leur répondait avec bonté : Elle viendra vous voir, mes bons amis; elle viendra bientôt.... La promesse n'a point été vaine. S. A. R. MADAME est partie de Bordeaux hier; la nouvelle est positive, je la tiens du directeur des postes de Nantes, avec lequel j'ai fait connaissance dans mon voyage à Legé; il en a reçu l'avis officiel. Vous sentez bien, mon cher Léon, que je veux être témoin de tout le bonheur que la présence de MADAME va répandre dans notre pays. J'irai à Bourbon, j'irai même plus loin, et je reviendrai à Nantes; je ne veux rien perdre de cette joie qui nous est offerte

Une bonne nouvelle ne vient jamais seule : en rentrant chez moi, j'ai trouvé une lettre de René, elle est datée de Sainte-Marie; elle ne

contient que quelques mots, que je vous copie, parce que je suis obligé de garder sa lettre pour une affaire dont il me charge.

Au train dont marchent les événemens, il est probable que l'auguste épouse du héros pacificateur apprendra à Nantes la délivrance du Roi d'Espagne. Dieu le veuille !

René à Eugène et à Léon.

Sainte-Marie.

Le Prince s'impatiente, il est arrivé ici depuis deux jours, et il voudrait déjà que l'attaque de Cadix fût commencée. En attendant il visite tout, prépare tout par lui-même; son ardeur ne lui ôte rien de son sang-froid, il écoute les différens avis avec une bonté qui engage à tout dire : quand il énonce le sien, il le fait avec une grande lucidité, il n'a point l'air de vouloir imposer son opinion au conseil; mais le conseil s'y range toujours, car c'est toujours ce qu'il y a de mieux et de plus glorieux à faire, que propose le petit-fils d'Henri-Quatre. Sur un champ de bataille, il est gai comme son aïeul; ici, comme au pont de la Drôme, il prétend qu'il a *la vue basse*, et qu'il doit aller très-près de l'ennemi *pour le voir*.

Quand un boulet vient à tomber près de lui, les journaux vous ont déjà appris comme il en tire parti pour faire un compliment aux officiers qui l'entourent.

Le Trocadéro est à prendre; il est bien défendu : tant mieux, il y aura plus de gloire : nous le prendrons demain ; après demain, je vous enverrai une belle relation. Adieu, adieu.

Tout à vous,

René.

Vous voyez, mon cher Léon, tout l'esprit de l'armée dans ce peu de mots de notre ami : amour et confiance pour son chef, discipline et courage. Oui, j'en ai le pressentiment, quand les cris de Vive le Roi! Vive Madame! retentiront sur les bords de la Loire, d'autres cris se feront entendre près des colonnes d'Hercule! des cris de victoire et de délivrance! Cette espérance que je ressens est répandue dans le peuple et ajoute à sa joie; on l'entend dire : « Pendant que notre bonne Duchesse nous consolera, son mari délivrera le Roi et la Reine d'Espagne; d'autres Bourbons vont cesser de souffrir! »

Adieu, pour aujourd'hui; je viens d'écrire à ma mère; je veux qu'elle soit à Nantes pour le plus beau de ses jours.

Je pars dans une heure pour Bourbon, et je ne ferai pas la route seul. Il y a trop d'impatience ici pour attendre. On fait comme moi, on veut aller au-devant du bonheur. Cette lettre ne partira que la semaine prochaine. Je la finirai à mon retour.

Nantes, 23 septembre.

Cette ville si déserte de Bourbon-Vendée a été, pendant quelques jours, une vraie ville vendéenne : toute la population du département s'y était portée. On n'y voyait que des soldats des anciennes armées catholiques et royales. Tous ces compagnons d'armes de Charette, de Lescure, de La Rochejaquelein, de Bonchamps, de Cathelineau, de d'Elbée et de Stofflet se promenaient fièrement avec leurs fleurs larges cocardes blanches et leurs fleurs de lis; ils avaient l'air heureux comme un jour de victoire. A leurs côtés, on reconnaissait les sabres qu'ils avaient pris dans les batailles. Leurs femmes, leurs petits enfans se mêlaient à eux dans les groupes. Cette foule des campagnes remplissait toute la ville et couvrait au loin le chemin par lequel la Princesse devait arriver. Un coup de canon se fait entendre. *La voilà ! la voilà !* s'écrie-t-on de toutes parts; et tous les échos vendéens répètent *la voilà!* O vous, qui avez combattu et qui êtes morts pour les Bourbons, pourquoi n'avez-vous pas été réveillés dans vos tombes par ce cri de bonheur!.... Mais du ciel, que vous ont mérité votre fidélité et votre noble mort, vous entendez la joie de vos enfans et de vos frères, et votre félicité s'en accroît encore.

Entourée, pressée par des Vendéens, la fille de Louis XVI ne peut retenir des larmes; mais

ces larmes ne sont point amères. Elle est émue de l'émotion générale ; la joie qu'elle donne revient à son cœur ; enfin, celle qui a tant souffert est heureuse. Tous ceux qu'elle voit autour d'elle sont des amis éprouvés. Aussi avec quelle bonté S. A. R. leur adresse la parole! La fille de Marie-Thérèse comprend les Vendéens. Parmi eux, elle distingue ce Général Duperrat, qui, lors d'une conférence avec des envoyés de la république, rejeta fièrement leurs propositions, en répétant : « Vos propositions sont indignes de nous. — Mais, » ajoutèrent les républicains, ces offres que vous » rejetez, les Rois étrangers ne les repoussent » pas. — Eh bien ! répliqua l'officier royaliste, » cela ne prouve qu'une chose, c'est que ces » Rois-là ne sont pas Français. »

Jugeant bien le cœur et le goût de son hôte illustre, ce ne fut point par ces fêtes qui se ressemblent toutes, et que l'on donne continuellement aux Princes, que le Préfet de la Vendée voulut remplir le peu d'instans que Madame accordait à Bourbon. Le premier plaisir que M. de Curzay offre à S. A. R., c'est de poser la première pierre d'un monument qui doit être élevé à la gloire des Vendéens. Une fête militaire doit plaire à l'héroïne de Bordeaux, elle est conduite aux Herbiers, à la montagne *des Alouettes*. De ce lieu élevé, elle voit la Vendée en armes ; elle voit plus de quinze mille paysans avec ces fusils, ces fourches et ces bâ-

tons ferrés, qui ont été illustrés par tant de victoires, et qui sont devenus, dans leurs mains, de vraies armes d'honneur. Depuis la base jusqu'à la cime de la montagne, tout est couvert de foule. Les femmes, les enfans, se glissent entre les rangs pour voir *celle qui console.* Les drapeaux blancs flottent au-dessus de toutes les têtes; ils sont aussi nombreux qu'aux jours du danger.

Sur le plateau de la colline, une tente était dressée. S. A. R. daigna s'y reposer, et inviter à déjeûner avec elle des Vendéens et des Vendéennes. Le Genéral Sapinaud, qui faisait les honneurs de cette fête de camps, était tout rajeuni par la joie qui remplissait son cœur si dévoué; et, dans le bonheur général, la veuve de Suzannet avait oublié ses chagrins.

Une revue suivit le déjeûner. MADAME parcourut tous les rangs. « C'était donc avec cela, demanda-t-elle à un paysan qui était armé d'une » fourche, que vous couriez au combat et que » vous preniez des canons ?

— « Oui, ma Princesse, répondit le soldat de » Charette; c'était avec cela que je me battais, » et que je me battrais encore s'il fallait vous » défendre. *Soupesez-la,* vous verrez que c'est » lourd et que cela peut porter de bons coups. »

MADAME la souleva, et la rendit au Vendéen, qui, transporté de joie et de bonheur, s'écria : « Voilà ce que je voulais. La fille de mon

« Roi a touché mon arme ; voilà où elle a mis « sa main. » Puis portant respectueusement ses lèvres sur l'endroit que S. A. R. avait tenu, il le recouvrit d'un beau ruban blanc, et ajouta : « Ma femme et mes enfans la baiseront, et puis « personne n'y touchera plus ; je la placerai « près de notre crucifix. » Par instinct, le paysan vendéen a deviné la chevalerie : il est pieux, brave et galant.

Avant de redescendre la montagne, que l'on pourrait appeler le *Thabor* de la Vendée, car c'est là vraiment que la terre de la fidélité a été *glorifiée*, la fille de Louis XVI accorda cinq mille francs pour une pieuse fondation. Une chapelle s'élèvera sur la colline ; les bons habitans du pays viendront y prier pour les Bourbons et pour celle qui leur a fait oublier tous leurs maux ; les pauvres y accourront aussi pour bénir leur bienfaitrice, qui n'a point oublié leurs besoins, et qui, dans une de ses courses, disait au Préfet : « J'ai beaucoup voyagé cette année, « cela m'a rendue bien pauvre ; cependant je » voudrais soulager quelques infortunes dans la » Vendée : vingt mille francs sera-ce assez ? »

A Belleville, la fatigue, la rapidité du voyage, n'empêchent point MADAME de visiter la maison qu'habitait Charette : c'est un hommage qu'elle veut rendre au héros. Aucun des souvenirs de la Vendée ne lui échappe ; c'est *avec son cœur* qu'elle se rappelle tous les traits magnanimes,

tous les nobles sacrifices. Arrivée dans la chambre du Général, elle s'arrête un instant, en contemple l'abandon, et s'écrie : « Ah ! pourquoi « faut-il que tant de dévoûment et de gloire « n'aient pas eu un meilleur sort ? »

Hélas! je m'écrie, comme la fille du martyr, pourquoi tous ces nobles chefs, pourquoi Lescure, Cathelineau, Stofflet, d'Elbée, les frères La Rochejaquelein, Bonchamps, Suzannet, pourquoi sont-ils tombés avant le jour de la consolation ? Eux, qui ont si vaillamment combattu, n'ont point vu les Bourbons rendus à la France; ils n'ont point vu l'héroïne sur la terre des héros; ils n'ont point entendu de ces mots qui paient tous les sacrifices.

De Belleville, S. A. R. MADAME, Duchesse d'Angoulême, partit pour Nantes. Une foule de Vendéens forma son escorte ; ils voulaient prolonger les jours de leur bonheur.

Jamais notre ville n'avait été si belle que le 19 et le 21 de ce mois. Pour recevoir MADAME, elle s'était ornée de fleurs et de verdure ; et nos autorités, se conformant à la lettre aux volontés de S. A. R., n'avaient ordonné aucune fête; mais la joie du peuple faisait la plus belle des fêtes. C'étaient de simples marchandes qui élevaient des arcs de triomphe, et leur cœur leur inspirait de touchantes inscriptions.

Bonheur à vous qui le donnez! avaient-elles écrit sur un de ces arcs ; sur un autre : *Consolons-la à force d'amour.*

Madame avait dit qu'elle arriverait à Nantes à midi. A midi moins quelques minutes, S. A. R. était aux portes de la ville. Le peuple, ivre de bonheur, voulut dételer ses chevaux et traîner sa voiture. Elle s'y refusa, et ordonna d'aller au pas à travers la foule qui recouvrait le long faubourg des Ponts. Partout sur son passage, la population des champs était venue se joindre à celle de la ville. Auprès de l'artisan, dans ses plus beaux habits, se voyait le Vendéen, fier de son plumet blanc; et la jeune paludière avec sa coiffure égyptienne, sa guirlande de coquillages et sa large ceinture, se faisait remarquer auprès de la femme du marchand. Le marinier de la Loire, le paysan du Marais, le Breton à la longue chevelure; le matelot au teint basané, ajoutaient à la variété de la foule; diverses couleurs, différens costumes distinguaient tous ces hommes, mais une seule expression se lisait sur tous les visages de ceux qui voyaient la fille de Louis XVI : c'était le respect joint à l'attendrissement.

Près d'arriver au palais qui lui était destiné, S. A. R. Madame aperçoit sur la colonne du Cours la statue de son père; alors ses yeux se remplissent de larmes, ses traits s'altèrent; et, dès cet instant, *elle aime les habitans de Nantes; ils sont les premiers qui aient élevé une statue à la vertu.* Le peuple a vu l'émotion que la piété filiale a fait naître, et il adore davan-

tage la Princesse qu'il entoure, et il répète : Consolons-la, consolons-la à force d'amour.

L'activité que montre cette *femme forte*, née si près du trône, étonne tous ceux qui la voient. Elle ne pense point au repos; elle a l'air de le dédaigner. Dans son court séjour, elle a voulu tout voir, et l'ancien Château de nos Ducs avec ses vieux et nobles souvenirs, et la Bourse avec ses objets d'industrie et ses espérances. Ses paroles ont consolé les malades de nos hôpitaux; ses bienfaits ont secouru nos pauvres; ses prières se sont élevées avec les nôtres dans notre antique cathédrale; sa royale présence a réjoui ces asiles de la retraite et de la méditation, d'où tant de vœux montent sans cesse vers le ciel pour le bonheur de la France et des Bourbons.

L'héroïne de Bordeaux venait de traverser la Vendée, où de nombreuses ruines lui avaient redit de grands sacrifices, et d'honorables misères : aussi avec quelle bonté elle accueillait l'habitant de nos contrées fidèles! tous parvenaient jusqu'à elle tous la bénissaient.

Parmi les personnes admises près de S. A. R., je n'en ai point vu de plus touchée, de plus exaltée de reconnaissance que le directeur des postes. Son service l'appelait souvent auprès de l'auguste épouse du libérateur des Espagnes, pour remettre les dépêches arrivant de par-delà les Pyrénées. A la manière dont le Prince menait la campagne, chaque estafette apportait une bonne nouvelle, et heureux celui qui

était chargé de la transmettre. Ce bonheur arriva à mon ami le directeur : ce fut lui qui annonça la prise de Pampelune. En le remerciant avec bonté, MADAME lui dit : « C'est bien, » en attendant Cadix. » Et elle ajouta : « Vous » venez de recevoir une lettre du port Sainte- » Marie, de M. votre fils ; s'il n'y a pas d'in- » discrétion, je serais bien aise de voir ce qu'il » vous mande de ce pays-là. »

L'heureux père remit la lettre, où son jeune fils se plaignait de « l'épée civile qu'il était con- » damné à porter, et où il enviait l'épaulette » de laine du dernier chasseur, qui lui aurait » donné le droit de suivre le Prince sur un » champ de bataille. C'est là qu'il faut le voir, » disait le jeune homme : il y est plus à l'aise » et plus riant que partout ailleurs. Dans les » champs de la gloire, les Bourbons sont chez » eux. »

S. A. R. MADAME, Duchesse d'Angoulême, garda cette lettre toute la matinée, et le soir elle daigna dire au père et à la mère de celui qui l'avait écrite : « La lettre de votre fils m'a fait grand » plaisir, elle prouve ses bons sentimens, et » les bons principes que vous lui avez donnés : » quand vous l'amènerez à Paris, présentez- » le-moi. »

Ces paroles pleines de bienveillance ont donné au père et à la mère du jeune employé des postes militaires, une grande tranquillité sur l'avenir de leur fils.

Bien d'autres ont remporté, de l'ange de la France, l'assurance d'un meilleur sort.

Nous avons vu des femmes du peuple sortant du salon de S. A. R., tomber à genoux, et nos larmes ont coulé avec les leurs quand nous les entendues s'écrier :

« Oh, mon Dieu ! tu peux maintenant nous envoyer de la misère, nous avons eu du bonheur aujourd'hui pour toute notre vie ! »

Dans les rues, nous avons été frappés de l'effet de sa présence : c'était une joie mêlée de souvenirs tristes, un respect mêlé de compassion : la fille de Marie-Antoinette et de Louis XVI réunit la double majesté de la naissance et de l'infortune ; elle est comme la patronne de ceux qui ont souffert : aussi les malheureux se pressent sur son passage, l'implorent, bien sûrs d'être entendus d'elle.

Dans les groupes, l'on entendait ces paroles souvent répétées :

« Pauvre Princesse, combien elle a souffert ! comme elle est forte et courageuse ! une autre qu'elle aurait succombé ! père, mère, frère, elle a tout perdu, et cependant c'est elle qui console !

« Que celui qui n'aime pas les Bourbons vienne la voir....

« Oh ! qu'elle vive long-temps, elle qui sait si bien accueillir l'infortune ! »

Voilà, mon cher Léon, les propos répétés par la multitude à Nantes, à Auray, où la fille du martyr est allée prier dans les champs des

martyrs ; à Saint-Florent, où la nouvelle Vendéenne est allée consoler l'ombre de Bonchamps. Je vous l'ai dit plus haut, il n'y a pas un lieu de beau souvenir, que MADAME n'ait voulu saluer; je renonce à vous redire l'effet que sa présence a produit et dans le champ où dorment les victimes de Quiberon, et sur les coteaux de la Loire, à l'endroit même de ce grand et mémorable passage de tout un peuple fidèle. Quand on a été témoin de pareilles scènes, on trouve les paroles trop faibles et l'on n'entreprend point de les peindre. Je vous enverrai les relations qui vont paraître, cela vaudra bien mieux que toutes mes descriptions. Je me borne à vous dire que la Vendée est consolée, que partout on y bénit la consolatrice ; j'ai entendu les propos de la multitude, et tout ce que j'entendais, je le ressentais moi-même, car jamais je ne puis voir l'orpheline du Temple qu'à travers mes larmes; je retrouve sur son front la majesté de Marie-Antoinette ; dans l'expression de ses traits, la bonté de Louis XVI; dans son activité et sa force d'âme, quelque chose de Marie-Thérèse : sa vue me montre à la fois, l'ange des prisons, l'Antigone de l'exil, l'héroïne de Bordeaux, et la femme qui serait un grand Roi.

D'elle aussi on pourrait dire : *Moriamur pro Rege nostro Mariâ-Theresiâ.*

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.